This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Northwestern
University Library
Evanston,
Illinois 60208-2300

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT-JACQUES
Correspondant de guerre du *Matin*

LES
JOURNÉES SANGLANTES
DE FEZ

17 - 18 - 19 Avril 1912

Les Massacres ⚜ ***Récits militaires***
Responsabilités

1913
LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

JOURNÉES SANGLANTES

DE FEZ

Digitized by Google

Digitized by Google

HUBERT-JACQUES

LES JOURNÉES SANGLANTES DE FEZ

17-18-19 Avril 1912

Les massacres — Récits militaires
Responsabilités

PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
MARC IMHAUS & RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS
30, Rue Dauphine, VIe (Même Maison à NANCY)
1913

Digitized by Google

Afri
964.3
J19j
2007

Digitized by Google

A la mémoire des victimes de l'émeute de FEZ, la ville criminelle, je dédie ce livre pour que les familles et les amis qui les pleurent, connaissent enfin la vérité sur la tragédie de FEZ.

HUBERT-JACQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Pourquoi nous avons écrit ce livre.

Pendant quatre séances, la Chambre a été tenue en haleine par la discussion « de plusieurs interpellations sur la politique du Gouvernement au Maroc » et « du projet de loi portant approbation du traité conclu entre la France et le Maroc, le 30 mars 1912, pour l'organisation du Protectorat français dans l'Empire chérifien ».

Les longs débats qui se sont déroulés semblent prouver que ni le Parlement, ni le Gouvernement n'ont exactement compris les événements qui ont ensanglanté Fez pendant les journées des 17, 18 et 19 avril 1912.

Des paroles excellentes, d'autres moins sensées ont été prononcées. Mais il ne s'est pas trouvé un seul orateur pour placer un seul instant la question sur son véritable terrain; et, d'un bout à l'autre de la discussion, on sentit planer sur l'Assemblée une équivoque, certainement voulue

(1) Séances des 14, 22, 28 juin et 1er juillet 1912.

Digitized by Google

par ceux qui, ayant intérêt à la faire naître, avaient, de propos délibéré, égaré par leurs rapports les pouvoirs publics.

Nous estimons que, dans l'intérêt même de la vérité, les faits doivent être rétablis, et qu'il appartient à un témoin qui a vécu ces heures tragiques, qui s'est trouvé aux premières places, qui a scruté tous les détails de ce drame auprès des acteurs eux-mêmes, qui s'est livré à une étude des plus approfondies, des plus impartiales et surtout des plus désintéressées, de publier, en toute sincérité, le résultat de ses constatations.

On voudra bien, sans doute, leur attribuer une certaine valeur, en raison des quelques connaissances des choses du Maroc qu'a pu acquérir leur auteur pendant ses sept années de séjour dans l'Empire chérifien, passées moins à stationner dans une ville qu'à parcourir continuellement le « bled » depuis la frontière algérienne jusqu'au Souss, en suivant toutes les opérations militaires — en Chaouïa avec le général Drude, puis avec le général d'Amade, aux Beni-Snassen et dans le Sud-Oranais avec le général Lyautey; pendant la marche sur Fez en 1911 avec le général Moinier; dans le Rif, avec le général espagnol Marina; — et en accompagnant les ambassades de M. Regnault, à Rabat en 1907 auprès de Moulay Abd-el-Aziz; à Fez en 1909 auprès de Moulay Abd-el-Hafid, et

Digitized by Google

enfin à Fez encore en 1912 pour la signature du traité de protectorat.

Les origines et les causes des troubles de Fez présentent un intérêt assez passionnant, au point de vue de l'avenir de notre protectorat, pour que l'on fasse au moins l'effort de les rechercher et, s'il est possible, de les dégager.

Lisez, pourtant, la déclaration de M. Barthou, président de la commission des Affaires extérieures, à la séance du 1er juillet 1912 : « *Nous n'avons pas, dit-il, à examiner l'origine des troubles de Fez. La commission des Affaires extérieures n'avait pas reçu ce mandat de la Chambre. Elle n'a pas voulu l'exercer* » (1).

Comment! pour des faits d'une bien moindre importance, le Parlement manifeste constamment son intention de faire une lumière aussi complète que possible, à grand renfort de commissions parlementaires et même extra-parlementaires; et il reste indifférent aux causes qui ont provoqué le massacre de quatre-vingts Français et failli compromettre irrémédiablement, en une seule journée, les résultats de dix années de politique marocaine?

Bien plus! la Chambre admet bénévolement, sans la moindre protestation, les affirmations ap-

(1) *Journal Officiel* du 1er juillet 1912, p. 1852.

Digitized by Google

portées par le chef du Gouvernement, déclarant à la date du 1er juillet, — c'est-à-dire deux mois et demi après le massacre, — que ses renseignements « ne lui permettent pas de dégager, ni avec certitude, ni même avec vraisemblance *(sic)*, aucune faute ni aucune responsabilité » (1).

Et le chef du Gouvernement peut même se permettre d'ajouter, en présence des applaudissements qui viennent d'accueillir ces étranges paroles : « Il semble qu'on se soit trouvé en présence d'un véritable cas de force majeure » (2).

Et voilà comment, deux mois et demi après les événements, le Gouvernement, égaré par les rapports intéressés de M. Regnault, explique les causes de la révolution de Fez : un cas de force majeure!

Cette « force majeure » est du même ordre que celle invoquée jadis pour essayer d'expliquer l'explosion du cuirassé Iéna. *Il a fallu la catastrophe de la* Liberté *succédant à plusieurs accidents du même genre pour qu'on s'aperçoive enfin qu'il y avait en réalité une cause profonde, trop longtemps inconnue, à de pareils cataclysmes.*

Au Maroc, les catastrophes de toute nature se

(1) *Journal officiel* du 1er juillet 1912, p. 2885.
(2) *Ibid.*, p. 1856.

Digitized by Google

soni succédé, depuis 1901, trop nombreuses pour pouvoir être comptées. Personne n'en a jamais été responsable. Pas même la Diplomatie!

Cette fois, ce fut encore mieux.

Quatre jours après l'effroyable tragédie du 17 avril, M. le Président du Conseil adressait à M. Regnault, par radiogramme, des félicitations officielles!! *Et, par une consécration inutile, qui n'était qu'une preuve nouvelle et éclatante de la confiance et de l'estime du Gouvernement, il lui « confirmait » les pouvoirs étendus dont il était investi, depuis une quinzaine de jours seulement.*

Sans doute déplorait-on de ne pouvoir conférer à M. Regnault un grade plus élevé dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il venait d'être promu Commandeur deux semaines auparavant; on n'osa pas aller jusqu'à la plaque de Grand-Officier.

Toutefois, dès la première promotion, on s'empressa de combler de grands cordons, de rosettes et de rubans rouges tout le personnel — même passé... et à venir — de la légation de Tanger.

Ainsi M. le Président du Conseil qui, le 1^er^ juillet, déclare ne pouvoir dégager aucune faute ni aucune responsabilité, était cependant déjà suffisamment renseigné le 21 avril, — quatre jours seulement après les événements — pour pouvoir, à coup sûr, adresser des félicitations officielles à son agent au Maroc et lui confirmer, par une su-

Digitized by Google

perfétation intentionnelle, ses pouvoirs de vice-roi!

Il est hors de doute que cette audacieuse façon de procéder ait impressionné le Parlement.

Nous voulons donc rétablir les faits et en rechercher les causes. Mais nous nous trouvons aussi incité à écrire ce livre, en raison de certains incidents des débats de la Chambre, au cours desquels nous avons été directement et personnellement pris à partie et désigné comme le fauteur des graves événements de Fez.

Parfaitement!

On pourrait se figurer naïvement qu'il faut rechercher les responsables parmi les membres du Gouvernement, parmi les diplomates de la Légation de Tanger, parmi les chefs de l'autorité militaire, ou même parmi les organisateurs de l'armée chérifienne?

Pas du tout! La responsabilité incombe tout entière... à nous!!

Nous ne plaisantons nullement. Cela a été dit à la tribune de la Chambre, et confirmé par M. le Président du Conseil.

En voici la preuve, extraite du Journal officiel :

M. le Président du Conseil. — *Vous commettez une erreur en affirmant que la divulgation du traité de Protectorat était le fait de la France.*

Digitized by Google

M. le général Pédoya. — *C'est en tous cas le fait de nos représentants.*

M. le Président du Conseil. — *Non, c'est une erreur.*

M. le général Pédoya. — *Le Sultan était trop intéressé à ne pas faire connaître ce traité et à ne pas le publier.*

M. le Président du Conseil. — *Je vous apporterai la preuve que cette divulgation n'a pas été le fait de nos représentants. Je l'ai d'ailleurs déjà donnée à la séance de la commission des Affaires extérieures.*

M. Louis Barthou, président de la commission des Affaires extérieures. — *Cette déclaration est exacte. Nous avions, en effet, posé la question à M. le Président du Conseil. Des journalistes ont commis des indiscrétions, c'est incontestable.*

M. le général Pédoya. — *Cette indiscrétion est très regrettable.*

M. le Président du Conseil. — *Une indiscrétion a été commise au Maghzen dont, très légitimement, exerçant en cela leur profession, se sont emparés les journalistes qui ont été renseignés, comme cela arrive quelquefois, avant le Gouvernement français.*

M. Jaurès. — *Et ce sont des journalistes français qui ont commis l'indiscrétion?*

M. le Président de la commission des Affaires extérieures. — *On n'a pas ajouté d'épithète sur la nationalité.*

M. le Président du Conseil. — *J'ai dit que ce sont des indiscrétions qui ont été commises au Maghzen, sans que nous ayons pu d'ailleurs dégager les responsabilités; mais il est certain que l'indiscrétion n'a pas été commise par M. Regnault, ni par son entourage,*

Digitized by Google

puisque M. Regnault avait pris soin de télégraphier pour me transmettre immédiatement le désir du Sultan.

M. le général Pédoya. — *Quel que soit l'auteur de l'indiscrétion, elle est regrettable, puisqu'elle a eu des conséquences extrêmement sérieuses.*

M. le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères. — *Assurément* (1).

Tout le monde — sauf M. Jaurès — sait que le Matin *a été le* seul journal *qui ait publié, vingt-quatre heures avant tous les autres, la nouvelle de la signature du traité de protectorat.*

Ce traité a été signé le 30 mars, dans l'après-midi. Le 30 mars au soir, le Matin *en était informé, vingt-quatre heures avant le Gouvernement, par un radiogramme de son envoyé spécial à Fez.*

Ainsi « les journalistes » qui ont commis, paraît-il, une indiscrétion, se réduisent à un seul : l'auteur de ce livre!

C'est donc lui qui, au dire un peu léger du général Pédoya, appuyé par le Président du Conseil, a occasionné « des conséquences extrêmement sérieuses » par « une regrettable indiscrétion ».

Et la Chambre et le pays ont pu rester sur une telle impression.

Il ne nous plaît pas d'accepter la formule d'ab-

(1) *Journal Officiel* du 21 juin, p. 1645.

Digitized by Google

solution par laquelle, plus tard, M. le Président du Conseil a bien voulu nous couvrir, lorsqu'il a déclaré que ses renseignements ne lui permettaient pas de « dégager avec certitude, ni même avec vraisemblance, aucune faute ni aucune responsabilité » et qu'il semblait « qu'on se soit trouvé en présence d'un véritable cas de force majeure ».

Il ne nous convient pas d'être confondu avec les auteurs vraiment responsables des événements de Fez, sur la tête desquels doit retomber tout le sang répandu.

Ayant été accusé, *nous entendons présenter notre défense.*

Cette défense, qui consistera simplement à démasquer le grand coupable, fera l'objet de la troisième partie de cet ouvrage.

La première sera consacrée à la relation précise des faits horribles qui se sont passés dans Fez pendant les journées des 17, 18, 19 avril.

La seconde retracera tous les actes inouïs d'héroïsme, de vaillance et d'endurance que nos troupes — une faible poignée d'hommes — ont su si brillamment accomplir, inscrivant de nouvelles pages de gloire au Livre d'Or de notre Histoire Nationale.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Journées sanglantes de Fez

PREMIÈRE PARTIE

Les Massacres.

Le Fasi.

La population de Fez, aussi bien par sa mentalité particulière que par son type spécial, se distingue absolument de celle de toutes les autres villes du Maroc.

Le Fasi (habitant de Fez) a généralement le teint très blanc, presque laiteux; sa mise est assez recherchée; ses mains, grasses et molles, sont l'objet de soins attentifs; sa démarche est lente, ses gestes sobres. Il a le regard fuyant, et seul ce regard, qui sait prendre toutes les nuances du calme le plus dédaigneux jusqu'à la haine la plus violente, anime son masque impassible et figé.

Ces caractéristiques, absolument particulières au Fasi, se retrouvent au degré le plus accentué chez les gens de la classe aisée et de la petite

Digitized by Google

bourgeoisie. Le Fasi de basse condition, qui ne peut avoir la même recherche dans la tenue ni consacrer autant de temps aux soins de son corps, conserve cependant le même regard faux et haineux, la même physionomie impénétrable et surtout la même mentalité.

Le Fasi est traître, lâche et poltron.

Il a donné les preuves de sa traîtrise et de sa lâcheté le 17 avril 1912; il avait déjà donné celles de sa poltronnerie pendant la révolte de 1911.

Alors qu'à cette époque les gens des tribus, au nombre maximum de dix à quinze mille, venaient assiéger Fez et menaçaient de piller la ville, cette population veule de 100.000 âmes n'a jamais été capable d'essayer d'organiser sa défense elle-même. Elle était cependant parfaitement armée — les derniers événements l'ont prouvé — et retranchée derrière de hautes et épaisses murailles, n'ayant qu'à repousser des assaillants opérant en rase campagne.

Ce sont les tabors du colonel Mangin et du commandant Brémont qui, seuls, pendant trois mois, ont soutenu le siège. Et quand ceux-ci, épuisés, dépourvus de munitions, étaient sur le point de céder, il a fallu qu'une colonne française vînt au secours de ces 100.000 poltrons, qui n'ont su retrouver leurs armes et leur courage qu'un an après, lorsqu'il s'est agi d'assassiner, de massa-

Digitized by Google

crer et de martyriser, dans les rues ou dans leurs demeures, des Français sans défense.

Que l'on ne dise pas qu'en 1911 l'émeute n'était dirigée que contre Fez-Djedid, c'est-à-dire contre la partie de la ville comprenant le palais du Sultan et ses dépendances, et non contre Fez-Bali, la ville civile et commerçante, parce que cette dernière n'a pas été attaquée.

Les Fasi, moins que tous autres, ne pouvaient ignorer les mœurs marocaines. Ils savaient, à n'en pas douter, que si la ville avait été prise, c'était le pillage en règle, le pillage total, aussi bien de Fez-Djedid que de Fez-Bali.

Le Marocain ne résiste jamais à une mise à sac, qui est le but final de toutes ses actions de guerre. Rien n'est sacré pour un Marocain, qui pillerait même la demeure de son père, s'il ne restait plus rien à prendre autour de lui.

Il semble que l'exemple de Casablanca razziée, vidée, dévalisée de fond en comble en 1907 par les gens même de la Chaouïa, était un avertissement pour les Fasi, leur rappelant suffisamment que les Marocains ne se privent nullement de se dépouiller entre eux.

Si donc les assaillants de 1911 étaient entrés dans la capitale, le sort de Fez-Bali et celui des quartiers commerçants de Fez-Djedid (Moulay-

Digitized by Google

Abdallah et Zebbala) ne faisaient aucun doute : il n'en serait rien resté!

Eh bien! malgré cette perspective qui les terrorisait, pas un seul Fasi n'a été capable, à cette époque, alors que l'on s'attendait d'un moment à l'autre à l'envahissement de la ville, d'organiser un semblant de résistance, de défendre la moindre porte, de tirer un seul coup de fusil! Ils restaient à trembler dans leurs demeures ou leurs boutiques, dont ils se contentaient de clore précipitamment les volets au premier bruit de la bataille.

Nous verrons dans un instant comment ces lâches ont subitement recouvré tout leur courage en 1912!

La Ville criminelle.

Sur les tombes des malheureuses victimes du 17 avril, le général Moinier, dans un superbe discours de soldat, a appelé Fez : « la ville criminelle ».

Ceux qui ne connaissaient sans doute pas suffisamment la mentalité du Fasi ont pu lui reprocher cette expression.

Nous estimons, tout au contraire, que ce mot est le plus juste et le plus vrai qu'il soit possible

Digitized by Google

d'employer pour stigmatiser cette ville infâme, qui, pendant trois journées, s'est repue de sang et de carnage, se réjouissant des pires horreurs, se délectant au hideux spectacle des plus affreuses atrocités.

Ces massacres ne sauraient, en aucune façon, être assimilés à des actes de guerre, que notre chevalerie française est, au contraire, la première à reconnaître et à exalter, même chez nos adversaires.

Les Marocains qui, le 1er juin, au nombre de 15.000, sont venus livrer au colonel Gouraud un beau et loyal combat, étaient des guerriers. Ceux-ci ont droit à toute notre estime et personne ne songe à la leur marchander.

Mais les Fasi, qui n'ont jamais été capables de se défendre eux-mêmes, qui n'ont su que massacrer, mutiler et supplicier des hommes et des femmes sans défense, qui ont trahi la confiance que l'on avait en leur hospitalité — chose sacrée même chez les peuples les plus sauvages — sont des assassins et des lâches.

Et la ville qui les abrite, où ils trouvent, avec l'impunité, un asile et un refuge, est bien une « ville criminelle ».

Cela ne veut évidemment pas dire — et le général Moinier n'a jamais entendu affirmer — que TOUS les habitants de Fez aient été des criminels.

Digitized by Google

Cette objection est trop pauvre pour que nous nous arrêtions à la réfuter.

Nous avons dit que cette mentalité et cet état d'esprit étaient particuliers aux Fasi.

En veut-on une preuve?

Lorsque nos troupes vinrent, le 21 mai 1911, délivrer Fez, sauvant non seulement les Européens, mais encore les Fasi d'un massacre et d'un pillage certains; lorsque ces troupes assurèrent la sécurité d'une ville dont les habitants avaient été trop poltrons, malgré leur nombre, leurs armes et leurs munitions, pour se défendre eux-mêmes, on est porté à supposer que les Français furent accueillis en véritables sauveurs qu'ils étaient.

Il n'en fut rien.

Les Fasi continuèrent à nous être ouvertement et farouchement hostiles. Leurs regards chargés de haine et de mépris suivaient encore chaque Français qui s'aventurait dans les rues de la capitale. Nos officiers, plus particulièrement, étaient l'objet de leur ressentiment sournois, et dès que l'un d'eux croisait un de ces Fasi musqués, aux mains blanches, portant sous son bras son tapis de prière, ce personnage détournait la tête pour cracher de dégoût.

Plusieurs incidents, dont les conséquences eussent pu occasionner de graves échauffourées, faillirent se produire à Kaisseria (grand quartier

Digitized by Google

commerçant du centre de la ville), où des officiers furent volontairement bousculés par des gens les toisant avec insolence. Seul l'esprit de sagesse et de patience des nôtres réussit à éviter de multiples incidents.

Et nous en appelons ici au souvenir de tous ceux qui se trouvaient à Fez à cette époque pour affirmer que nous n'exagérons nullement.

Voilà donc l'accueil qui fut réservé par les Fasi aux Français qui venaient de sauver leur ville, à ceux-là mêmes auxquels ils devaient la vie et la conservation de leurs biens.

Quelques jours après — le 8 juin 1911 — les Français entraient à Meknès. Et dans quelles conditions différentes cette fois!

Ils y entraient après un combat assez dur qui dura toute la matinée; ils y entraient en faisant sauter à la mélinite la porte de Laguedal; ils y entraient pour détrôner et faire prisonnier le sultan Moulay-Zine, que les habitants de Meknès avaient proclamé; ils y entraient pour destituer tous les ministres et fonctionnaires que les Meknasi insurgés s'étaient donné.

Ils ne se présentèrent donc pas en sauveurs, comme à Fez, mais en ennemis conquérants. Et l'on eût, cette fois, compris un ressentiment justifié de la population à leur égard.

Or, bien au contraire, ce fut un accueil sym-

Digitized by Google

pathique, franc, cordial, jovial même, qui fut réservé aux Français partout où ils se présentaient.

Plus de regards chargés de rancune, de ces attitudes provocantes, de ces gestes de mépris, de ces expressions de dégoût que l'on ne rencontre que dans la capitale. On ne peut même pas dire que cette attitude fut commandée par la crainte, car elle était spontanée, absolument naturelle et vraiment sincère.

Nous nous souvenons qu'au cours d'une promenade en compagnie de plusieurs officiers dans les quartiers commerçants, nous nous arrêtâmes à la devanture d'un café maure pour absorber quelques tasses de thé à la menthe. Lorsque nous voulûmes régler la modique dépense, le cafetier s'y refusa formellement, ne voulant rien accepter. Plusieurs fois nous renouvelâmes l'expérience : nulle part on ne nous laissa payer. Et toujours avec un sourire aimable et des paroles de bienvenue courtoises, les Meknasi nous accueillaient, le visage ouvert.

Ce contraste saisissant fit regretter à beaucoup que les circonstances n'aient pas permis d'infliger aux Fasi ingrats la leçon méritée par leur haineuse insolence.

Cette occasion se présenta malheureusement dans des conditions d'une gravité exceptionnelle,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

le 17 avril. Et on la laissa criminellement échapper!

Nous dirons, dans la troisième partie de ce livre, comment et par la faute de qui.

Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner si l'on apprend un jour que de graves événements se sont encore produits dans cette ville, qu'aucun châtiment n'a atteinte après son horrible forfait.

Lorsque le docteur Mauchamps fut assassiné à Marrakech, le territoire marocain fut envahi, et une ville — Oudjda — prise en gage; lorsque quelques ouvriers du port furent massacrés à Casablanca, la ville fut bombardée pendant deux jours, et 3.000 hommes de troupes débarquèrent pour s'emparer de la Chaouïa; lorsque, en dehors des opérations de guerre, un officier, le lieutenant Méaux, fut assassiné sur les confins de la Chaouïa, une colonne d'opérations envahit aussitôt les Zaers et occupa la région, après s'être fait livrer les meurtriers. Le principe a toujours été qu'au moindre attentat succédât immédiatement une répression des plus sévères. Par cette méthode seulement nous avons pu faire respecter le prestige de l'Européen auprès de populations qui ne comprennent guère, au début, que la force alliée à la justice, et considèrent comme une preuve d'impuissance toute mesure prématurée de clémence et de pardon.

Digitized by Google

Or, à Fez, pendant trois journées, la population s'est livrée aux pires excès, promenant de par les rues d'horribles débris humains piqués au bout de bâtons, jouant au football avec des têtes d'officiers, traînant des cadavres mutilés dans la boue, se faisant d'affreux colliers avec les intestins fumants des victimes, et, pour toute sanction, quarante-huit exécutions, intervenant plus d'un mois après!

Il y avait eu cependant douze officiers, cinq sous-officiers, un caporal, deux soldats et neuf civils, dont deux femmes, lâchement massacrés, torturés, mutilés... rien que dans la journée du 17. Le nombre des victimes ne devait pas tarder à s'élever à quatre-vingts les jours suivants.

L'ambassade de M. Regnault, qui était partie de Tanger le 16 mars, devait quitter Fez le 17 avril au matin.

Le traité de protectorat avait été mystérieusement signé le 30 mars. L'audience solennelle de congé, avec un échange réciproque de congratulations, avait eu lieu; et, la veille 16 avril, le Sultan, selon la *caïda*, présidait en son palais de Fez-Djedid un grand déjeuner d'apparat offert à tout le personnel de l'Ambassade.

Après le déjeuner, on se rendit dans le *menzel*, sorte de petit pavillon de réception du Sultan situé dans le Méchouar, pour prendre le café et

Digitized by Google

le thé, arrosés de quelques liqueurs rigoureusement prohibées par le Coran.

Fumant dans un bout d'ambre des cigarettes d'Orient que lui présentait tout allumées son *Moul-el-Doukhan*, Moulay-Hafid semblait inquiet. Déjà, pendant le repas, il avait laissé échapper quelques mots à double entente. C'est ainsi que M. Regnault ayant excusé le général Brulard, tout récemment promu, de porter encore la tenue de colonel, Moulay-Hafid lui répondit : « Il fera bien de revêtir au plus tôt ses insignes de général, car il ne tardera pas à en avoir besoin. »

Malgré cela, Moulay-Hafid, cherchant à se montrer très familier, entamait une partie d'échecs avec M. Regnault.

Contrairement à toute étiquette de Cour, notre ministre, voulant faire montre de ses talents supérieurs en toutes choses, et croyant sans doute l'honneur de la Diplomatie engagé, battit outrageusement Sa Majesté Chérifienne. Il alla même jusqu'à se permettre de lui faire des « représentations » chaque fois qu'Elle essayait timidement de tricher, en déplaçant subrepticement les pièces françaises ou en faisant exécuter des marches désordonnées à ses cavaliers maghzen.

— Tu vois, disait Moulay-Hafid avec un rire vexé à Ben-Ghabrit, je n'ai même plus le droit de commander à ma cavalerie d'aller où je veux,

Digitized by Google

ni d'organiser ma défense comme il me convient.

Et l'on reprochera ensuite au Sultan d'avoir dit: « Je ne suis plus rien; ce sont maintenant les Français qui commandent! »

Il est vrai que M. Regnault, ayant tenu à montrer qu'il savait, à l'occasion, n'être pas plus fier qu'un souverain, consentit obligeamment à entamer ensuite une partie avec les journalistes.

Ce fut, cette fois, la Diplomatie qui ne tarda pas à être rapidement mise « échec et mat » par la Presse.

Décidément, c'était la journée des avertissements!

Les heureuses conséquences d'un orage.

L'orage, qui avait menacé toute la matinée, éclata soudain, vers 2 heures de l'après-midi, avec une violence inouïe. Des trombes d'eau s'abattirent sur la ville, transformant en lacs tous les abords du palais. Quant au petit pavillon impérial dans lequel le Sultan recevait ses invités, il y pleuvait presque autant qu'au dehors. Les escaliers intérieurs eux-mêmes, qui grimpaient de la salle d'audience au salon de réception, étaient convertis en un torrent impétueux, dont chaque marche formait une cascade bondissante.

Digitized by Google

N'osant s'exposer à un tel déluge, les membres de l'Ambassade attendirent, jusqu'à 5 heures du soir, un moment d'accalmie pour pouvoir se retirer.

La perspective de se mettre en route dès le lendemain et d'avoir à traverser sous une pluie diluvienne des pistes boueuses, défoncées par les eaux — alors surtout que la caravane ministérielle comprenait plusieurs dames — fit, à ce moment, envisager la possibilité de retarder le départ de quelques jours : le ciel aurait le temps de s'éclaircir et les pistes de sécher.

Entre deux parties d'échecs, tenant sur ses genoux une tasse de thé parfumée d'ambre et de menthe verte, dans la tiédeur des fumées d'encens et de bois de rose se consumant dans des brûle-parfums d'or, un parapluie sur la tête et les pieds dans l'eau, M. Regnault, toujours solennel, tint un rapide conseil.

Il fut décidé, une des personnes de la suite étant d'ailleurs légèrement indisposée, que le départ serait renvoyé jusqu'au 20 ou 21 avril, c'est-à-dire à trois ou quatre jours plus tard.

Et c'est ainsi que, inconsciemment, comme toujours d'ailleurs, le sort de tous les membres de l'Ambassade venait de se jouer.

Digitized by Google

On verra bientôt, en effet, que, si la Mission s'était mise en route le lendemain, à l'heure fixée, elle eût été complètement anéantie et massacrée.

Assiégé de midi à neuf heures du soir.

Le 17 avril au matin, le ciel était gris, chargé de gros nuages bas. La température était humide et froide. C'était le jour de l'éclipse totale de soleil, qui ne fut pas observable à Fez... pour des raisons autres encore que celles d'ordre météorologique!

Depuis l'arrivée de l'Ambassade, nous occupions — M. Meynot, de l'*Agence Havas*, le lieutenant d'infanterie en congé Perot et moi-même, du *Matin* — une petite maison mauresque située au Tala, dans le quartier le plus dangereux de toute la ville. Elle se trouvait sur la grande rue centrale qui conduit à la mosquée célèbre de Moulay-Idriss, où se rendirent la plupart des soldats révoltés pour se mettre en état de *djihad* (1).

La maison, comprenant un rez-de-chaussée et deux étages, occupait deux des côtés d'une cour intérieure carrée. Chaque étage était divisé en

(1) Guerre sainte.

Digitized by Google

deux pièces et un petit réduit; même disposition au rez-de-chaussée, dont le réduit nous servait de cuisine. Deux des pièces du deuxième étage seulement avaient des petites lucarnes donnant à l'extérieur, sur la grande rue centrale du Tala.

Nous venions de nous mettre à table depuis quelques instants lorsque, vers 1 heure moins le quart, un de nos domestiques, indigène algérien, que nous avions envoyé en ville faire une course, rentra précipitamment, paraissant en proie à une profonde émotion.

— La révolution vient d'éclater, nous dit-il; on tue les Français dans les rues. Fermez vite toutes les portes....

Nous devons avouer que cette nouvelle, jetée assez brutalement, nous produisit sur l'instant un petit pincement au cœur. Mais la réflexion vint aussitôt.

Quelle mauvaise plaisanterie! Une révolution aurait éclaté soudainement à Fez, le jour où l'Ambassade devait précisément se mettre en route? Mais c'était impossible! Nous savions bien que les nouvelles de l'extérieur étaient mauvaises, que l'état d'esprit de la population citadine était toujours dangereux; mais il n'était pas admissible qu'un événement de l'importance d'une révolution pût éclater, sans que l'Ambassade en fût prévenue, et ait pris les précautions indispen-

Digitized by Google

sables dont nous, journalistes, aurions forcément eu quelque connaissance. Quelque échauffourée, peut-être même une rixe entre Européens et indigènes, mais pas plus. Une révolution? C'était bien prétentieux!

Nous voulûmes renvoyer notre domestique au dehors pour recueillir quelques nouvelles plus précises, pendant que nous entamions un poulet aux champignons d'aspect fort engageant.

Il s'y refusa catégoriquement, disant que son costume algérien le désignait, au milieu de la foule, comme domestique d'Européen et qu'il risquait sa vie.

Nous plaisantâmes sa pusillanimité et décidâmes de nous occuper d'abord des choses sérieuses, c'est-à-dire de notre déjeuner, remettant à plus tard le soin de nous renseigner exactement sur cet événement.

Notre domestique insista cependant encore sur la gravité de la situation, et nous allions l'admonester sévèrement, lorsque retentirent de bruyantes clameurs montant de la rue.

— Il se passe décidément quelque chose, dit Meynot; si nous allions voir?

Notre salle à manger, qui donnait sur la cour intérieure, n'ayant pas de vue sur la rue, nous montons à l'étage supérieur pour nous mettre à la lucarne de la chambre de Pérot. Tous nos do-

Digitized by Google

mestiques, au nombre de sept, qui ont déjà barricadé les deux portes d'entrée, nous suivent.

Nous voyons aussitôt la rue encombrée par un grand nombre de Marocains parlant très haut et gesticulant très fort. De nombreux askris des tabors marocains descendent la rue en courant, se dirigeant vers Moulay-Idriss.

Chose curieuse, la vue de ces soldats nous rassure tout d'abord. Ils sont en effet en armes, le fusil à la main, les cartouchières garnies passées à la ceinture.

— Tout va bien, pensons-nous, il a probablement dû se passer un incident quelconque dans le bas de la ville et voici ces bons soldats marocains qui vont rétablir l'ordre.

Nos domestiques cependant, qui se trouvent à une autre lucarne, attirent notre attention sur une scène qui se passe au-dessous d'eux.

C'est le propriétaire d'une écurie, dans laquelle se trouvent les chevaux d'un Français, qui est brutalement sommé d'en remettre les clefs pour que l'on puisse s'emparer des bêtes. Et comme il refuse, il est brutalement frappé et emmené hors de notre vue.

Nous montons alors sur la maison, pour avoir une vue d'ensemble plus complète. Sur toutes les terrasses de la ville, des têtes de femmes commencent à se montrer et des *you-you* à se faire enten-

Digitized by Google

dre. L'animation devient de plus en plus vive dans la rue, et les soldats qui dévalent au pas de course, leur arme toujours à la main, sont à chaque instant plus nombreux.

Il se passe décidément quelque chose d'anormal.

Le bruit se répand alors que les soldats que nous voyons courir sont des askris révoltés, qui ont tué leurs officiers et vont se réfugier à Moulay-Idriss.

Un marabout voisin nous fait dire, à ce moment, de ne pas rester un instant de plus sur la terrasse, afin de ne pas attirer sur nous la fureur de la foule.

Nous retournons alors dans la chambre de Pérot et envoyons notre cuisinier au dehors, dans le but d'avoir quelques renseignements précis sur les événements, qui semblent prendre une tournure assez grave. Notre cuisinier est un vieux Marocain, vêtu selon la coutume du pays, qui n'attirera pas l'attention sur lui.

Pendant ce temps, nous prenons nos dispositions de combat et faisons rapidement l'inventaire de nos armes et munitions. Hélas! nous ne disposons que de deux revolvers et d'une soixantaine de cartouches. Pérot a son browning et moi mon Webley..., c'est tout. Meynot, qui venait pour la première fois au Maroc, avait demandé

Digitized by Google

avant de partir de Tanger au capitaine Pettelat, officier d'ordonnance de M. Regnault, s'il avait besoin de se munir d'une arme pour aller à Fez.

Ce fut par un joyeux éclat de rire que le capitaine Pettelat répondit à cette demande :

— Une arme pour aller à Fez avec l'Ambassade? Et pourquoi faire, grand Dieu! Voulait-il donc jouer au Tartarin? Pourvu qu'il ait son habit et une paire de souliers vernis, c'était tout ce qu'il fallait!

Donc Meynot n'avait pas d'armes, nos domestiques non plus.

Après avoir fait barricader aussi solidement que possible la double porte d'entrée, nous décidons de nous tenir dans la chambre de Pérot, située au deuxième étage. De la véranda intérieure on peut commander la porte donnant accès dans la cour, au cas où cette porte serait forcée. Pérot et moi ne devons faire usage de nos armes qu'à la dernière extrémité, en raison de la pénurie de nos munitions. Meynot, toutes les cartouches installées devant lui, doit garnir nos chargeurs pour remplacer immédiatement ceux que nous aurons épuisés.

Ces dispositions prises, nous retournons à nos postes d'observation, c'est-à-dire à nos deux petites lucarnes.

Il est alors 2 heures et demie.

Digitized by Google

Les cris augmentent de toutes parts, et des détonations d'armes à feu commencent à se faire entendre. Toutes les boutiques se ferment précipitamment, et, indice beaucoup plus grave, les *you-you* des femmes se font plus nombreux et plus aigus.

Le *you-you* de la femme arabe que nous sommes habitués à entendre dans les fêtes mauresques, soit qu'elles se donnent dans une salle de spectacle de Montmartre ou dans leur cadre réel, n'est pas seulement un cri de joie et d'allégresse destiné à célébrer un événement heureux, naissance, mariage ou fête. Il est aussi un cri de mort : le cri accompagnant, chez les Peaux-Rouges, la danse du scalp, pendant que la victime pantelante se tord dans les convulsions de la mort; le cri du corbeau planant au-dessus de la charogne dont il va se repaître..., et c'est encore un cri d'allégresse, mais combien sinistre et lugubre!...

Nous apercevons notre cuisinier, qui est parti depuis une demi-heure, aux prises avec de nombreux Marocains, qui menacent de lui faire un mauvais parti. L'un d'eux le saisit à la gorge et lève sur lui un long poignard. Pérot ajuste soigneusement le Marocain avec son browning, prêt à l'abattre s'il fait un geste de plus. Malgré le danger que présente pour nous une telle inter-

Digitized by Google

vention, qui serait le signal immédiat de l'attaque de notre maison, nous ne pouvons consentir à laisser égorger sous nos yeux notre fidèle serviteur. Ce dernier réussit enfin à se dégager, et, quelques instants après, nous lui ouvrons les portes de notre demeure.

— Ce sont les askris qui se sont révoltés, nous dit-il; la population civile se joint à eux. Huit Français ont déjà été tués. Devant moi, à une cinquantaine de mètres d'ici, un officier français ayant une veste rouge (1) passait à cheval. La foule s'amassa autour de lui, l'invectivant, le couvrant de crachats, arrêtant son cheval par la bride. Un soldat lui arracha son képi. Comme l'officier tirait son revolver pour se défendre, un boucher se précipita hors de sa boutique et lui ouvrit le crâne d'un coup de hache.... Je me suis enfui pour ne pas en voir davantage.

Des détonations, maintenant, retentissent de toutes parts. On tire des coups de revolver d'une terrasse toute proche de la nôtre. On entend des bruits de portes que l'on défonce. Les *you-you* redoublent d'intensité. Les Marocains commencent à s'amasser devant notre maison. On frappe à notre porte.

— N'ouvrez pas! crions-nous aux domestiques

(1) Le capitaine Cuny probablement.

Digitized by Google

que nous avons laissés dans la cour pour maintenir les portes jusqu'au dernier moment. Barricadez aussi solidement que vous pourrez.

Les coups se poursuivent plus violents. Nos domestiques parlementent. Dans le brouhaha général, leurs paroles ne montent pas jusqu'à nous; mais nous les voyons enlever les barricades et s'apprêter à ouvrir la porte.

Serions-nous trahis?

Nous descendons précipitamment, le revolver au poing; mais nous nous trouvons en présence d'un respectable musulman tenant à la main une carabine Mauser reluisante, la poitrine barrée de l'épaule droite à la hanche gauche par une cartouchière dont toutes les alvéoles sont garnies.

Nos domestiques nous expliquent que cet important personnage est un de nos voisins, chérif d'Ouezzan, qui, ayant conscience de l'immense danger que nous courons, est venu se mettre à notre disposition. Gracieusement, il nous offre soit de défendre notre maison avec ses hommes, soit d'aller nous réfugier chez lui, où nous n'aurons rien à craindre.

Nous remercions vivement ce brave Marocain, que nous sûmes plus tard s'appeler Si Ahmed-Driss, oncle du grand chérif d'Ouezzan, Si Mohammed-el-Ouazzani, dit Bou-Znafa, chérif lui-même.

Digitized by Google

Si Ahmed-ben-Driss nous dit être venu à notre secours, de la part du grand chérif, dès qu'il a eu connaissance du péril qui nous menace. Il réitère l'offre qu'il vient de nous faire, se mettant entièrement à notre disposition.

Comme toutes nos affaires se trouvent dispersées dans cette maison où nous habitons depuis un mois, et craignant que tout ne soit mis au pillage après notre départ, nous préférons rester, quitte à avoir à nous défendre si les assaillants deviennent plus pressants, mais en acceptant l'offre généreuse du chérif d'être gardés par ses hommes en armes.

Aussitôt, une douzaine de ses gens, armés comme lui de carabines à répétition, se placent en faction devant notre porte, mettant en joue tous ceux qui font mine d'approcher et tirant même quelques coups de fusil pour dégager les abords de notre demeure.

Vers 3 heures, toujours par l'intermédiaire de notre courageux cuisinier, nous faisons parvenir un mot à l'Ambassade de France pour indiquer la situation dans laquelle nous nous trouvons. Notre émissaire nous rapporte la réponse suivante d'un élève interprète de l'Ambassade :

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que le ministre de France a reçu votre mot et me prie de vous dire

Digitized by Google

de ne pas sortir de chez vous, avant qu'on aille vous chercher avec une escorte. En attendant, fermez vos portes. Amicalement.

A. PÉRÉTIER.

Nous n'avons donc qu'à attendre. C'est ce que nous faisons, en allant reprendre nos postes d'observation, pour chercher à nous rendre compte de la situation extérieure.

L'émeute va grandissant et des groupes de plus en plus nombreux de civils et de soldats révoltés, tous en armes, continuent à descendre la rue conduisant à Moulay-Idriss.

Tout à coup, un remous plus intense se produit dans la foule. Des Marocains hurlent et gesticulent autour de l'un d'eux, portant au bout d'un bâton une masse sanglante, informe....

Un frisson d'horreur nous glace les moelles; nous venons de reconnaître une tête humaine..., une tête d'officier français, sans doute! Bientôt d'autres trophées affreux passent sous nos yeux; ce sont des amas de chairs sanglantes, souillées de boue, informes, toujours portées au bout de bâtons ou de baïonnettes.... Un groupe d'une dizaine de Marocains se dispute un paquet d'entrailles toutes chaudes, les coupant avec les dents en morceaux de deux à trois mètres pour se les enrouler autour du cou en poussant des hurlements de joie.

Digitized by Google

Nous ne pouvons rester plus longtemps derrière nos lucarnes. Nos revolvers nous brûlent les mains.... Ah! si nous avions avec nous une dizaine de légionnaires seulement, avec des munitions, quel beau régal nous pourrions nous offrir! Mais il ne faut pas, de nos fenêtres, songer à tirer un seul coup de feu sans nous exposer immédiatement au siège irrésistible de plusieurs centaines d'assaillants!

Les heures se passent ainsi dans l'angoisse et l'appréhension.

Je rédige hâtivement quelques notes pour les faire parvenir à mon journal. Une quatrième fois, le cuisinier s'offre pour les porter aux bureaux de la télégraphie sans fil. Mais il revient quelques instants après, disant que mes télégrammes ont été refusés. Seules, les dépêches officielles peuvent passer. M. Regnault tient sans doute à être l'unique à renseigner *exactement* le Gouvernement sur les événements de la journée!

Vers 5 heures, nous entendons, pour la première fois, la voix bien connue de nos canons de 75.

Isolés dans notre petite maison transformée en forteresse, nous en sommes réduits aux conjectures.

Si l'artillerie intervient, pensons-nous, c'est que l'affaire a dû être vraiment sérieuse. Et ce-

Digitized by Google

pendant nous n'avons pas encore perçu les détonations caractéristiques des fusils modèle 1886. Nos troupes de Dar-Debibagh, campées à 4 kilomètres de la ville, n'auraient-elles pas pu approcher? Comment se fait-il, depuis quatre heures que dure l'émeute, que nous n'ayons pas encore vu un seul homme de troupes françaises dans les rues?

Toutes ces questions se croisent dans notre esprit angoissé. Comment tout cela va-t-il se terminer?...

Notre cuisinier, seul agent d'information que nous ayons, nous apprend que le Mellah (1) est livré au pillage et que de nombreux juifs ont été massacrés. L'émeute, partie de Fez-Djedid, se propage de proche en proche jusqu'au bas de la ville.

Pourquoi, pensons-nous aussitôt, toutes les portes de quartiers, qui cloisonnent la ville en un nombre infini de compartiments étanches, n'ont-elles pas été fermées?

Nous ne tarderons pas à apprendre que si cette mesure élémentaire, qui vient immédiatement à l'esprit de toute personne connaissant les dispositions de la ville de Fez, n'a pas été prise, cela ne tient point aux ordres donnés, dès le début, par

(1) Quartier juif.

Digitized by Google

les autorités militaires, mais à la trahison du pacha de Fez-Bali, le jeune Hadj-Hammad-el-Mokri, fils du grand-vizir El-Mokri, ministre parisien de S. M. Chérifienne.

Nous recevons à ce moment la visite du grand chérif, Si Mohammed-el-Ouazzani lui-même, qui a été envoyé par M. Gaillard, consul de France à Fez, pour essayer de nous protéger avant l'arrivée des troupes françaises, parties de Dar-Debibagh au secours de la ville. Il nous confirme les assurances de sécurité que nous a déjà données spontanément Si Ahmed-ben-Driss.

Nous continuons à ignorer exactement ce qui se passe, ainsi que les causes et l'étendue de l'émeute. Il est déjà 5 heures et personne n'est encore venu à notre secours.

Avec une impatience que l'on excusera aujourd'hui, nous adressons, vers 5 heures et demie, un nouveau mot à l'Ambassade de France pour rappeler notre situation et signaler notre dangereux isolement. Nous recevons une seconde réponse d'un fonctionnaire de l'Ambassade, nous disant « qu'en l'absence du ministre » (*sic*) il nous fait savoir que, « dès que des soldats seront disponibles, on viendra nous chercher pour nous conduire soit à l'Ambassade, soit à l'hôpital militaire, où a été organisé le centre de la résistance ».

Digitized by Google

La nuit commence à tomber et le bruit de l'émeute semble s'apaiser progressivement. Seuls, les *you-you* stridents des femmes continuent à vriller le silence. Elles aperçoivent sans doute encore quelques Français cherchant à se dissimuler à la faveur de l'ombre, dans les ruelles obscures, et leurs cris exaspérants d'allégresse et de mort les poursuivent jusque dans leur dernière retraite pour les signaler et les livrer à la fureur des hommes, ivres de sang et de carnage....

Il est 9 heures du soir.

Déjà, nous avons pris nos dispositions pour passer la nuit dans notre maison, deux d'entre nous devant monter ensemble la garde, à tour de rôle, lorsque des bruits de pas nombreux retentissent dans la rue. L'huis de notre porte est violemment heurté.

Avec toutes les précautions voulues, après d'assez longs pourparlers, la porte est ouverte. C'est une compagnie du 4e tirailleurs algériens, sous le commandement du capitaine Bourdonneau, qui vient pour nous délivrer.

Après un moment d'effusion, où les questions précipitées se heurtent aux réponses écourtées, le capitaine Bourdonneau monte avec moi dans la salle à manger, pendant que mes deux camarades vont achever leurs préparatifs de départ. Les ti-

Digitized by Google

railleurs sont restés dans la rue, sombre et silencieuse maintenant.

Sur la table subsistent quelques reliefs de notre hâtif souper. J'offre au capitaine Bourdonneau, qui paraît exténué, dont les traits sont tirés et la figure, ainsi que les vêtements, couverts de boue, de se restaurer sommairement. Il se laisse tomber sur un siège, mais refuse de prendre quoi que ce soit.

— Je n'ai rien mangé depuis hier soir, dit-il, ayant été appelé ce matin à la tête de ma compagnie au moment où j'allais me mettre à table. Mais tous mes hommes sont comme moi, et vous comprendrez, dans ces conditions, que leur chef doit être le premier à partager leurs privations. Je ne puis donc rien accepter.

— Pas même un biscuit... un verre de bordeaux?

— Pas même.

Je connaissais depuis trop longtemps l'admirable esprit d'abnégation des officiers de la trempe des Bourdonneau pour songer seulement à insister.

Je le laissai seul un moment pour aller chercher dans ma chambre mes vêtements de sortie.

Quand je revins, je le vis dissimuler dans sa poche, comme un enfant pris en faute, un frag-

Digitized by Google

ment de *kessera* (1), dont il grignotait hâtivement quelques bribes.

— J'avais trop faim, me dit-il, presque honteux.

Et il rejeta sur la table, en colère contre lui-même, ce fragment de galette dont il avait à peine rongé deux bouchées.

Je ne pus que lui serrer la main dans une étreinte muette, qu'il me rendit les larmes aux yeux.

— Partons vite, me dit-il brusquement, ma mission n'est pas encore terminée.... Et puis! ma femme et ma pauvre fillette de 12 ans, que sont-elles devenues? Elles habitaient à Fez-Djedid, au centre même de l'émeute.... Ont-elles pu se sauver? Que leur est-il arrivé? Sont-elles seulement encore en vie?... Allons! êtes-vous prêts? partons!

Le malheureux capitaine Bourdonneau, qui devait être frappé le lendemain même à la tête de sa compagnie de deux balles en pleine poitrine, rendit le dernier soupir à l'hôpital sans avoir eu la suprême consolation de savoir que sa femme et sa fille avaient été sauvées....

Sous une pluie fine et pénétrante, dans la boue

(1) Sorte de galette arabe, faite de semoule, remplaçant le pain.

Digitized by Google

molle et glissante, la compagnie se met en route vers le Consulat de France, où une résistance hâtive a pu être organisée. Les rues, naguère si bruyantes, sont maintenant complètement désertes et silencieuses. Toutes les boutiques sont closes et des débris de toutes sortes, provenant du pillage du Mellah, jonchent le sol.

La compagnie Bourdonneau vient de la poste française, où elle a pu délivrer M. Blu, receveur. Nous passons devant la maison du capitaine Maréchal et du maréchal des logis Guéraz, que l'on doit également recueillir. Hélas! ceux-là ne nous répondront plus!...

Lugubrement, la petite troupe poursuit sa route, éclairée par quelques falots à bougies qui semblent rendre plus obscures encore toutes les encoignures des rues étroites et tortueuses que leur faible clarté ne parvient pas à fouiller.

Durant le parcours, nous cherchons à nous renseigner. Les informations sont encore imprécises. On cite les noms d'une quinzaine d'officiers et d'autant de civils qui auraient été massacrés...; toute la ville, sauf le quartier du Consulat, qui aurait pu être repris par un bataillon de tirailleurs arrivé en toute hâte de Dar-Debibagh, serait aux mains des émeutiers.... Le Mellah serait pillé et un grand nombre de juifs tués.... Les tribus des environs marcheraient sur Fez.... Des

Digitized by Google

renforts seraient demandés d'urgence.... Tous les Européens doivent être égorgés le lendemain....

Toutes ces nouvelles se croisent, échangées à voix basse, sans que l'on se rende compte encore exactement des causes de la révolte et de l'étendue des massacres.

Nous avons hâte d'arriver auprès du général Brulard pour obtenir des renseignements précis.

En débouchant, vers 11 heures du soir, près de l'hôpital militaire, où le général Brulard a établi son quartier général, qu'il ne quittera pas, jour et nuit, pendant plus d'une semaine, nous avons une vision d'épouvante : là, devant nous, entassés sur des mulets, sinistrement éclairés par des falots balancés à bout de bras, projetant sur les murs de grandes ombres macabres qui dansent dans la nuit, passent, à nous toucher, des cadavres affreux, décapités, mutilés, laissant échapper leurs intestins qui traînent à terre, entièrement nus, souillés de boue et de sang....

On les dirige sur l'hôpital, où déjà ont été apportés d'autres débris humains.

En nous voyant, le général Brulard ne cache pas les appréhensions que nous lui avions causées. Nous sachant isolés dans le quartier le plus dangereux de la ville, il avait vivement craint que nous ne fussions massacrés. Enfin, nous

Digitized by Google

étions sauvés, mais combien d'autres, hélas! étaient tombés... et devaient tomber encore!

Des coups de fusil isolés continuaient à retentir, aux abords mêmes de l'hôpital; à chaque instant, un officier ou un envoyé quelconque venait apporter des nouvelles ou prendre ses ordres.

Admirablement maître de lui, toujours calme, précis dans ses instructions, il contribuait par son sang-froid à maintenir l'ordre autour de lui et à inspirer la confiance.

Se portant au centre même de la défense, il avait établi son quartier général dans le « bureau des entrées » de l'hôpital : une petite salle de deux mètres cinquante de largeur sur quatre de longueur environ, meublée d'une table, de bancs et de quelques chaises en bois.

Il se tenait là en permanence, avec le colonel Mangin, le commandant Brémont, l'interprète Regnier et son inséparable officier d'ordonnance, le lieutenant Vergès.

Devant le bureau du général se trouvait un officier de belle allure, la barbe grisonnante, fumant paisiblement sa pipe. Souvent, le général Brulard venait s'entretenir avec lui. Quel était donc cet officier, que nous n'avions pas encore vu, mais que nous devions si bien apprendre à connaître plus tard? Il était impossible de distin-

Digitized by Google

guer son grade, ni même de reconnaître son arme. Il était vêtu d'un pantalon kaki pris dans des jambières et d'un paletot de cuir noir; comme coiffure, il portait une chechia de spahi.

C'est ce qui nous le fit prendre, dès le début, pour un officier de cavalerie, dont il avait la ligne souple et élégante.

Quelques instants plus tard, nous nous présentâmes :

— Hubert-Jacques, du *Matin*.

— Le commandant Philipot, du 4e tirailleurs algériens.

En quelques mots, il nous indiqua comment, campé avec son bataillon à Dar-Debibagh, à 4 kilomètres de Fez, il avait reçu l'ordre de marcher en toute hâte au secours des Européens assiégés dans la capitale.

Cette marche sur Fez du bataillon Philipot, entrant dans une ville livrée à 100.000 émeutiers, est un des faits de guerre les plus beaux dont puissent s'enorgueillir nos annales militaires, pourtant si fertiles en actes d'héroïsme.

Nous décrirons par le détail toutes les péripéties de cette marche dans la seconde partie de ce livre.

On vint nous chercher, un instant après, pour nous conduire au Consulat de France, où nous devions provisoirement nous réfugier.

Digitized by Google

M. Gaillard se tient dans son cabinet de travail, en communication constante avec l'Ambassade.

Pendant près d'une heure, nous causons des terribles événements de la journée et des conséquences qu'ils peuvent avoir si les tribus des environs viennent attaquer la ville avant que les renforts, demandés d'urgence, aient le temps d'arriver.

M. Gaillard ne nous cache pas que les nouvelles sont mauvaises de partout, que le mouvement qui vient d'éclater a des racines profondes et qu'il s'était souvent employé déjà à signaler la mauvaise impression produite chez les musulmans par l'annonce du départ du Sultan, qui devait quitter Fez sans esprit de retour, et aussi par la signature du traité de protectorat.

Mais il est déjà plus de minuit. On ne sait ce que nous réserve la journée du lendemain, et il semble prudent d'aller prendre un peu de repos pendant que la ville semble calme.

Plusieurs chambres du Consulat sont transformées en dortoirs, où une dizaine de Français, déjà, se sont réfugiés.

Nous nous étendons sur un tapis et ne tardons pas à nous endormir....

Tels sont les impressions personnelles que nous avons éprouvées et les faits auxquels il nous a été

Digitized by Google

permis d'assister pendant cette tragique journée du 17 avril, tandis que nous restions assiégés dans notre maison de midi à 9 heures du soir.

Mais que s'était-il passé?...

De l'enquête minutieuse à laquelle nous nous sommes livré, des renseignements précis que nous avons puisés à toutes les sources, des documents que nous avons eus en mains, nous avons pu reconstituer toutes les phases du drame, telles que nous allons les présenter ici.

Comment la révolte éclata.

Le 17 avril, à midi, le Sultan, qui venait de déjeuner, se trouvait, en compagnie du grand-vizir El-Mokri, dans le petit pavillon du Méchouar, où il avait, la veille, reçu ses invités après le grand déjeuner d'adieux offert à l'Ambassade.

Dans la pièce du dessus — celle où l'on prit le thé — se trouvaient M. le docteur Murat et sa femme, qui, ne devant pas accompagner le Sultan pendant son voyage à Rabat, venaient prendre congé de lui avant son départ, fixé au lendemain 18.

Vers midi et quart, le Sultan entendit une vague rumeur paraissant provenir de la grande

Digitized by Google

cour du Méchouar. Il crut que ce bruit était occasionné par des chevaux échappés et il monta à l'étage supérieur pour mieux voir, du balcon de la véranda, ce qui pouvait se passer. Il aperçut alors une bande d'askris, criant et gesticulant, en marche sur son pavillon, dont il donna immédiatement l'ordre de fermer toutes les portes.

Le Sultan, interpellant les soldats du haut de son balcon, leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Tu es notre sultan, répondirent-ils, et nous venons à toi pour nous plaindre des officiers français, qui nous traitent trop durement, qui veulent nous faire porter le sac comme à des bêtes de somme et réduire notre solde.

— Eh bien! dit le Sultan, allez porter vos doléances au grand-vizir, qui me les exposera ensuite pour que je puisse les examiner. Allez!

Les askris se retirèrent alors en assez bon ordre vers la bénika (1) d'El-Mokri, qui les reçut immédiatement.

Après cet incident, le Sultan, assez ému, passant par une petite porte dérobée, quitta son pavillon pour aller s'abriter dans l'intérieur du palais.

Une seconde bande d'askris en armes fit, un instant après, irruption dans la cour du Mé-

(1) Bureau de travail et de réception.

Digitized by Google

chouar et pénétra dans le palais, demandant impérieusement à voir le Sultan.

Moulay-Hafid se refusa d'abord à les recevoir, mais, devant la violente insistance des soldats et cédant aux conseils de son entourage, il consentit à ce que trois soldats, préalablement désarmés, fussent amenés devant lui.

Les trois délégués, très excités, exposèrent au Sultan les mêmes doléances que les premiers soldats.

Moulay-Hafid répondit encore :

— Je vais examiner vos griefs; en attendant, retirez-vous et allez prier dans la mosquée de Sidi-Abdallah (1).

A peine ces trois soldats étaient-ils partis qu'une troisième bande d'askris, paraissant encore plus excités que les précédents, se précipitait en vociférant dans une des cours intérieures du palais, demandant violemment à voir le Sultan.

Après un moment d'hésitation, Moulay-Hafid consentit encore à recevoir trois nouveaux délégués, toujours désarmés.

C'est en termes brutaux, qui impressionnèrent vivement le Sultan, qu'ils exposèrent, une fois de plus, leurs revendications.

---

(1) Cette mosquée, qui se trouve dans le quartier de Fez-Djedid, est toute proche du palais.

Digitized by Google

— Nous voulons, ajoutèrent-ils, que tu interviennes de suite en notre faveur. Tu es toujours notre seul maître et nous sommes tes fidèles soldats; mais tu vas nous abandonner et quitter Fez pour ne plus revenir....

— Non, répond le Sultan décontenancé, je vais seulement à Rabat.

— C'est faux, poursuivent insolemment les Askris, nous savons que tu dois quitter le Maroc et aller dans le pays des Roumis. S'il est exact que tu n'ailles qu'à Rabat, pourquoi ne t'accompagnons-nous pas? Tu es notre sultan, nous ne voulons pas t'abandonner et nous ne voulons pas que tu quittes notre pays.

Moulay-Hafid, fortement ému, répondit d'une voix tremblante :

— Oui, je sais que vous êtes mes fidèles soldats et que je puis compter sur vous. Oui, vous m'accompagnerez tous jusqu'à Rabat, mais allez de suite m'attendre à N'zala-Ferradji (1), où je vous rejoindrai ensuite. Et, pour vous prouver ma confiance, je vous charge de veiller à la garde de ma famille, qui s'y trouve déjà campée.

— Nous voulons bien y aller, poursuivent avec obstination les révoltés, mais il faut que tu nous donnes de suite des cartouches.

(1) Première étape à 5 ou 6 kilomètres de Fez que devait atteindre le Sultan en quittant la capitale.

Digitized by Google

— Mais vous en avez déjà, essaya d'objecter Moulay-Hafid, de plus en plus désemparé.

— Non! nous n'en avons pas assez; il faut que tu mettes tous tes magasins de réserves de munitions à notre disposition, pour que nous puissions y puiser comme il nous conviendra.

Comme Hafid, ne sachant plus quelle contenance tenir, essayait encore de discuter sur l'inutilité d'un trop grand nombre de cartouches, les trois askris partirent en poussant des imprécations. Ils se joignirent à leurs camarades, qui les attendaient dans la cour, et se dirigèrent vers les magasins de munitions, dont ils essayèrent de forcer les portes.

Ils en furent empêchés par les soldats de la garde nègre, qui leur barrèrent le passage.

Une bagarre allait éclater lorsque retentirent les premiers coups de feu, tirés à la caserne des Cherarda par les deux premières bandes d'askris qui, après avoir quitté le palais, étaient retournés dans leurs quartiers pour se révolter contre les instructeurs français.

Aussitôt la troisième bande quitta le Palais à son tour pour se joindre aux émeutiers, et la révolte fut déchaînée.

Tels sont les faits qui se produisirent au début de l'émeute, et les causes *apparentes* de la sédi-

Digitized by Google

tion. Mais il nous faudra remonter bien plus haut et fouiller bien plus profondément pour en retrouver les causes *réelles*.

La première partie de cet ouvrage étant uniquement consacrée à la relation *des faits*, nous allons entreprendre le lugubre récit de ces trois journées d'horreur.

Et tout d'abord, il est à remarquer que, seuls, les Français ont eu à subir les violences des Marocains.

Parmi toutes les victimes, il n'en est pas une qui ne soit française, ou au service de la France.

Mais il y a mieux. Un fait caractéristique montrera quel était le souci des révoltés de ne massacrer que des Français et de ne piller que des demeures françaises.

Les émeutiers ayant, dans la journée du 17, complètement dévalisé une maison européenne et ayant appris, par la suite, que cette maison était celle de la poste anglaise, ils s'empressèrent de tout rapporter et de tout remettre en ordre, pour ne laisser aucune trace de leur passage. Une grande pendule à balancier, dont les Marocains sont très amateurs, qui avait été emportée hors de la ville, fut même remise en place, intacte!

Les demeures privées de tous les officiers et sous-officiers français, ainsi que celles des agents

Digitized by Google

français, avaient été soigneusement repérées. Elles eurent toutes à subir des assauts.

Par contre, aucun consulat, aucun établissement étranger ne fut inquiété. L'exemple de la poste anglaise est typique à cet égard.

Les victimes.

Les premières victimes furent certainement M. Bringau, ingénieur particulier du Sultan, correspondant du *Matin* à Fez, et M^me^ Bringau, ainsi que le lieutenant Renaud et M. Benjio, commerçant, leurs hôtes.

Bringau habitait, à une centaine de mètres à peine du Palais, une petite maison formant rez-de-chaussée, composée de quatre pièces disposées autour d'une cour intérieure.

Les trois premières bandes d'askris révoltés que nous avons vus aller manifester au Palais sont forcément passés devant sa maison, et c'est au retour qu'ils l'ont assaillie.

M. et M^me^ Bringau et leur invité, le lieutenant Renaud, venaient de se mettre à table, lorsqu'ils entendirent passer les premiers émeutiers se rendant au Palais. Des cris et des menaces commençaient à monter de la rue.

Un peu inquiet, Bringau se leva de table et, laissant sa femme à la garde du lieutenant Re-

Digitized by Google

naud, se dirigea vers le Palais, en compagnie de son interprète Abdallah, pour se renseigner sur les causes de cette manifestation.

Arrivé sans encombre au Palais, — pendant le temps qui s'écoula entre le passage de la première et de la seconde bande d'askris, — il assista à la scène du balcon et rencontra M. Benjio avec lequel il se mit à causer.

— Va rassurer ma femme, dit-il à son interprète, et dis-lui que je vais retourner dans un instant; il n'y a rien de bien grave.

Il faut dire que Bringau et sa vaillante jeune femme n'en étaient plus à s'émouvoir aux premiers symptômes d'une manifestation d'askris.

Ils avaient vécu à Fez, dans cette même maison, toutes les heures tragiques du siège de 1911, et « en avaient vu bien d'autres », avec un courage et un sang-froid qui ne se démentirent pas un seul instant.

Jour par jour, heure par heure, sous les balles mêmes des assaillants qui venaient frapper autour de lui, Bringau nota pour les lecteurs du *Matin* toutes les péripéties de ce siège de trois mois.

Plusieurs fois, sa femme et lui avaient cru leur dernière heure arrivée, lorsque le flot des assaillants venait battre les murs mêmes du palais, qui n'était défendu alors que par ces askris.

Et eux qu'il voyait aujourd'hui exprimant au

Digitized by Google

sultan leur mécontentement contre leurs officiers, il les avait connus à des heures graves, se groupant autour de leurs chefs pour leur faire un rempart de leurs corps.

L'interprète partit donc pour aller rassurer Mm Bringau. Il ne put accomplir sa mission, car il se heurta à la troisième bande d'askris devant laquelle, déclara-t-il ensuite, il dut fuir pour ne pas être massacré, en sa qualité d'Algérien au service d'un Français.

Bringau et Benjio virent arriver le troisième groupe de soldats révoltés, se précipitant en armes vers les cours intérieures du Palais.

— Il n'y a rien de bien grave, répéta Bringau. Laissons-les se « débrouiller » entre eux, et allons tranquillement continuer notre repas. Venez avec moi, Benjio, nous serons plus en sûreté chez nous.

Malheureusement trop blasé sur le spectacle des manifestations bruyantes, Bringau avait cru que le danger se trouvait au Palais, et il pensait être beaucoup plus en sécurité chez lui! Le contraire se produisit : Les personnes qui restèrent au Palais, comme M. et Mme Murat, Mlle la Doctoresse Broïdo, furent sauvées, tandis que celles qui demeurèrent chez elles furent presque toutes massacrées.

Digitized by Google

Bringau et Benjio quittèrent donc le Palais pour retourner auprès de Mme Bringau et du lieutenant Renaud.

Que se passa-t-il alors? Des domestiques qui se trouvaient chez eux, une femme juive fut tuée, et un marocain raconta que les émeutiers, ayant envahi la maison, tirèrent plusieurs coups de fusil qui abattirent d'abord Bringau, puis le lieutenant Renaud, puis Benjio.

Mme Bringau, seule survivante à ce moment, aurait été sollicitée de fuir sur les terrasses par le domestique qui lui offrait une djellabah pour se déguiser.

Elle aurait courageusement répondu :

— Non! mon mari vient d'être tué; je reste à ses côtés.

Au même moment elle aurait été abattue à son tour par un coup de feu.

L'examen des corps, très soigneusement fait par le docteur Fournial, médecin-chef de l'hôpital militaire Auvert, dément cette version.

Le corps du lieutenant Renaud ne portait qu'une seule blessure faite, à la tempe droite, par une balle de browning de 6 $^{m}/_{m}$, 5 : le geste caractéristique du suicide.

Les corps de M. et Mme Bringau étaient criblés de coups de poignards et de baïonnettes; celui de

Digitized by Google

Benjio portait la trace de balles de fusil du modèle 74.

Le domestique qui avait fourni les premiers renseignements reconnus faux fut mis à la chaîne et emprisonné pendant un mois. On acquit alors la certitude qu'il avait inventé de toutes pièces la scène du crime, car il avait fui dès les premiers coups de feu, et n'osait pas avouer avoir abandonné ses maîtres au moment du danger. Il fut relâché.

Ce premier massacre accompli et la maison pillée de fond en comble, les émeutiers se divisèrent en plusieurs groupes, immédiatement grossis par de nouveaux askris et par toute la lie de la population, pour se répandre en ville, au mellah et à la casbah des Cherarda.

C'est sur ce dernier endroit surtout que se porte, au point de vue politique, le principal intérêt de la journée. Aussi traiterons-nous cette question dans la troisième partie de ce livre, où nous rechercherons les responsabilités.

Nous avons été obligé d'adopter cette méthode de classement pour ne pas apporter de confusion dans l'exposé de faits qui, au même moment, se sont déroulés sur un grand nombre de théâtres, plus ou moins éloignés les uns des autres.

A l'hôtel de France, tenu par M^me^ Imberdis, et situé au centre de la ville dans le quartier du

Digitized by Google

Tala, plusieurs officiers, sous-officiers et civils venaient de se mettre à table, lorsque leur parvinrent les premières nouvelles de l'émeute.

Aussitôt, les officiers et sous-officiers se levèrent pour se rendre en toute hâte à la Kechla (1) tandis que les civils se préparaient à organiser la résistance.

Les capitaines Cuny et de Lesparda furent assaillis dans la rue, près de la porte de Bou-Djeloud et tués par la population et les soldats mutinés.

Les capitaines de Lavenne et Rouchette furent assassinés dans les mêmes conditions près de Bou-Djeloud.

Le capitaine Maréchal fut abattu à coups de sabre par son ordonnance et son domestique, sur sa terrasse, alors que les émeutiers envahissaient sa maison. Il fut ensuite achevé par les soldats et la populace, auxquels on lança son corps du haut de la terrasse.

L'officier d'administration Marigny, ainsi que le sous-intendant Lory, du grade de lieutenant-colonel, furent surpris dans leurs maisons et massacrés. L'un d'eux voulut fuir par les terrasses, mais il fut pris par les femmes qui le martyrisè-

(1) La Kechla était située dans la casbah des Cherarda. C'est là que se trouvaient les casernes des tabors chérifiens.

Digitized by Google

rent et le brûlèrent à petit feu, membre par membre, depuis une heure de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir.

Le lieutenant Lapart fut également assiégé dans sa maison et pris vivant. Son corps fut torturé et carbonisé.

Le lieutenant Renahy, de service à la Kechla, fut massacré et brûlé vif, ainsi que le sergent Posuelos et le maréchal des logis Macaigne, par les soldats de leurs tabors.

Le lieutenant Rossini fut tué par les rebelles du tabor du Bastion, pendant qu'il se rendait de Tamdert (1) à ce point.

Le lieutenant Avril fut égorgé par les soldats du tabor d'artillerie, pendant qu'il se rendait à la Kechla.

Le caporal Bonnet et le soldat Lasserre, de l'infanterie coloniale, en corvée d'ordinaire, furent rencontrés par les émeutiers et mis à mort près de Bou-Djeloud.

Le maréchal des logis Guéraz fut éventré devant la porte de sa maison.

Le sergent Cocard fut fusillé, le 18, par des cavaliers, au moment où il cherchait à quitter la Kechla dans laquelle il était réfugié depuis la veille.

---

(1) Marabout situé à l'est de la ville.

Digitized by Google

Le maréchal des logis Kern fut criblé de coups de baïonnette par des soldats, près de la porte de Bab-Smaouine.

Un tirailleur indigène fut également massacré en ville.

M. Montet fut surpris à Fez-Djedid et aussitôt mis à mort.

Mme Imberdis, propriétaire de l'hôtel de France, fut tuée d'un coup de feu tiré à travers la porte, au moment où elle maintenait celle-ci fermée pour permettre aux autres Français de se mettre en état de défense.

Le père Fabre, missionnaire français de l'ordre des Franciscains, fut abattu à coups de fusil dans l'intérieur même de l'hôtel de France.

Enfin, les télégraphistes Miougat, Ricard et Decanis, de l'administration des télégraphes chérifiens, succombèrent après un siège de plus de six heures, dont nous pouvons relater les détails, grâce au récit d'un survivant, M. Rebout, qui n'échappa que par miracle à la mort la plus affreuse.

Qui saura jamais les actes d'héroïsme accomplis par toutes ces malheureuses victimes, avant de succomber écrasées par le nombre?... Qui dira les conditions horribles dans lesquelles elles sont tombées, odieusement trahies par ceux en qui

Digitized by Google

elles avaient mis une si belle et si généreuse confiance!

Il fallait les entendre, quelques jours encore avant cette époque tragique, les Cuny, les Maréchal, les Rouchette, les de Lesparda et toute cette pléiade de vaillants officiers, affirmer leur foi dans la fidélité des tabors confiés à leur instruction. Ils avaient marché au feu avec eux, ils avaient vécu leur vie dans le bled, ils avaient appris à les aimer et croyaient en être aimés....

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Ils n'étaient pourtant pas des « nouveaux débarqués » tous ces officiers parlant leur langue et connaissant leur mentalité. Comment avaient-ils pu se laisser surprendre par un tel mouvement?

C'est qu'il y avait des dessous qu'ils ignoraient; il y avait des influences agissantes que d'autres auraient dû connaître; il y avait des avertissements qui venaient de bien plus haut et que les véritables responsables avaient toujours négligés ou refusé d'admettre, par fatuité, par entêtement, par tactique ou par sottise.

Et ils tombaient, victimes de cette politique criminelle d'optimisme stupide et grossier, d'optimisme aveugle allant jusqu'à nier l'évidence et

Digitized by Google

même jusqu'à mentir, pour la seule satisfaction de paraître et d'en imposer....

Les preuves de cet entêtement monstrueux, nous ne les rencontrerons que trop, hélas! dans quelques instants....

Les rescapés.

Mais si nous ne pouvons pas savoir les derniers instants de ces malheureuses victimes, nous avons, par contre, les récits de quelques « rescapés » qui sont d'un dramatique poignant.

Nous ne connaissons pas, dans les romans d'aventures les plus tragiques, de situations plus critiques et plus invraisemblables que celles dans lesquelles se sont trouvés, par exemple, les quatre officiers — les lieutenants Beaujard et Oddou et les vétérinaires militaires Germa et Carpentier — qui, après des péripéties sans nombre, ont réussi, pendant trois jours, à échapper aux poursuites acharnées des Marocains.

Ils habitaient tous quatre une petite maison au centre de la ville. Ils étaient à table lorsque, vers midi et demi, un ordonnance vint les prévenir que les hommes des tabors se révoltaient.

Ils entendent, au même moment, une grande effervescence dans la rue. Ils barricadent leurs portes et arrêtent aussitôt leurs dispositions de combat. Ils montent au premier étage pour pren-

Digitized by Google

dre leurs armes, pendant que leurs ordonnances essayent vainement de parlementer. Ils tentent de monter au-dessus de la maison pour s'échapper par les terrasses voisines, mais ils sont accueillis par une vive fusillade.

Ils décident alors de se réfugier dans une des chambres du premier étage, car la porte de la rue vient d'être enfoncée et les émeutiers se répandent déjà dans la cour intérieure.

Avant de s'enfermer dans la pièce qu'ils ont choisie pour y soutenir le siège, ils poursuivent la résistance par le balcon intérieur, d'où ils ouvrent le feu sur les assaillants qui se trouvent devant la porte d'entrée et dans la cour. Ceux-ci reculent dans un corridor, d'où ils continuent à tirer.

Beaujard et Oddou avaient chacun une carabine Mauser; Germa, une Manchester et Carpentier son simple revolver d'ordonnance.

Ils continuent à faire feu chaque fois qu'une tête se montre.

Pendant ce temps, d'autres Marocains pillent la maison. Bientôt, une faible porte les sépare des assaillants, qui les prennent en enfilade. Ils entrent alors dans la chambre d'Oddou. Les trois qui ont des carabines tirent par les deux fenêtres et la porte, tandis que le quatrième garnit les chargeurs et les passe à ses camarades.

Digitized by Google

Mais le nombre des Marocains augmentant sans cesse, ils songent à la retraite, voyant qu'ils ne peuvent plus résister longtemps, pris de plusieurs côtés à la fois par les feux croisés des assaillants.

Ils explorent alors les cabinets attenant à la pièce où ils se trouvent, et essaient de s'échapper par une petite lucarne donnant à l'extérieur. Elle est trop exiguë pour livrer passage à un homme. Ils décident de l'agrandir.

Germa se met à l'œuvre, tandis que Carpentier et Oddou empêchent la marche en avant des révoltés, déchargeant leurs armes sans discontinuer par les deux fenêtres. Comme instrument, il n'a qu'un fourreau de sabre! Il gratte entre deux briques et tente d'enlever le mortier : rien ne vient ! Il se décourage et dit à ses camarades d'essayer de passer par le trou tel qu'il est, au risque de s'écorcher et de se meurtrir, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de salut.

Beaujard donne alors à Germa l'idée de frapper avec la crosse de sa carabine. Avec regret, et en prenant mille précautions pour ne pas détériorer la seule arme qui lui reste, il frappe progressivement sur le coin d'une brique, qui finit par s'ébranler. Il reprend son fourreau, fait levier avec force et enfin une première brique cède.

En dix minutes, il agrandit l'ouverture, enlève le cadre de bois de la lucarne; il ne leur reste

Digitized by Google

plus qu'à s'élancer au dehors par cette ouverture.

Mais la lucarne donne près d'un égout, grossi par un bras dérivé de l'oued Fez, qui se trouve en contre-bas d'une dizaine de mètres. C'est trop haut pour pouvoir sauter.

Suivant la méthode classique usitée dans toutes les évasions romantiques, ils roulent en corde deux draps, qu'ils nouent ensemble. Mais comment en fixer l'extrémité? Leurs regards errent dans la chambre..... Un tire-bottes? Les voilà sauvés!... Bientôt, le crochet de l'instrument mord entre deux briques et le drap libérateur pend au dehors.

Mais, pendant tout le temps employé à ces préparatifs, l'assaut des Marocains a redoublé de violence. Carpentier et Beaujard sont littéralement aveuglés par les débris de plâtre et de bois que font voler les balles qui s'abattent comme la grêle autour d'eux. Ils entendent, en même temps, des coups violents frappés au plafond. Ce sont les assaillants qui cherchent à percer la terrasse, comme ils l'ont fait dans d'autres maisons, pour jeter du pétrole par cette ouverture et incendier les assiégés.

Une dernière fois, les courageux défenseurs déchargent leurs armes. Puis ils se précipitent dans le petit réduit, au moment même où la porte de la pièce qu'ils viennent de quitter vole

Digitized by Google

en éclats, tandis que la chambre est envahie. Ils ferment au verrou la mince porte du réduit et la barricadent avec des matelas pour amortir la pénétration des balles.

Pendant ce temps, Germa et Oddou ont eu le temps de préparer les moyens d'escalade.

Il était temps....

Germa passe le premier, Oddou le suit, puis Carpentier.

Beaujard allait s'élancer lorsque la dernière porte matelassée tombe sous les coups de hache. Il essaye de s'introduire dans le trou, mais n'y parvient pas. Il perd l'équilibre et tombe, tout en continuant à tirer à bout portant sur les Marocains. Il se couche alors sur le ventre, et, à reculons, il introduit ses jambes dans le trou. Mais il ne peut se redresser et il est obligé de prendre un point d'appui de la main gauche sur sa carabine, tandis qu'il braque son revolver de la main droite.

Enfin, il passe et, tout en se laissant glisser d'une main le long des draps, il tire en l'air, de l'autre, avec sa carabine.... Il tombe avant d'avoir touché le sol et peut heureusement se relever sans mal, au milieu de ses camarades qui l'attendent.

Ils sont au bord de l'égout, dans une ruelle étroite donnant dans la grande rue centrale du Tala. Craignant d'être aperçus, ils sautent réso-

Digitized by Google

lument tous quatre dans l'égout et se sentent enfin momentanément en sécurité.

Ils s'aperçoivent alors que Carpentier a été blessé au front par un ricochet. Qu'importe! Ils remontent l'égout et arrivent sous une partie voûtée qui semble se prolonger au loin. Ils pensent alors gagner l'extérieur de la ville en remontant la canalisation. Mais, au bout d'une centaine de mètres, l'eau atteint la voûte, et des pointes verticales barrent le passage.

En plongeant, ils réussissent à franchir cet obstacle; mais ils sont bientôt arrêtés par une seconde barrière de bois, dont les montants s'enfoncent dans le liquide.

En renouvelant sa manœuvre à plusieurs reprises, Germa réussit à arracher un de ces montants, mais ses efforts s'épuisent contre le second.

— « Nous pourrions, dit-il, en forçant un peu sur les deux montants de bois, traverser quand même! »

Et il passe de l'autre côté de la barrière. Mais lorsque Carpentier, affaibli par le sang qu'il a perdu de sa blessure, veut suivre à son tour, il est près de se noyer. Oddou plonge aussitôt et réussit à le retirer en le prenant par une jambe. Il aide ensuite Germa à revenir en arrière.

Ils n'ont plus qu'à attendre, dans l'eau fétide,

Digitized by Google

chargée d'immondices et de matières de toutes sortes, qui leur monte jusqu'au visage.

Vers 10 heures du soir, ils reviennent quand même jusqu'à l'entrée de l'égout pour voir ce qui se passe.

Arrivés au point où ils sont entrés, ils aperçoivent deux hommes, dont l'un explore avec une lanterne attachée au bout d'une corde l'intérieur de l'égout, cherchant à apercevoir les fugitifs.

Ils se retirent précipitamment, en se collant contre les parois et en disparaissant dans le liquide immonde....

Ils remontent un peu plus haut quelques instants après et passent la nuit près d'un moulin mugissant, entendant des gens qui vont et viennent en les cherchant.

Ils passent ainsi la nuit dans des transes continuelles, au milieu de rats énormes qui tournoient autour d'eux, la figure voilée par de gigantesques toiles d'araignées, blottis les uns contre les autres, paralysés par le froid, menacés d'être entraînés par une eau empestée roulant des cailloux et des tessons de bouteilles.

Ayant été surpris chez eux, pendant leur déjeuner, ils étaient simplement chaussés de babouches arabes qui ne tardèrent pas à être emportées par le courant; aussi marchaient-ils main-

Digitized by Google

tenant pieds nus sur des débris de verres et de poteries cassées qui les ensanglantaient.

Pour comble de malheur, un orage épouvantable, accompagné d'une pluie diluvienne, éclata dans la nuit sur la ville. L'égout dans lequel ils se trouvaient, alimenté par les eaux de l'oued Fez, montait, montait....

Ils en arrivèrent à se demander si, tout comme dans le bon roman classique, ils n'allaient pas être submergés.

Ils furent obligés de chercher un endroit où la voûte était un peu plus élevée pour réussir à maintenir leur tête hors de l'eau....

« De temps en temps, dit un de ces officiers dans son rapport, on s'assoupissait, puis on se réveillait, et alors on se cherchait les mains, que l'on pressait fiévreusement pour s'assurer que nous étions bien là. Que de projets nous avons faits pendant cette nuit. »

Ils attendent ainsi toute la journée du lendemain, envisageant mille hypothèses impossibles à réaliser, sans tenter quoi que ce soit.

Ils entendent des feux de salve répétés et pensent que ce sont les indigènes révoltés qui tirent en l'air, à la mode arabe, pour célébrer leur victoire et manifester leur joie. Ils tiennent conseil — on se représente ce conseil! — et décident d'attendre.

Digitized by Google

Il faut lire le rapport officiel du lieutenant Beaujard, le plus ancien de ses camarades, qui écrit simplement cette phrase :

« La journée se passa sans incidents, ainsi que la nuit. »

Ils étaient là depuis trente-six heures sans nourriture, dans l'eau glacée leur montant par instants jusqu'au cou, plongés dans un égout infect, au milieu des rats, les pieds ensanglantés par des débris de verre, s'attendant d'un moment à l'autre à être surpris et massacrés, et ils écrivent avec calme : « La journée se passa sans incidents, ainsi que la nuit.... »

La deuxième nuit « sans incidents » arrive. Carpentier, engourdi, qui n'a qu'un pantalon et une chemise, affaibli par sa blessure, souffre horriblement du froid. « A plusieurs reprises, disent ses camarades, nous sommes obligés de le prendre dans nos bras pour le réchauffer. »

On se représente le tableau de ces malheureux, en proie à toutes les souffrances de la faim, de la soif, du froid et du sommeil, meurtris, ankylosés, plongés dans des ténèbres pestilentielles, prenant à tour de rôle, comme une mère son enfant, un de leurs camarades plus souffrant « pour le réchauffer »....

Quels liens indestructibles d'affection doivent unir de tels hommes après de telles épreuves!

Digitized by Google

Toute la nuit du 18 au 19 se passe encore ainsi!

Le 19 au matin, ils sont à bout de forces, et comprennent qu'ils ne pourront rester un jour de plus dans une telle situation.

Ils essayent de revenir sur leurs pas et de sortir avec précaution, par l'endroit même où ils sont entrés trente-six heures auparavant. La rue est déserte; ils se hissent les uns après les autres hors de l'égout. Mais leurs membres ankylosés et meurtris refusent de les porter. Ils sont obligés, pendant un grand moment, de se livrer à des frictions, des massages et des exercices de gymnastique, pour essayer de pouvoir marcher.

Quel spectacle devaient encore offrir ces quatre hommes, à moitié nus, ensanglantés, dégouttants d'eau sale, se livrant au petit jour, dans une rue déserte de Fez, à des exercices de gymnastique suédoise!

Carpentier s'avance avec prudence jusqu'à la porte qui barre la ruelle. Il aperçoit un Marocain en armes qui vient précisément pour ouvrir cette porte.

Il se plaque contre le mur et, dès que la serrure a cédé, il trouve encore assez de force pour sauter à la gorge du Marocain, le terrasser et lui enlever son fusil!

On s'explique : le Marocain est précisément un

Digitized by Google

ami qui vient les chercher de la part du caïd Demnati. C'est un ami de la France qui les engage à le suivre.

Beaujard et Germa se décident, après avoir revêtu des burnous apportés par ce Marocain, à tenter l'aventure. Coûte que coûte, ils en ont assez....

Oddou et Carpentier, flairant un piège, ne veulent pas se joindre à eux et retournent se plonger dans l'égout, attendant, pour sortir, qu'on leur montre un papier signé du général Brulard.

Une demi-heure après, arrive un autre Marocain qui montre le papier demandé, et Oddou et Carpentier se décident alors à suivre l'émissaire, qui les conduit enfin auprès de leurs camarades, déjà confortablement installés sur des matelas, enroulés dans des couvertures chaudes, devant des tasses de thé brûlant.

Il est 10 heures du matin lorsque, un peu restaurés, ils tombent de fatigue et de sommeil pour s'endormir jusqu'à 5 heures du soir. Ils sont réveillés, à ce moment, par le bruit du canon, dont les obus passent en ronflant au-dessus de leurs têtes pour venir éclater tout près d'eux!

N'ont-ils donc échappé au péril marocain que pour succomber sous les obus français?

C'est ce qu'ils se demandent, lorsqu'on vient

Digitized by Google

heureusement les chercher pour les conduire à l'hôpital militaire, où prendront fin seulement leurs effroyables tribulations....

Le siège de la maison des télégraphistes fut plus effroyable encore, car trois Français sur quatre succombèrent.

Prévenus eux aussi, vers 1 heure, que l'émeute venait d'éclater, ils se barricadèrent dans leur maison. N'ayant pas tardé à être attaqués par un grand nombre de Marocains, ils se réfugièrent dans une petite chambre du premier étage donnant sur une cour intérieure. Ils n'avaient pour soutenir le siège qu'une carabine Winchester, avec une trentaine de cartouches, et un revolver, avec une vingtaine de cartouches seulement.

Aussi furent-ils obligés d'économiser les munitions, de ne tirer qu'à coup sûr, de façon à abattre un assaillant à chaque coup.

Ils furent bientôt pris entre deux feux par les émeutiers, qui avaient réussi à enfoncer la porte d'entrée. Mais comme ils commandaient cette issue, les Marocains percèrent un des murs de la rue pour pouvoir pénétrer à couvert dans la maison.

Les quatre Français : Decanis, Miagat, Ricard et Rebout abattaient successivement tous ceux qui se montraient; mais leurs munitions commençant à manquer vers 3 heures de l'après-midi, ils

Digitized by Google

se réfugièrent dans le fond de la pièce qu'ils occupaient, après avoir entassé devant eux plusieurs tonnelets et divers objets pour en faire une barricade.

A deux reprises, des détachements de volontaires, conduits par M. Biarnay, directeur des télégraphes chérifiens, tentèrent de les délivrer. A deux reprises, les sauveteurs durent rebrousser chemin devant la violence du feu des émeutiers.

Livrés à eux-mêmes, les quatre assiégés tentent un dernier effort. Ils enlèvent en partie les barricades qu'ils avaient édifiées pour pouvoir, à travers la porte fermée, tirer leurs dernières cartouches sur les révoltés, qui cherchent à enfoncer cet obstacle.

Mais les Marocains ripostent dans les mêmes conditions. Rebout est atteint, le premier, d'une balle dans l'épaule. Il se couche, avec ses camarades, pour offrir moins de prise aux balles. Les assiégés continuent un tir très lent, répondant par un coup sur vingt ou trente, au feu de l'adversaire.

Voyant qu'ils ne peuvent enfoncer la porte, les émeutiers montent à l'étage supérieur et font un trou au plafond, par lequel ils laissent tomber des bois et des chiffons enflammés. Leur tir ne cesse pas et Decanis est atteint d'une balle en pleine poitrine, puis d'une seconde dans la tête; Rebout

Digitized by Google

reçoit une deuxième balle dans la cuisse, tandis que Ricard est atteint au bas ventre.

Miagat, seul valide, prend la carabine et le revolver pour décharger les derniers coups. Mais il reçoit à son tour une balle dans la tête et tombe pour ne plus se relever.

La chambre est maintenant envahie par la fumée et toute la boiserie commence à prendre feu.

Seuls, Ricard et Rebout, encore en vie, essayent de respirer dans un coin de la pièce. Ricard reçoit un nouveau coup de feu en pleine poitrine et ne tarde pas à ne plus donner signe de vie.

Comprenant qu'il est perdu, Rebout songe à se suicider pour éviter de tomber vivant dans les mains des Marocains.

Il arme sa carabine, mais casse, dans l'aveuglement de la fumée, le mécanisme de culasse, qui ne fonctionne plus. Il prend alors son revolver à cinq coups. Il regarde, il reste encore une balle.

— Je suis sauvé, dit-il en appuyant l'arme sur sa tempe et en faisant jouer la gâchette....

Mais le coup n'est pas parti. Plusieurs fois, il renouvelle la même tentative, sans réussir davantage. Il ouvre alors son revolver pour voir ce qui l'empêche de fonctionner, mais, crispé par la douleur de ses deux blessures, à moitié asphyxié

Digitized by Google

par la fumée, qui devient de plus en plus épaisse, il ne peut le refermer....

Il abandonne à regret cette arme, qui présentait sa dernière chance de « salut », et se décide à s'asphyxier au plus tôt.

Il bouche avec de la paille une petite ouverture, grâce à laquelle il a pu respirer jusqu'à présent, et se jette en avant pour avaler le plus de fumée possible.

Mais la souffrance qu'il éprouve est tellement atroce qu'il revient à l'ouverture et enlève le tampon de paille pour respirer longuement l'air pur du dehors....

A deux reprises, il essaie à nouveau de se jeter dans la fournaise; mais, deux fois encore, la souffrance est plus forte que sa volonté. Il tombe, épuisé par la perte de son sang, et s'évanouit....

Quand il revient à lui, le feu s'est éteint et il lui semble qu'un Marocain est là, tout près, qui le guette. Il n'ose faire un mouvement et attend d'être pris.

N'entendant rien, il soulève doucement, doucement une paupière, et regarde..., la chambre est vide. Il a sans doute été victime d'une hallucination.... Il essaie de se lever sur les genoux, mais sa faiblesse est telle qu'il retombe, épuisé de nouveau.

Et, jusqu'à 9 heures du soir, jusqu'au moment

Digitized by Google

où un détachement de tirailleurs, sous les ordres du capitaine Henry, vient pour l'enlever et le conduire à l'hôpital, il passe par les transes les plus affreuses chaque fois qu'il entend un mouvement. Il avait même, à un moment donné, essayé de sortir, mais il dut rentrer précipitamment, poursuivi par les balles des tirailleurs, qui, dans l'obscurité, croyaient se trouver en présence d'un pillard.

A l'hôtel de France également, où se trouvaient de nombreux Français, un siège en règle fut livré.

Tandis que quelques-uns, parmi lesquels M. et Mme Capdepont, le capitaine Fabry, MM. Chavreau, Thiébaut, de Rougemont, Bugette, L'Hermitte, Bernard et le sergent Rochet, réussissaient, en s'échappant par les terrasses, à se réfugier chez un chérif voisin et passaient une nuit d'angoisse serrés les uns contre les autres, sans oser faire un mouvement, un second groupe, comprenant les sergents Filion, Aubert et Gouault, le brigadier maréchal Coiton, le R. P. Fabre, MM. Röhner et Molard, s'enfermait dans une chambre et soutenait jusqu'au soir un siège en règle, ayant également à se défendre contre le feu du dehors et les matières enflammées que les

Digitized by Google

émeutiers essayaient de projeter par des ouvertures faites au plafond.

Le R. P. Fabre, qui se trouvait avec ces derniers, ayant voulu aller parlementer avec les Arabes, persuadé que sa qualité de « marabout » serait une sauvegarde pour lui, fut lâchement assassiné dans la cour de l'hôtel.

Ce fut le lendemain 18, à midi, que les survivants furent délivrés par les tirailleurs du capitaine Joué, qui les ramenèrent dans le quartier de l'Hôpital, en emportant les deux cadavres du R. P. Fabre et de M^me^ Imberdis, la courageuse Française qui s'était fait tuer en voulant défendre l'entrée de la porte de l'hôtel, tandis que les hommes allaient chercher leurs armes, en leur donnant ainsi, au sacrifice de sa vie, le temps d'organiser leur défense.

Le pillage du Mellah.

Tandis qu'une partie des révoltés et de la population civile se livrait aux atrocités que nous venons d'exposer, le reste des émeutiers, transformés en pillards, se ruait sur le quartier du Mellah....

En traversant, quelques jours après, les rues dévastées de ce Mellah, nous avons eu une vision

Digitized by Google

d'horreur, rappelant celle que nous avions déjà éprouvée au moment du bombardement de Casablanca.

Pendant plusieurs heures, nous avons erré au milieu d'une ville déserte, silencieuse, pillée de fond en comble, à moitié en ruines. La grande rue centrale qui traverse tout le Mellah n'est plus qu'un monceau de décombres fumants d'où émergent des poutres calcinées et des débris humains.

Tout le Mellah de Fez-Djedid, comprenant 12.000 habitants environ, a été totalement pillé, incendié en partie. Il ne reste plus le moindre objet dans la plus petite des boutiques, le moindre meuble dans la plus grande des maisons. Tout ce qui, par son poids ou son volume, n'a pu être emporté, a été brisé sur place.

Il ne reste plus un seul habitant de ce quartier naguère grouillant d'une vie intense. Tout est morne, lugubre, désolé dans ce milieu jadis éclatant de couleur et de lumière. Deux mille askris et on ne saura jamais combien de citadins de Fez ont passé trois journées entières à piller, à massacrer!

Une cinquantaine de cadavres juifs ont été retrouvés, plus du double gît encore sous quatre mètres de décombres. Ces décombres, dans des

Digitized by Google

rues entières, s'élèvent à la hauteur d'un premier étage!

Des maisons, dont toute la façade est tombée, laissent apercevoir les murailles opposées et toutes les cloisons éventrées des appartements, ainsi que les séparations des étages, comme dans la coupe verticale d'un plan d'architecte. Quelques saillies marquent seules, dans d'autres maisons en ruines, les emplacements naguère occupés par les chambres et les étages.

Une fumée âcre, mêlée de vapeurs chaudes, monte de cet amas de débris.

Le plus violent des tremblements de terre n'eût pas composé un tableau d'horreur plus effrayant et plus lugubre.

C'est vers midi et demi que l'alarme fut donnée au Mellah. Aussitôt toutes les portes furent fermées et les Juifs n'eurent plus qu'un seul espoir : celui que leurs portes pourraient résister aux assauts qu'elles allaient sûrement avoir à subir.

Par suite de faits de contrebande de cartouches récemment signalés dans le Mellah, l'autorité militaire avait fait rendre toutes les armes de ce quartier. Les malheureux, sans moyens de défense, se trouvaient donc sans aucun secours

Digitized by Google

possible, exposés à la fureur bien connue des émeutiers.

De tout temps, en effet, et dans toutes les villes du Maroc, les Mellah ont excité la convoitise des Musulmans fanatiques. Cette fois, un Mellah de 12.000 habitants sans défense était à leur libre disposition. Ils ne tardaient pas à en profiter copieusement!

Vers 2 heures, les portes, criblées de balles et attaquées au pic et à la hache, tombaient en livrant passage à un torrent de pillards.

Les Juifs, terrorisés, *tendentes ad sidera palma*, leur dirent de prendre leurs biens et leurs richesses, mais de leur laisser la vie sauve.

— Nous allons commencer par vous dépouiller, leur fut-il répondu, demain nous reviendrons pour vous tuer.

Et ils firent comme ils dirent.

Par bonheur, une porte nouvelle avait été récemment ouverte dans le mur d'enceinte, permettant de communiquer directement avec la route de Bar-Debibagh. C'est par cette issue que presque tous réussirent à fuir pendant que les envahisseurs s'attardaient à piller.

Dès que le Sultan fut prévenu de cette situation, il fit ouvrir une des portes du palais donnant près du Mellah et offrit asile à tous les rescapés.

Digitized by Google

Le Sultan eut ensuite à subvenir à la nourriture de ces 12.000 personnes, qui n'avaient pas mangé depuis la veille, ayant, comme tout le monde, été surprises au moment de leur déjeuner.

Moulay-Hafid fit mettre immédiatement à leur disposition tout ce qu'il avait, ordonnant d'ouvrir et de distribuer les caisses de vivres qu'il comptait emporter pour son prochain voyage.

La faim des malheureux put être ainsi apaisée une soirée; mais la grosse question de la nourriture d'un nombre aussi considérable de personnes restait entière pour le lendemain et les jours suivants.

L'autorité militaire française fit distribuer mille petits pains arabes et le consul d'Angleterre douze cents. Mais là se bornait le premier effort, toutes les réserves de la ville étant épuisées.

Le lendemain, les malheureux tombaient d'inanition, sans qu'il fût possible de leur venir en aide, toute distribution d'argent étant inutile, les moyens manquant de fabriquer 6.000 kilogrammes de pain par jour.

Les autorités prirent en hâte toutes les mesures propres à parer, dans la mesure du possible, à cette lamentable situation.

Nous parcourons, dans les innombrables bâti-

Digitized by Google

ments du palais, les emplacements réservés aux rescapés.

Ils grouillent par centaines, entassés les uns sur les autres, dans de grandes cours, dans des couloirs, dans de vieux magasins, dans des écuries, sous des voûtes, derrière des portes, partout enfin où il y a le moindre emplacement libre.

Mais le spectacle le plus original et le plus inattendu était celui de plusieurs centaines de femmes, de jeunes filles et d'enfants blottis dans des cages bardées de fer réservées aux bêtes féroces du Sultan.

Dans l'immense cour de la ménagerie, dont les quatre côtés sont formés par des cages garnies de barreaux quadrillés, on peut voir une cage occupée par deux lions superbes, à côté d'une autre où une cinquantaine de femmes allaitent des enfants à la mamelle.

Plus loin, un ours gris danse à côté de ménages faisant leur popote dans une cage voisine. En face sont des panthères agiles qui grimpent sur leurs barreaux, tandis que des enfants passent leurs têtes dans le compartiment à côté. Çà et là, des lionnes, des singes, des pumas, des léopards alternent avec des jeunes femmes et des enfants.

Les malheureuses se sont réfugiées là pour être à l'abri des intempéries et ne pas coucher sous la pluie.

Digitized by Google

Des petits campements improvisés sont installés dans d'autres cours, où les réfugiés confectionnent tant bien que mal une cuisine rudimentaire avec des restes innommables qu'ils font chauffer dans des contenants des plus disparates. Une famille privilégiée réussit à faire cuire une soupe de fèves sèches dans un vase intime en vieux fer émaillé que la rouille a rongé et dont les trous ont été bouchés avec des cailloux. Tous leurs voisins, le ventre vide, regardent d'un œil brillant d'envie le mets succulent qui va sortir de cette étrange marmite....

Pendant une quinzaine de jours, tous ces malheureux restèrent dans cette triste situation. Mais, les secours affluant, ils purent, petit à petit, regagner leurs demeures hâtivement remises en état provisoire et reprendre leur vie de misère après avoir été complètement ruinés.

Des dons généreux, provenant de souscriptions ouvertes en France, leur permirent ensuite de s'installer à nouveau dans leur Mellah.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Récits militaires.

Journée du 17 avril.

SITUATION MILITAIRE INITIALE

La situation militaire de Fez, au 17 avril, était la suivante :

Garnison permanente :

Un bataillon [6e bataillon du 4e tirailleurs] (commandant Fellert);
Une demi-batterie (lieutenant Ferré);
Une section du génie (lieutenant Blandan) (1).

Escorte de l'Ambassade :

Un bataillon mixte (commandant Philipot), comprenant deux compagnies du 4e tirailleurs, une compagnie sénégalaise, une compagnie du 4e bataillon colonial;

(1) Le demi-escadron du 4e spahis qui faisait partie de cette garnison permanente était absent depuis le 13, formant l'escorte du général Moinier, en route sur Casablanca.

Digitized by Google

Une section de mitrailleuses (lieutenant Pechair);
Une demi-batterie de 75 (lieutenant Lagarde)
Un demi-escadron du 6e chasseurs (capitaine de Kervanoel);
Un escadron du 1er spahis (capitaine Devanlay).

Ces forces, qui se trouvaient heureusement doublées par le fait de la présence de l'escorte destinée à accompagner l'Ambassade et le Sultan, étaient campées à Dar-Debibagh, c'est-à-dire à quatre kilomètres environ en dehors de la ville.

Elles se trouvaient sous les ordres du colonel Taupin.

L'effectif des troupes chérifiennes représentait 3.200 hommes, répartis ainsi :

Un bataillon d'infanterie au bordj Nord;
Un bataillon du génie à la caserne de Tamdert (Bab-Fetouh);
Un bataillon d'infanterie, dont une compagnie campait à Tamdert et deux compagnies au bordj Sud;
Deux batteries d'artillerie de 75 de montagne, dont l'une se trouvait au fondouk de Sidi-bou-Nafa, et l'autre au fondouk Diouen.

Toutes les autres unités chérifiennes étaient casernées à la casbah des Cherarda.

Elles comprenaient :

Deux escadrons de cavalerie;

Digitized by Google

Un bataillon d'infanterie;
Une compagnie d'instruction (du 8e bataillon);
Un détachement du génie;
Un détachement d'infirmiers.

PREMIERS ÉVÉNEMENTS

Dispositions prises par le général Brulard.

Le général Brulard, qui se trouvait à Fez aux bureaux de l'état-major des troupes chérifiennes, recevait le 17, vers midi, la note suivante du lieutenant-instructeur Metzinger :

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les hommes de la compagnie ont refusé de toucher leur solde ce matin. Il ne m'a pas été possible de leur faire entendre raison jusqu'à présent. Ils prétendent que ces innovations ne sont pas conformes à ce qu'on leur a promis lorsqu'ils se sont engagés. J'ai l'honneur de vous demander si je dois mettre de côté la solde de la compagnie jusqu'à ce que les hommes aient accepté le nouveau tarif, ou s'il y a lieu de continuer encore l'ancien système.

Presque aussitôt l'interprète militaire Reynier rendait compte qu'une vive agitation s'était produite à la compagnie d'instruction, ainsi qu'au tabor de cavalerie n° 4.

Le général Brulard décida d'envoyer immédiatement le commandant Brémont et l'interprète

Digitized by Google

Reynier à la caserne des Cherarda. Ces deux officiers, qui étaient depuis très longtemps aux troupes chérifiennes, avaient marché souvent avec leurs hommes dans des colonnes parfois très pénibles. Ils étaient parfaitement connus d'eux et le général Brulard pouvait espérer, en raison de leur influence personnelle, qu'une intervention directe de leur part pouvait avoir des chances de succès.

Mais les événements se précipitent. Le général Brulard reçoit au même instant la note suivante du lieutenant de cavalerie Renahy, officier de service de la place :

Midi 1/4. — Une cinquantaine d'hommes armés sont sortis de la Kéchla (1) en tirant dans le bureau de la place; ils ont forcé la consigne de la porte de Bab-Segma que j'avais fait fermer et sont sortis en ville en tirant des coups de fusil.

Je me suis échappé par le Génie et je vous rends compte des faits. Il y aurait lieu de prendre des mesures urgentes.

Le général Brulard, qui avait accompagné jusqu'à la porte de leur logement le commandant Brémont et l'interprète Reynier auxquels il précisait leur mission, rencontra le commandant de Lamothe, chef du Service des renseignements,

(1) La Kechla était une partie de la casbah des Cherarda où les troupes chérifiennes étaient casernées.

Digitized by Google

et le pacha Hadj-Hamad-El-Mokri en compagnie de son khalifa Si Driss-Zraouti.

Il invita le pacha et son khalifa à user de toute leur influence personnelle pour brider la rébellion, arrêter les mutins, et éviter que la populace se joigne à eux.

Pour empêcher les révoltés de se répandre dans la ville et localiser en quelque sorte la révolte, il leur ordonna de fermer toutes les portes de quartier dans les diverses rues conduisant à Bab-Segma.

On verra, par la suite, comment Hedj Hamad, fils du grand-vizir El-Mokri, se refusa à obéir aux ordres qui venaient de lui être donnés et qui lui furent renouvelés.

Les officiers et le pacha quittèrent alors le général Brulard qui, en raison de la gravité de la situation, envoyait au colonel Taupin, à Dar-Debibagh, vers midi 5o, le message téléphonique suivant :

Une partie des soldats chérifiens de la caserne des Cherarda se sont mutinés et sont sortis en ville en tirant des coups de fusil. Les premières mesures sont prises, de concert avec les autorités indigènes, pour arrêter les mutins et enrayer la rébellion. Envoyez d'urgence, sous les ordres du commandant Philipot, un bataillon d'infanterie et deux pelotons de cavalerie à portée d'intervenir pour éviter le conflit plus grave que pourrait provoquer la vue des troupes régulières

Digitized by Google

et leur contact avec les troupes chérifiennes. Ce bataillon se portera dans les nouveaux jardins du Sultan, masqué aux vues par le mur de l'Aguedal. Il y attendra de nouvelles instructions, mais il reste entendu que le commandant du détachement aura toute latitude pour intervenir si les renseignements lui précisent que la situation s'aggrave en ville, ou si la rébellion cherche à agir contre les troupes régulières.

Le général Brulard faisait en même temps prévenir l'Ambassade et l'hôpital.

A 1 h. 15, le commandant Brémont et l'interprète Reynier revenaient disant qu'ils avaient trouvé la rue barrée et n'avaient pu avancer.

Ils avaient entendu des cris et de nombreux coups de feu dans la direction du quartier de Tala.

Le général Brulard résolut alors de se porter à l'hôpital, relié téléphoniquement avec Dar-Debibagh et à proximité immédiate de l'établissement de télégraphie sans fil. Cette installation assurait ainsi, avec l'extérieur, une liaison permanente qui, en raison de l'éloignement du bureau de l'état-major, aurait pu être compromise. Elle avait également l'avantage de rapprocher le commandement des troupes, avant l'arrivée des renforts extérieurs, du centre de résistance possible, du quartier des consulats, et, en particulier, du Consulat de France et de l'Ambassade.

Digitized by Google

On voit combien sont prévoyantes toutes les dispositions prises, dès le début, par le général Brulard.

L'hôpital Auvert fut immédiatement mis en état de défense. Les musiciens de la fanfare du 1er tirailleurs, les infirmiers, les convalescents et même les malades en état de prendre les armes assurèrent la garde des portes et fournirent sur les terrasses voisines des postes de guet.

C'est avec ce personnel, pouvant comprendre une centaine d'hommes sous les ordres du médecin chef Fournial, que fut assurée pendant plusieurs heures la sécurité de l'hôpital et du quartier européen.

Il convient de remarquer, dès à présent, que si les tirailleurs du commandant Philipot purent rentrer dans Fez, cela tient aux dispositions merveilleuses de prévoyance qu'avait su prendre le major Fournial. L'hôpital Auvert fut, en effet, le centre de la résistance et le siège du quartier général pendant toutes les journées d'émeute. On put y trouver des armes et des munitions pour approvisionner les auxiliaires qui coopérèrent à la défense générale, avant l'arrivée du bataillon Philipot. Or la création et l'organisation de cet hôpital furent l'œuvre bien personnelle du major Fournial, auquel il convient de rendre un particulier hommage.

Digitized by Google

Au moment même de l'installation du quartier général et du Service des renseignements à l'hôpital Auvert, les nouvelles affluent, précisant l'importance et la gravité du mouvement de révolte.

A 2 h. 15, le général Brulard envoie l'ordre au commandant Philipot de se porter sur l'hôpital Auvert, par la porte de Bab-el-Hadid en la contournant par le sud.

Les renseignements faisaient connaître que la rébellion s'était étendue dans le quartier du Tala, qu'une grande partie de la population s'était jointe aux émeutiers et que de nombreuses victimes avaient déjà été faites parmi les Européens civils ou militaires.

A 2 h. 50, le général Brulard télégraphie de nouveau au colonel Taupin :

La rébellion militaire a entraîné l'insurrection d'une partie de la ville (quartier du Tala). Prenez direction des forces disponibles (exception faite du bataillon en marche sur l'hôpital). Ignorant la situation actuelle à Fez-Djedid, je ne puis que vous prescrire d'agir aussi énergiquement que possible pour briser la rébellion avant qu'elle ne gagne l'extérieur. Prenez soin de localiser l'action de l'artillerie sur le quartier de Bou-Djeloud qui est le quartier révolté.

A 3 h. 30 le colonel Taupin rend compte qu'il a envoyé sur les hauteurs de Dar-Méharez, dominant la ville au sud, deux compagnies d'infante-

Digitized by Google

rie, deux pelotons de cavalerie et une section d'artillerie sous les ordres du commandant Fellert.

Il ne restait plus ainsi à Dar-Debibagh que deux compagnies, une section d'artillerie et une section de mitrailleuses pour assurer la garde du camp et des casernements, et parer à l'imprévu.

A 3 heures, le général Brulard avait adressé au général Moinier qui se trouvait à Tiflet, en marche sur Casablanca, le télégramme suivant :

Des actes de rébellion armée ont éclaté dans une partie des troupes chérifiennes. Des groupes de soldats chérifiens, venus en ville, ont trouvé appui dans partie de la population. Premières dispositions sont prises avec concours garnison Dar-Debibagh. Serait utile tenir prêt, à Meknès, un détachement pouvant venir d'urgence à Fez, si situation s'aggravait et si, en particulier, tribus de extérieur prenaient part au mouvement ainsi que le font pressentir premiers renseignements.

Deux autres télégrammes furent envoyés aux détachements de troupes chérifiennes de Séfrou et casbah El-Hajeb, leur faisant connaître la sédition et la nécessité d'exercer sur les hommes une surveillance discrète mais sûre.

La marche du bataillon Philipot sur Fez.

Pendant ce temps, le détachement Philipot était en marche sur Fez.

Digitized by Google

Il nous faut exposer par le détail ce magnifique fait d'armes.

A 1 h. 30, en vertu des instructions transmises par le général Brulard au colonel Taupin, le commandant Philipot recevait l'ordre de quitter immédiatement le camp de Dar-Debibagh avec deux compagnies de son bataillon (le 8e) et deux pelotons de spahis, commandés par le capitaine Devanlay, faisant partie des troupes venues de Meknès à l'occasion de l'Ambassade.

Il devait s'installer dans les nouveaux jardins du Sultan, où l'attendraient deux compagnies du bataillon Fellert (le 6e), et demander là de nouveaux ordres, en vue d'une intervention probable à Fez, où des troubles venaient d'éclater.

Les quatre compagnies du 4e tirailleurs algériens, mises ainsi sous les ordres du commandant Philipot, étaient les suivantes :

21e, capitaine Bourdonneau, du 6e bataillon;
24e — Duclos, *Id.*;
29e — Henry, du 8e bataillon;
32e — Flamand, *Id.*

Le mouvement s'exécuta de suite, sans attendre le retour des hommes partis en corvée ou absents.

En arrivant dans les anciens jardins du Sultan, en dehors des murs de l'Aguedal, le commandant Philipot y trouva les 21e et 24e compagnies.

Digitized by Google

Son bataillon était donc constitué.

La situation se présentait ainsi : En avant du front, le grand mur de l'Aguedal; perpendiculairement à ce mur et sur la droite : l'aqueduc à leur point de rencontre : une porte, seul débouché conduisant au Mellah et permettant d'aborder Fez par le sud.

A gauche et à l'extrémité du mur de l'Aguedal: un pont, passage obligé pour aborder la ville par Bab-Segma.

On se souvient que les premiers ordres adressés au commandant Philipot lui prescrivaient d'attendre, au point où il était maintenant, des ordres ultérieurs.

Par où lui dirait-on de se diriger sur la ville? Par la route passant à droite, sous la porte, ou bien par celle allant à gauche sur le pont?

En chef prévoyant, de façon à pouvoir s'assurer la liberté de manœuvre des deux côtés quel que soit celui qu'on lui indiquerait, le commandant Philipot fit « tenir » la porte de l'Aguedal par une section de la compagnie Bourdonneau.

Ce mouvement s'exécuta sans difficulté et sans perte, les hommes étant abrités par le mur, mais des coups de feu, partant des remparts du Mellah, saluaient les tirailleurs placés en observation dès qu'ils cherchaient à dépasser la porte.

Pour s'assurer la possession du pont, placé,

Digitized by Google

comme nous venons de le dire, en avant et sur la gauche, le commandant Philipot donna l'ordre au capitaine Flamand de déblayer le terrain assez loin pour lui permettre de passer ultérieurement ce défilé sans être exposé au feu de l'ennemi.

Une seconde section, placée à la hauteur du pont et derrière le mur, devait le soutenir. Enfin un peloton du 3e spahis devait franchir le pont et se porter rapidement en avant et à gauche, de façon à retarder par ses feux le mouvement des rebelles sortant de Bab-Segma.

De ce côté l'action s'engagea de suite, avec la dernière violence. Les révoltés sortant de Bab-Segma et de la casbah des Cherarda ou dévalant à cheval les pentes voisines du bordj Nord ouvrirent les hostilités. Des fantassins, cachés dans des fossés ou derrière des murettes, dirigeaient sur nos deux fractions un feu très ajusté, pendant que les cavaliers, galopant dans la plaine, déchargeaient leurs armes sur les spahis.

Le capitaine Flamand dut faire appel immédiatement à sa deuxième section, puis engager le reste de sa compagnie.

Il était 2 h. 30.

Le commandant Philipot reçut alors l'ordre de marcher le plus rapidement possible sur l'hôpital par Bab-el-Hadid.

Digitized by Google

A ce moment la 32e compagnie était engagée en totalité et à fond.

Que faire ? Aller la soutenir était sûrement attirer sur lui tout l'effort des rebelles qui l'obligeraient à perdre du temps en lui livrant un très dur combat.

Interprétant admirablement le caractère d'urgence que revêtait la mission qu'il avait à remplir, le commandant Philipot renonça à secourir sa quatrième compagnie et se mit en marche sur Fez avec les trois qui lui restaient.

Mais il envoyait en même temps le lieutenant Tarrit, de la mission chérifienne, qui, sans troupes, s'était immédiatement mis à sa disposition, pour prévenir le colonel Taupin de l'ordre qu'il venait de recevoir et lui demander de décrocher la 32e, en faisant intervenir la section d'artillerie du lieutenant Lagarde, dont il disposait.

Il espérait, ne pouvant agir lui-même, que cette intervention permettrait à la 32e de rompre le combat et de le rejoindre.

Le commandant Philipot se rapprocha alors de l'Aguedal et de la porte de l'Aqueduc par laquelle il devait passer.

Les rebelles garnissaient les créneaux au sud de Mellah et le feu prit, de suite, une très grande intensité.

Digitized by Google

La compagnie Bourdonneau reçut l'ordre d'entamer le mouvement.

La première section eut un tué et plusieurs blessés; mais, dès que les deux premières sections furent en position, leur feu, très précis et déclanché par rafale au moment où les groupes successifs traversaient la route complètement à découvert, permit de porter deux compagnies en ligne sans nouvelles pertes.

Le commandant Philipot avait à gauche, appuyée à l'Aguedal, la 21e compagnie, et, à sa droite, la 29e. Il prescrivit à la 24e de passer un peu en arrière à l'abri d'une zeriba (1) et de se porter dans l'oued El-Adham qui, à cet endroit, coulait parallèlement aux fortifications de la ville.

Quant à la 32e compagnie qu'il avait laissée fortement engagée, il entendait sa fusillade diminuer d'intensité grâce à l'intervention de l'artillerie qu'il venait de provoquer. Mais cette compagnie n'était cependant pas suffisamment dégagée pour pouvoir rejoindre les trois autres. Il apprenait, du reste, qu'elle avait déjà quatre tués et une douzaine de blessés, dont le capitaine Flamand. Etant certain, à ce moment, qu'elle pourrait regagner le camp de Dar-Debibagh, il lui fit donner l'ordre d'exécuter ce mouvement dès

(1) Sorte de haie de roseaux et de branchages.

Digitized by Google

qu'elle le pourrait et il décida de continuer sa marche sur Fez, avec les trois compagnies qui lui restaient, estimant qu'il valait mieux arriver vite qu'arriver en nombre.

Or, à ce moment, des groupes nombreux de cavaliers apparurent sur les crêtes du versant est de l'oued El-Adham, semblant épier les mouvements de la colonne. Étaient-ce des auxiliaires ou des ennemis? Pour être fixé sur leurs intentions le commandant Philipot envoya, au galop, dans leur direction un demi-peloton de spahis, en formation très espacée, qui fut accueilli à coups de fusils.

C'étaient donc des gens des tribus, déjà prévenus des événements qui devaient se produire.

La situation était grave, car le commandant Philipot ne pouvait perdre son temps à attaquer et repousser ces groupes, sans s'éloigner de son objectif. Il lui était également impossible de les négliger sans risquer un échec, et peut-être même un anéantissement, s'ils venaient en trop grand nombre l'attaquer sur son flanc droit pendant que les émeutiers, abrités derrière les remparts de la ville, le prendraient par le flanc gauche.

Le moment était critique.

Avec le calme et la présence d'esprit qui réussirent à sauver ses trois compagnies, il prit aussitôt la résolution d'exécuter sa marche dans le lit

Digitized by Google

même de l'oued qui roulait des eaux furieuses, mais dont les berges escarpées le couvraient des vues de Fez, sur la gauche. Il restait le péril des nombreux cavaliers de droite, qui maintenant garnissaient la crête en grand nombre.

Une seconde fois le commandant Philipot fit prévenir par le lieutenant Tarrit le colonel Taupin du danger que lui faisaient courir ces cavaliers, en lui demandant de nettoyer les crêtes au moyen des troupes du commandant Fellert et de les balayer par l'artillerie. Il reçut bientôt l'avis que deux compagnies d'infanterie (une compagnie du 8e bataillon du 4e tirailleurs et une compagnie sénégalaise, capitaine Battesti) entamaient cette opération, soutenues par une section d'artillerie.

Dès qu'il vit l'artillerie prendre position sur la crête, le commandant Philipot, sans même attendre le premier coup de canon, donnait l'ordre de reprendre la marche dans le lit même de l'oued Zitoun (affluent de l'oued El-Adham).

Il donna l'ordre de marcher, coûte que coûte, *sans tirer un seul coup de fusil*. Il estimait, en effet, que son feu eût indiqué aux rebelles l'emplacement de sa troupe et l'eût exposée aux pires éventualités, tandis qu'en restant invisible, grâce aux berges escarpées de l'oued, et silencieux, les révoltés, même s'ils prenaient l'offensive, risquaient de frapper dans le vide.

Digitized by Google

De fait, la colonne ne subit que peu de pertes pendant ce mouvement.

Toutefois, la compagnie qui fermait la marche fut vivement attaquée, et ses deux sections de queue furent même si sérieusement accrochées qu'elles ne purent rejoindre le reste du détachement qui, poursuivant sa marche pénible, les laissa aux prises avec les Marocains.

Ces deux sections, commandées par le lieutenant indigène Ben-Aïcha, ayant perdu le contact, étaient sorties du lit de l'oued et, s'égarant, arrivaient près d'un dépotoir attenant au bastion sud-est du Mellah. Le lieutenant Ben-Aïcha fut blessé ainsi que son sergent et plusieurs hommes. La situation des deux sections devenait critique, presque désespérée.

Heureusement le médecin-major Morisson, resté avec ce dernier élément, en prit le commandement et, attendant la nuit, put rentrer au camp de Dar-Debibagh en reprenant le lit de l'oued. Il ramenait ses blessés.

De son côté le sergent Petit, également égaré, ayant caché quatre blessés, rentrait au camp de Dar-Debibagh en pleine nuit et repartait aussitôt avec deux mulets pour les chercher. Il fut assez heureux pour les retrouver et les ramener vers 10 heures du soir.

Cependant la marche de la colonne Philipot

Digitized by Google

continuait dans le lit de l'oued, grossi par les pluies et les orages des jours précédents. Les hommes avaient de l'eau jusqu'à la ceinture et disparaissaient par moment dans des trous profonds. Le courant était des plus violents et le fond de l'oued, tapissé de grosses pierres roulantes, rendait la marche des plus pénibles, occasionnant de fréquentes chutes.

Vers 4 heures, les trois compagnies du commandant Philipot, diminuées des deux sections perdues dans l'oued, arrivaient, toujours dans le fond de leur torrent, à la hauteur de la porte de Bab-el-Hadid par où elles devaient entrer en ville.

La tête des trois compagnies fit alors un à gauche, et, escaladant les berges, montèrent directement vers la porte en traversant des jardins qui n'étaient heureusement pas occupés, les Marocains ne s'attendant pas à une marche aussi rapide.

Des hommes en armes circulaient au sommet de la porte : c'étaient les infirmiers gardant l'hôpital.

A 4 heures et demie les 371 hommes qui restaient du bataillon Philipot entraient dans Fez, grâce à l'admirable manœuvre de leur chef.

Le but était atteint et le vaillant Philipot avait l'immense joie d'apprendre par le médecin-chef Fournial et le major Tranchant qui le reçurent dans leurs bras, qu'il n'était pas trop tard et que

Digitized by Google

tous les officiers et civils qui avaient pu se réfugier à l'hôpital étaient sains et saufs.

Mais le plus pénible n'était pas encore accompli. Le commandant Philipot avait bien réussi à entrer dans la ville, mais il lui fallait maintenant *reprendre* Fez, livrée aux askris révoltés et à toute la population civile qui s'était jointe à eux.

Première organisation de la répression.

Pendant qu'à l'extérieur le commandant Philipot marchait au secours de Fez, la résistance s'organisait à l'intérieur.

Le Service des renseignements signalait au général Brulard que plusieurs officiers et instructeurs avaient été tués, notamment dans le quartier de Bou-Djeloud. Les mutins avaient dépassé le Tala et s'étaient répandus jusqu'à l'entrée du quartier du Consulat pour attaquer et piller les maisons européennes, notamment les habitations des capitaines Cuny et de Lesparda, la maison des télégraphistes, l'hôtel de France, les maisons du lieutenant-colonel Lory, des lieutenants Beaujart, Oddou, Germa, Carpentier, le Crédit Foncier, la Compagnie Marocaine, etc....

La maison dans laquelle les quatre télégraphistes français étaient assiégés étant à proximité de l'hôpital, M. Biarnay, directeur de l'Administra-

Digitized by Google

tion des postes et télégraphes chérifiens, demanda que quelques hommes soient mis à sa disposition pour aller au secours de ses employés.

Il partit une première fois avec le caporal Leuillard et douze infirmiers pour essayer de délivrer les malheureux, mais cette tentative échoua devant la violence du feu des Marocains.

Une seconde fois M. Biarnay voulut essayer de sauver les télégraphistes. Il repartit courageusement avec le commandant de Lamothe, le lieutenant Crépin, douze infirmiers, trois tirailleurs convalescents et quatre soldats chérifiens restés fidèles, sous la conduite du sergent Bac. On tenta à nouveau de s'approcher de la maison, mais le détachement fut encore accueilli des terrasses et des fenêtres du quartier par une grêle de balles. Il dut, une seconde fois, se replier sans pouvoir accomplir sa mission.

Ces tentatives n'étaient cependant pas inutiles, car elles avaient pour effet d'arrêter momentanément l'irruption des révoltés dans le quartier européen.

Un premier poste de quelques infirmiers, placé avec le sergent Bac au croisement des rues du Consulat d'Angleterre et de l'Hôpital, put interdire, jusqu'à l'arrivée des renforts, toute tentative des mutins dans le quartier.

Jusqu'à 4 heures et demie les nouvelles reçues

Digitized by Google

par le général Brulard continuèrent à préciser l'extension de la révolte et la coopération d'une grande partie de la population. Les femmes se faisaient surtout remarquer par leur acharnement à exciter les mutins, à poursuivre elles-mêmes les Européens sur les terrasses, et à les signaler du haut de leurs maisons à la férocité des émeutiers lorsqu'ils parvenaient à se cacher un moment.

Nous avons vu, dans la première partie de ce livre, avec quel raffinement de cruauté elles martyrisaient les malheureux qui tombaient entre leurs mains.

Ces femmes ne se doutaient certainement pas qu'elles trouveraient, plus tard, un Français pour les défendre.

Ce n'était, il est vrai, que M. Jaurès (1) !

---

(1) Dans une phrase, d'ailleurs assez indigeste, M. Jaurès s'écriait en effet, à la tribune de la Chambre, le 22 juin (*Officiel*, p. 1844) :

« Puis, oubliant que, dans les histoires que dans vos lycées, Monsieur l'Ancien Grand-Maître, vous faites étudier aux enfants de France, vous rappelez avec une sorte de complaisance, d'orgueil pour le courage de la nature humaine, que les femmes des combattants de la Germanie disaient aux guerriers : « C'est nous qui vous frapperons si vous fuyez ! » que les femmes des Spartiates n'avaient que mépris pour les guerriers qui avaient lâché pied, il traite (M. Tardieu de l'*Echo de Paris*) les Marocaines qui, sous la même menace et le même anathème, envoient les guerriers au combat, d'abominables furies.

« C'est ainsi que nous comprenons ce qu'il y a de plus puissant, de plus spontané dans l'âme de ce peuple !

Digitized by Google

A ce moment Fez-Djedid était en pleine révolte. Le Mellah était envahi par une foule d'askris et de citadins qui tenaient les portes et garnissaient les remparts, pendant que d'autres pillaient le quartier de fond en comble.

Les renseignements signalaient encore que des étrangers à la ville s'étaient joints aux mutins, que l'on proclamait la guerre sainte dans les rues et que des rekkas avaient été envoyés dans toutes les directions pour prévenir les tribus et les engager à venir prendre part aux massacres et au pillage.

Le général Brulard envoie un second télégramme au général Moinier disant :

Il est à présumer, d'après renseignements non en-

M. Driant l'interrompt pour lui dire :

« Mais vous oubliez que ces femmes ont brûlé vifs nos officiers et qu'elles les ont mutilés. Vous oubliez que les soldats des tabors ont joué aux boules dans les rues de Fez avec les têtes de nos camarades. En vérité, vous êtes en ce moment-ci plus Marocain que Français ! ».

Cela, évidemment, M. Jaurès ne l'ignorait point, mais que lui importait pourvu qu'il puisse encore critiquer « la sauvagerie de nos soldats ».

L'humanitaire M. Jaurès trouve que supplicier, martyriser et faire cuire à petit feu des officiers — ou même des civils inoffensifs — au moment où ils prennent leur repas tranquillement chez eux est « ce qu'il y a de plus puissant dans l'âme d'un peuple ». S'il avait vu un des siens les plus chers empalé vivant par des femmes marocaines il eût, sûrement, pour essayer une fois de rester logique avec lui-même, remis une superbe gerbe de fleurs à ces « femmes admirables... » si ces dernières, toutefois, lui en avaient malheureusement donné le temps !

Digitized by Google

core confirmés que plusieurs officiers, sous-officiers et Européens auraient été tués par les rebelles. On signale également intervention de cavalerie venue à l'extérieur. Il semble nécessaire que Meknès envoie d'urgence renforts.

A ce moment les communications téléphoniques avec le camp de Dar-Debibagh furent coupées.

Les relations ne pouvaient plus être assurées avec l'extérieur que par la T. S. F.

Dès que le commandant Philipot se rendit auprès du général Brulard pour lui rendre compte de la façon heureuse dont il avait accompli la mission qui lui avait été confiée, celui-ci, après l'avoir chaudement félicité, lui dit :

— « Votre besogne n'est malheureusement pas terminée. Le plus difficile, peut-être, va commencer maintenant. Des Européens sont assiégés partout; il faut que vous alliez les délivrer. »

Et le général Brulard lui donna l'ordre de rechercher les Européens disséminés dans la ville et de les ramener à l'hôpital.

En exécution de cet ordre, le commandant Philipot prescrivait :

A la 21e compagnie, capitaine Bourdonneau, d'aller dans le Souk-ben-Saffi, au Tala, pour rechercher et délivrer les journalistes, puis gagner

Digitized by Google

la poste française où l'on supposait que des Européens s'étaient retirés;

A la 24e compagnie, capitaine Duclos, d'aller à Ras-el-Djenan pour occuper Bab-Djedid et dégager, s'il en était temps, le sous-intendant Lory et les Français logés chez lui. Cette compagnie devait, de plus, chercher à entrer en relations avec Bab-Fetouh, occupée par le capitaine Normand;

Enfin, à la 29e compagnie, capitaine Henry, d'aller au Tala, avec mission de tenir les portes de Bou-Djeloud et de Bab-Marouk, puis de rechercher les capitaines Cuny et de Lesparda, les télégraphistes et les autres européens.

Le commandant Philipot conservait avec lui deux sections en réserve, pour occuper et défendre l'hôpital et le quartier où étaient réfugiés les Européens. Cette réserve tenait en même temps la porte de Bab-el-Hadid, par laquelle était entré le bataillon Philipot et les bâtiments de la T. S. F.

Le quartier général du général Brulard était provisoirement maintenu à l'hôpital Auvert.

Avec un admirable élan, au milieu des plus grandes difficultés, dans une ville en pleine révolte, sans le moindre repos après le rude effort qu'elles venaient de fournir, les unités désignées entament immédiatement les mouvements prescrits.

Digitized by Google

La 21e compagnie, capitaine Bourdonneau, s'établit aux emplacements qui lui sont assignés. Une reconnaissance vaillamment conduite lui permet de ramener, sains et saufs, à 10 h. 30, MM. Blu, Meynadier, Redman, Hubert-Jacques, Meynot, Perot et Boukhobza.

Le capitaine Bourdonneau repart de nouveau, à 10 h. 45, pour aller chercher des Européens signalés dans le quartier des Andalous, occuper la porte de Bab-Chissa et entrer en liaison avec le tabor du génie de Bab-Fetouh, encore fidèle.

La 29e compagnie, capitaine Henry, se porte avec trois sections pour aller délivrer les télégraphistes qui n'avaient pu être dégagés au cours des deux tentatives précédentes.

En arrivant à une cinquantaine de mètres de leur maison, la section d'avant-garde est accueillie par une fusillade nourrie, partant de Bab-Tala et des terrasses de la maison des télégraphistes ainsi que de celle du capitaine de Lesparda, occupées par les rebelles.

Les hommes se garent comme ils peuvent en se collant contre les murs ou en se masquant derrière des tournants de rue. Ils répondent par un feu bien ajusté qui jette à bas de nombreux pillards, sortant de la demeure des télégraphistes.

Ils réussissent enfin à pénétrer, recueillent le télégraphiste Rebou, grièvement blessé, et ra-

Digitized by Google

mènent les corps de ses trois camarades à l'hôpital.

La compagnie du capitaine Henry se porte ensuite sur le Tala. Elle est de nouveau accueillie par une violente fusillade et ne peut continuer sa marche sur Bou-Djeloud. Elle s'arrête, momentanément, à Bab-Serradjine. Elle visite les maisons des Européens et constate qu'elles sont vides et saccagées.

Une seconde tentative faite pour approcher, sous un feu toujours intense, du quartier de Tala, par la maison du Pacha et le Souk-ben-Saffi, permet à la compagnie d'atteindre la porte de Bab-Serradjine. Mais les petits postes qu'elle tente d'envoyer, à 10 h. 30, sur Bab-Djeloud et Bab-Marouk ne peuvent y atteindre et sont obligés de se replier.

Opérations effectuées par les troupes régulières à l'extérieur de la ville.

Nous avons vu d'autre part que le commandant Fellert avait reçu l'ordre d'appuyer la marche du commandant Philipot sur Fez.

A 1 h. 30, le colonel Taupin lui prescrivait d'aller occuper avec deux compagnies, deux pelotons de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie, les hauteurs de Dar-Meharès dominant

Digitized by Google

Fez, au sud, avec mission de surveiller la ville et d'empêcher l'insurrection de s'étendre au dehors.

Son détachement se composait de :

Une compagnie sénégalaise, capitaine Battesti;

Un peloton de la 22e compagnie du 4e tirailleurs, capitaine Willams ;

Un peloton de la 23e compagnie du 4e tirailleurs, lieutenant Kaiser;

Un demi-escadron du 6e chasseurs, capitaine de Kervanoël;

Une section de 75, lieutenant Ferré.

Le détachement arrive sans incident sur sa position à 2 h. 30.

Ordre est donné à la compagnie sénégalaise et à deux pelotons de chasseurs d'Afrique d'occuper la croupe du bordj Sud.

Cette compagnie franchit, avec de sérieuses difficultés, un petit oued et des jardins. Aussitôt à mi-pente elle a à essuyer un feu violent partant du bordj Sud et de la crête.

A 3 h. 45 cette crête était occupée par les Sénégalais, qui esquissent une poursuite.

Pendant la progression de l'infanterie, l'artillerie n'avait cessé de balayer les crêtes environnantes, pour soutenir le mouvement des Sénégalais et des chasseurs.

Ordre est alors donné au capitaine Battesti de

Digitized by Google

s'emparer du bordj et d'y laisser une garnison d'infanterie et un peloton de cavalerie.

A 5 h. 50, le bordj ne résistait pas à l'élan des Sénégalais, toujours soutenus par l'artillerie qui avait lancé de nombreux obus sur le fort.

Le deuxième peloton de la compagnie, commandé par le lieutenant Mas, fut laissé comme garnison. Le premier peloton regagna Dar-Meharès où il campa.

Cette opération coûtait un tué et huit blessés, des tirailleurs sénégalais.

L'artillerie continua à tirer au nord de la ville sur des groupes disséminés dans des ravins, aux environs du bordj Nord toujours aux mains des révoltés.

A 6 heures, le colonel Taupin donnait l'ordre à ses troupes de bivouaquer sur les positions de Dar-Meharès.

La consommation des munitions d'artillerie, au cours de cette journée, fut la suivante :

Artillerie Fellert : 30 obus à balles et 11 obus à mélinite;

Artillerie Taupin : 104 obus à balles.

Nuit du 17 au 18 avril.

Durant toute la nuit, sans la moindre trêve, sans un instant de repos, n'ayant pris aucune nourriture, les tirailleurs du commandant Phi-

Digitized by Google

lipot continuent leurs efforts. Des patrouilles et des reconnaissances multipliées parcourent les divers quartiers avec une activité et un dévouement admirables, recherchant tous les Européens dont on peut connaître l'habitation ou la retraite.

L'ensemble des mesures de défense prises, en ville, après l'arrivée du bataillon Philipot peut se résumer de la façon suivante :

Première phase :

Pendant toute la nuit du 17 au 18, exécution de reconnaissances poussées dans les divers quartiers pour recueillir les Européens.

Deuxième phase :

Rentrée des reconnaissances; établissement, le 18 au point du jour, d'une ligne de défense couvrant complètement l'ensemble du quartier des Consulats et tenant certains points de communications importants.

Troisième phase :

Resserrement, pour les nuits suivantes, du dispositif de sûreté de façon à tenir toutes les voies d'accès aboutissant au quartier de l'hôpital et être prêt à toutes les éventualités.

Nous venons de voir, au cours de la première phase, l'organisation de la défense et le service

Digitized by Google

des reconnaissances effectuées par les éléments du bataillon Philipot lancés vers l'intérieur de la ville où habitent des Européens, pour les recueillir et les ramener à l'hôpital.

Ils doivent, en outre, tenir déjà quelques points de la ville permettant de couvrir le quartier des Consulats et barrer, pendant la nuit, certaines voies de communication importantes pour limiter l'extension du mouvement de rébellion.

Vers minuit, le capitaine Henry reçoit l'ordre d'occuper Bab-bou-Djeloud situé entre la ville et les jardins qui séparent Fez-Djedid de Fez-Bali, et Bab-Marouk qui donne à l'extérieur de la ville, au nord.

Cette dernière porte se trouvant près de la casbah des Filala, le caïd de cette casbah, Hadj Mohamed-Belhassen, reçut l'ordre de faciliter l'opération du capitaine Henry qui décide d'installer des postes aux deux portes dont on lui a confié la garde. Après pourparlers, le caïd Belhassen consent à fournir 30 partisans civils de sa casbah, qui devront renforcer les tirailleurs.

Dix resteront à Bab-Marouk et 20 iront à Bab-bou-Djeloud avec le capitaine Henry.

Toute la nuit on attend les 30 partisans promis par le caïd Belhassen, qui, malgré une vingtaine de demandes, ne viennent pas!

A 4 heures du matin, une vive fusillade éclate

Digitized by Google

et le combat s'engage. La porte de Bou-Djeloud, gardée par le capitaine Henry, est forcée par les rebelles.

Quant au sergent qui se trouvait à Bab-Marouk, il avait vu, toute la nuit, des Marocains s'infiltrer dans son quartier. Et, chaque fois qu'il s'inquiétait, le caïd Belhassen lui répondait :

— « Tu n'as rien à craindre, ce sont des amis. »

Une centaine de Marocains réussirent ainsi à passer. Un certain nombre s'approcha des tirailleurs auxquels ils causèrent amicalement.

Quelques-uns même leur apportèrent du lait.

A un moment donné, tandis que les Marocains en nombre n'étaient plus qu'à quelques mètres des tirailleurs sans méfiance, le caïd leva le bras et cria :

— « Ne tirez pas! » (*Sic.*)

Ce fut le signal d'une décharge générale!

Sur quinze hommes, il y en eut neuf de tués dont le sergent et quatre de blessés! Deux avaient réussi à prendre la fuite, poursuivis par des coups de feu.

Aux premiers coups de fusils, le caïd s'était enfermé chez lui.

Quand il revint, il trouva les quatre blessés qu'il prit pour les ramener le soir à l'Ambassade en disant :

— « Je n'ai pu sauver que ces quatre hommes,

Digitized by Google

les autres ont été tués malgré moi, bien que j'aie crié : Ne tirez pas! »

La traîtrise du caïd Belhassen fut établie :

1° Il avait refusé d'envoyer les trente partisans qu'il devait fournir et qui lui furent demandés à plus de vingt reprises;

2° Il laissa infiltrer tous les Marocains qui massacrèrent les tirailleurs, en disant au sergent : « Ne t'inquiète pas, ce sont des amis »;

3° Il empêcha les tirailleurs de prendre position sur une terrasse, où ils eussent été à l'abri de toute surprise ;

4° Il prévint pendant la nuit les rebelles qui, au nombre de 500 environ, vinrent attaquer le capitaine Henry, au moment où le petit poste était massacré, pour l'empêcher d'accourir à son secours.

A trois reprises, le sergent chercha dans la nuit à rejoindre son capitaine qui avait 50 tirailleurs avec lui.

Par deux fois le capitaine Henry essaya également de se porter au secours du petit poste, en voulant dégager la rue à la baïonnette.

Par deux fois il fut arrêté par le nombre en perdant 9 hommes blessés.

Ceci n'empêcha pas, comme on le verra dans la troisième partie de ce livre, M. Regnault de couvrir le caïd Belhassen et de lui délivrer un

Digitized by Google

magnifique certificat de dévouement à la France. Il porta même une plainte contre un officier du Service des renseignements qui s'était permis de « manquer d'égards » envers ce dévoué fonctionnaire Maghzen.

Les autres détachements ne furent pas inquiétés pendant la nuit.

Sur la demande faite par le Sultan, le 17 au soir, une compagnie de Dar-Debibagh se tenait prête à être envoyée au palais, pour assurer, dans le Méchouar, la garde des magasins d'armes et de munitions.

Le guide qui devait être fourni à cette occasion n'étant pas encore arrivé à 3 heures du matin, et en raison de la nécessité absolue de mettre, d'urgence, ces magasins à l'abri d'un coup de main, ordre fut donné à cette compagnie de se rendre immédiatement au palais, par la porte de l'Aguedal, située près de l'aqueduc.

Elle trouva la porte fermée, tenta vainement de la faire ouvrir, puis, sur la demande expresse du Sultan, fut de nouveau renvoyée à Dar-Debibagh, ramenant avec elle M. et Mme Murat, Mlle Broïdo — qui se trouvaient au palais pendant la révolte — le major Christiani, le lieutenant Pérard, le chef de musique Collet, MM. Clot et Delorme, le brigadier-maréchal Regnier et le sergent Rais, recueillis pendant la journée par le

Digitized by Google

pacha de Fez-Djedid et conduits, pendant la nuit, au palais (1).

A 3 h. 15 du matin, l'adjudant d'artillerie Pisani arriva à l'hôpital, accompagné des maréchaux des logis Alessandri et Battini. Il ramena, en outre, un caporal du 4e tirailleurs blessé au cours des massacres.

L'adjudant Pisani avait été un des héros du précédent siège de Fez, en 1911, accomplissant cent actes de folle bravoure qui lui valurent, aux yeux des Marocains, une réputation de vaillance, de courage et d'intrépidité, devenue proverbiale.

Pisani venait encore de se signaler en tenant

---

(1) On verra, plus loin, le rôle joué par le pacha de Fez-Djedid, El-Hadj-Brik. Il fut un de ceux qui incitèrent les soldats à la révolte, désignant les officiers à leurs coups, les invectivant parce qu'ils ne tuaient pas leurs instructeurs. Les événements n'ayant pas tourné ensuite en faveur des émeutiers qui furent rapidement dominés, Hadj-Brik chercha, dans la soirée, à se donner une sorte « d'alibi moral » en conduisant quelques Français au palais du Sultan.

C'est dans les mêmes conditions que le caïd Belhassen, n'ayant pu faire anéantir tout le poste de Bab-Marouk et craignant les révélations des deux soldats qui avaient pu s'échapper, recueillit quatre blessés qu'il conduisit, le soir, à l'Ambassade.

Ce sont là des traits bien caractéristiques de la duplicité des musulmans et, plus particulièrement, des Fasi. Un de ces Marocains fera lâchement massacrer une cinquantaine de personnes, puis quelques instants après, en sauvera deux ou trois pour bien prouver qu'il n'était pas responsable de la mort des autres.

Digitized by Google

tête, à lui seul, à tout un tabor d'artillerie révolté, de midi au lendemain matin 3 heures, l'empêchant de tourner ses canons contre la ville, ce qui eût rendu la situation des Européens des plus critiques, sinon intenable.

Alors que, loin de lui, tous ses officiers, c'est-à-dire deux capitaines et trois lieutenants, avaient été massacrés, ses soldats vinrent à lui, disant :

— « Toi, nous ne pouvons te tuer. Sauve-toi! »

— « Oui, répondit Pisani, mais à condition que j'emmène avec moi les quatre sous-officiers instructeurs qui restent et que j'emporte les canons. »

Les askris n'ayant pas voulu souscrire à ces conditions, Pisani resta pour les exhorter jusqu'à 3 heures du matin. Alors seulement il les convainquit et put partir avec ses camarades, en *emportant les percuteurs des canons.*

Dès qu'il arriva au quartier général, on le fit partir immédiatement, avec quelques askris fidèles qui l'avaient suivi, pour renforcer la garde d'une des portes de la ville — celle précisément du capitaine Henry (1).

---

(1) Voici en quels termes le général Brulard citait à cette occasion l'adjudant Pisani, le proposant pour le grade de sous-lieutenant : « L'adjudant Pisani averti par ses artilleurs « chérifiens qu'une révolte venait d'éclater dans les troupes, « à Fez-Djedid, s'est rendu sous leur protection à la ca- « serne d'artillerie, avec trois sous-officiers français; il a,

Digitized by Google

Dans la nuit, les pachas font rapporter les corps des capitaines Cuny, de Lesparda, de Lavenne, Maréchal, du lieutenant Avril, du caporal Bonnet et du soldat Lasserre, de l'infanterie coloniale.

Le service des renseignements signale que les mutins se sont rassemblés à Fez-Djedid et à Bou-Djeloud.

Les Pachas et les Mokkadems de quartiers se déclarent impuissants à faire quoi que ce soit.

L'émeute a encore toute sa violence, et la lutte doit reprendre au point du jour.

Les faibles effectifs de nos troupes ne nous permettant pas d'agir avec suffisamment d'efficacité, il est décidé qu'en dehors de nos lignes, les Pachas feront fermer et garder les portes de la ville et qu'ils s'efforceront, sous la responsabilité des Mokkadems chefs de quartiers, de faire évacuer ces quartiers aux émeutiers, de les arrêter et de les désarmer.

Les Pachas se déclarèrent encore impuissants à jouer ce rôle et *se refusèrent même à tenter le moindre essai d'intervention.*

« par son ascendant personnel, maintenu ses hommes dans « le devoir et tenu tête aux rebelles, il a, dans la nuit du « 17 au 18, ramené ses camarades sains et saufs dans les « lignes françaises et pris une part énergique aux opéra- « tions du 18, 19 et 20 avril; il a de remarquables états de « service. Fera un excellent officier. »

Digitized by Google

Journée du 18 avril.

Événements militaires survenus dans la ville.

Aucun renfort n'ayant eu le temps d'arriver, les faibles effectifs dont dispose le général Brulard sont uniquement employés, pendant cette journée, à défendre l'îlot de maisons dans lequel les Européens se sont réfugiés et sont assiégés.

Cet îlot se compose de l'hôpital, du poste de la T. S. F., du Consulat de France et de l'Ambassade. Ces quatre bâtiments sont heureusement à proximité les uns des autres et se touchent presque, ce qui rendra la défense possible.

La reprise de la lutte étant certaine, le général Brulard estime, avec raison, qu'il n'est plus possible de laisser circuler les reconnaissances en ville. Le détachement Philipot était trop réduit pour pouvoir affronter les difficultés particulières d'une marche dans les rues étroites, tortueuses et glissantes où les attendaient des coups de feu tirés à chaque tournant, de chaque porte, de chaque fenêtre, de chaque terrasse. Il aurait été décimé, ou même anéanti, sans défense possible.

En conséquence, à 5 heures du matin, l'ordre suivant est donné au commandant Philipot, afin de faire rentrer toutes ses unités dans le secteur du Consulat :

Digitized by Google

5 heures du matin. — En vue de mieux assurer la sécurité, le bataillon Philipot prendra, au reçu de cet ordre, les dispositions suivantes :

Une compagnie tiendra la porte dite Eddouh et le souk Ben-Saffi inclusivement;

Une autre compagnie tiendra le secteur compris entre le souk Ben-Saffi exclusivement et le chemin de Bab-Djedid vers la maison Campini, en passant par le chemin qui, du souk Ben-Saffi, va à la maison Ben-Sliman;

Une compagnie en réserve à l'hôpital Auvert détachera un poste à Bab-el-Hadid, près de la T. S. F.;

La compagnie qui revient de Bab-Chissa passera à la poste allemande et à la poste anglaise pour en ramener les Européens qui s'y trouvent, à moins qu'ils ne s'y refusent absolument.

Le mouvement des diverses unités est commencé immédiatement et les compagnies sont réparties de la manière suivante :

1° La 29e compagnie, capitaine Henry, de la porte Eddouh au souk Ben-Saffi, avec réserve au carrefour central.

2° La 24e compagnie, capitaine Duclos, du souk Ben-Saffi à la porte Bab-Djedid.

3° La 21e compagnie, capitaine Bourdonneau, en réserve à l'hôpital, tenant la porte Bab-el-Hadid et la T. S. F.

A ce moment, le capitaine Henry, de garde aux portes de Bou-Djeloud et de Bab-Marouk,

Digitized by Google

était assailli dans les conditions que l'on connaît, pris de trois côtés à la fois par les partisans mêmes de la casbah des Filala qui devaient venir se joindre à lui. Il avait un petit poste de 15 hommes enlevé.

Il se replia vers le souk Serradjine, dont il interdit l'entrée aux mutins.

La compagnie Bourdonneau, dans son mouvement de retrait sur l'hôpital, fut également assaillie par un ennemi très nombreux et très violent. Dans le parcours de Bab-Ghissa à l'hôpital, elle perdit deux hommes blessés et un caporal tué. Le capitaine Bourdonneau fut tué d'une balle en pleine poitrine.

La compagnie Duclos put se replier sans trop de difficultés. Elle laissa à la disposition du capitaine Normand, commandant le Tabor du génie, caserné à Tamdert, un poste de 10 hommes établi à Bab-Sidi-Boujida, qui n'avait pu rejoindre la compagnie assez vite pendant qu'elle se repliait.

A 6 h. 50, le général Brulard envoyait au général Moinier le télégramme suivant :

Combat recommence ce matin. Pertes déjà sensibles. Estime renforts envoyés de Meknès insuffisants. Nécessaire avoir à Fez, d'urgence, 4.000 hommes.

Nous avons vu que la compagnie Henry était restée dans le centre de la ville, au souk Serradjine.

Digitized by Google

Le capitaine Joué (1) vient de prendre le commandement de la 21e compagnie, en remplacement du capitaine Bourdonneau tué quelques instants auparavant.

En raison de l'importance que présente la possession du quartier du Tala, où débouchent les rues conduisant à Fez-Djedid et à la caserne des Cherarda, le capitaine Joué, avec 20 hommes de la réserve, part en soutien de la compagnie Henry, avec mission de se porter en avant pour occuper à nouveau le Tala, les portes de Bou-Djeloud et Bab-Marouk.

A 7 h. 30 l'ordre est exécuté, mais le souk Ben-Saffi étant toujours fortement occupé par les rebelles, le détachement ne peut avancer.

Une seconde tentative faite, à 7 h. 45, pour s'en emparer, échoue.

Toutefois, cette tentative a pour résultat de faire diversion à une reconnaissance très habile et très audacieusement conduite par le capitaine Joué, jusqu'à l'Hôtel de France, où sont encore enfermés des Européens qui continuent à soutenir un siège.

Cette reconnaissance peut progresser grâce à la protection d'un poste placé sur la terrasse du

(1) Ancien lieutenant à la 24e compagnie qui venait d'être promu capitaine.

Digitized by Google

Consulat d'Angleterre, qui domine le quartier.

Ce poste, commandé par l'adjudant Pisani, ouvre le feu brusquement, surprenant les Marocains et balayant les terrasses environnantes où essaient de s'établir de nombreux insurgés, pendant que s'effectue la reconnaissance Joué.

Celle-ci peut ainsi atteindre l'hôtel de France, où elle recueille MM. Röhner et Mollard, les sergents Gouault, Aubert et Filion et le brigadier-maréchal Coiton qui, barricadés, s'étaient défendus jusqu'à ce moment. Elle ramène en outre les corps de M^me^ Imberdis et du R. P. Fabre.

Pendant toute la journée la lutte continue autour du quartier européen, où les rebelles ne peuvent pénétrer malgré leurs assauts répétés.

A plusieurs reprises parviennent, au quartier général, des renseignements signalant que des civils et des militaires sont encore bloqués ou réfugiés chez des Marocains fidèles.

Il est impossible au général Brulard, malgré son plus violent désir, de les faire recueillir pendant le jour, sans exposer ses troupes à des pertes considérables.

Une liaison suivie s'établit avec eux pour leur faire connaître la situation et les rassurer jusqu'au soir.

Mais la présence de ces Européens disséminés en ville allait obliger à conduire prudemment le

Digitized by Google

tir de l'artillerie et à limiter ses objectifs à quelques centres de rébellion seulement.

En conséquence l'ordre suivant était envoyé à 5 h. 25 du matin au colonel Taupin, qui avait passé la nuit avec ses troupes sur les hauteurs de Dar-Méharès, dominant la ville au sud.

Détachement Fellert assurera, comme déjà dit, la garnison du Bordj Sud. Il se tiendra prêt à bombarder Fez-Djedid, si les hostilités y reprennent, mais en évitant de tirer sur le Dar-Maghzen, le Mellah, et la maison du Pacha ayant une bannière tricolore.

En exécution de cet ordre, l'artillerie de Dar-Méharès effectue dans la matinée, à diverses reprises, des tirs assez efficaces sur les jardins entourant le bordj Nord, sur Sidi-bou-Nafa et sur Fez-Djedid.

A 7 heures du matin, le commandant Fellert envoie une section de la 23e compagnie, sous les ordres de l'adjudant Lacossoie, au secours du capitaine Normand qui commence à avoir quelque inquiétude sur l'état d'esprit du tabor du génie avec lequel il est enfermé à Bab-Fetouh.

En raison des attaques violentes qu'il subit de la part des rebelles, le capitaine Normand craint la défection définitive de ses hommes.

Le mouvement de l'adjudant Lacossoie est appuyé par l'artillerie de Dar-Méharès qui bat les

Digitized by Google

pentes nord et est du bordj Sud et le cimetière qui se trouve devant Bab-Fetouh, en dehors de la ville.

Cette section atteint, avec les plus grandes difficultés, la porte de Bab-Fetouh qu'elle doit escalader avec des ceintures. Elle l'occupe ensuite après un engagement assez violent.

A 2 h. 50 de l'après-midi, le capitaine Normand faisait parvenir un nouveau message, signalant que la situation devenait critique.

Les ordres suivants sont alors envoyés par le général Brulard :

1° Au commandant Fellert :

Détachement Normand, à Bab-Fetouh, me dit être dans situation critique. Je ne dispose pas de forces suffisantes pour le dégager. Faites possible pour entrer en relations avec lui et le recueillir. Je donne ordres nécessaires pour faire ouvrir Bab-Fetouh à votre approche, afin faciliter liaison.

2° Au capitaine Normand, auquel cet ordre est communiqué. Le général Brulard rappelle à ce dernier de ne pas oublier de se faire rallier par le petit poste de 10 hommes, laissé à Bab-Sidi-Boujida, près de lui, par la compagnie du capitaine Duclos.

A ce moment rentrait la reconnaissance du capitaine Joué qui avait opéré dans le Tala, où elle avait parfaitement rempli sa mission.

Digitized by Google

En raison de la situation critique du capitaine Normand, cette force, redevenue disponible, était aussitôt envoyée à son secours sur Bab-Fetouh.

Vers 3 heures, le capitaine Joué, seul officier disponible, part avec 20 hommes au secours du capitaine Normand.

En arrivant aux fours à chaux de Bab-Fetouh, il se heurte à trois forts groupes de Marocains armés, qui lui interdisent le passage. Un caïd du quartier et deux interprètes civils parlementent et réussissent à faire passer le détachement qui, poursuivant sa route, arrive à un pont où il rencontre un nouveau groupe de rebelles. Après avoir vainement essayé de parlementer, le capitaine Joué décide de faire demi-tour pour se rendre, par une autre voie, à Bab-Djedid et, de là, à Bab-Fetouh.

Comme il traverse à nouveau le pont, il est violemment attaqué en avant, en arrière et sur la gauche, par des révoltés massés dans une rue adjacente. On tire sur ses hommes, à bout portant, dans toutes les directions, car, sur la droite, des askris viennent de surgir d'une maison.

A ce moment le capitaine Joué reçoit une balle dans la poitrine, près de l'épaule gauche, et une balle dans la jambe. Il lâche son revolver après avoir abattu les deux Marocains qui venaient de le blesser grièvement.

Digitized by Google

Ses hommes tiraient de tous côtés, s'abritant autant que possible dans des angles morts. Au bout d'une dizaine de minutes de cette situation intenable, l'adjudant Tintinier, prenant le commandement du détachement, ordonne une charge à la baïonnette pour se dégager. Il marche, le revolver au poing, à la tête de ses hommes qu'il entraîne au pas gymnastique, emportant ses blessés.

Tandis qu'il partait pour cette charge, le capitaine Joué reçoit deux nouvelles balles en pleine poitrine, à quelques centimètres de distance de la première. Il est emporté par ses hommes. Le détachement arrive heureusement à un tournant de rue, d'où il peut déblayer la voie grâce à des feux de salve répétés.

L'adjudant Tintinier fait reformer ses hommes et les ramène à l'hôpital, avec tous ses blessés et les corps de deux tués.

A 4 heures, la reconnaissance était de retour.

Voyant qu'il ne pouvait aller au secours du capitaine Normand, le général Brulard donne à ce dernier l'ordre de se rallier au commandant Fellert et de rentrer avec lui à Dar-Debibagh, après avoir rappelé le poste de Sidi-Bou-Jida.

L'audace des Marocains est telle qu'ils annoncent pour la nuit l'attaque de l'Ambassade.

Digitized by Google

Le général Brulard prend toutes les dispositions que commandent les circonstances. En prévision des attaques annoncées, il arrête un nouveau dispositif de sûreté, en resserrant la défense autour du quartier européen. Les détachements éloignés sont rappelés, les petits postes sont renforcés, se barricadent, et toutes les rues aboutissant au quartier de l'hôpital sont également barricadées.

La menace du dehors est également inquiétante. On signale des contingents de tribus rassemblés sur la rive droite du Sebou dont l'entrée en action est annoncée pour le lendemain.

On continue à ramener des Européens dont on avait appris la retraite.

A 11 heures du soir arrivent M. Kennedy, receveur de la poste anglaise, MM. Betoulle, Albaret et trois israélites, employés au Crédit foncier.

A minuit sont ramenés le capitaine Fabry, le sergent Rocher, M. et Mme Capedepont et leur enfant, MM. Lhermitte, Bernard, Thiébault, Derougement, Pugette et Chavreau.

On rapporte également les corps de 7 tirailleurs algériens tués à Bab-Marouk.

Dans la nuit les Marocains ne poussent pas leurs attaques. Ils viennent tirailler sur les lignes des postes qui se maintiennent facilement. Des coups

Digitized by Google

de feu sont échangés entre les sentinelles et des rôdeurs.

Opérations effectuées par les troupes régulières à l'extérieur de la ville.

A 6 heures du matin, le commandant Fellert en vertu des ordres reçus, envoie une section de la 22e compagnie au capitaine Normand qui lui avait demandé, la veille au soir à 8 heures, un détachement de tirailleurs, craignant la défection de ses hommes.

Cette section est celle de l'adjudant Lacossoie, dont nous venons de parler.

Après avoir escaladé, au moyen de ceintures en guise de cordes, la porte de Bab-Fetouh, elle alla occuper deux pitons, à 250 mètres en avant des tabors, pitons qu'elle fut obligée de défendre avec acharnement. Devant le nombre croissant des rebelles, elle se trouva même dans l'obligation de rétrograder, après avoir eu un tué et plusieurs blessés.

A 4 h. 30, l'adjudant Lacossoie fut envoyé par le capitaine Normand pour établir la liaison avec le petit poste de 10 hommes de Sidi-bou-Jida, situé à moins d'un kilomètre à l'est de Bab-Fetouh. Cette section, encore arrêtée par le feu nourri des émeutiers, dut se réfugier dans une

Digitized by Google

maison voisine où elle se barricada pour résister. Durant toute la nuit la fusillade continua.

Dès 8 h. 45 du matin l'artillerie bombardait le bordj Nord, signalé comme occupé par les rebelles, ainsi que Fez-Djedid et Sidi-bou-Nafa, d'où partaient de nombreux coups de feu.

L'artillerie tira encore dans le courant de la journée sur les cimetières de l'ouest de la ville et le bois situé en arrière du cimetière, sur le sommet de la croupe. L'artillerie eut également à tirer au sud du bordj Sud où des groupes nombreux de cavaliers apparaissaient.

A 8 heures du soir, nouvelle demande de renforts du capitaine Normand, la section Lacossoie qu'il avait envoyée en reconnaissance dans la ville, n'était pas encore revenue à 6 h. 30.

On a vu que le général Brulard essaya vainement de lancer à son secours un détachement du 4e tirailleurs sous les ordres du capitaine Joué.

La consommation des munitions d'artillerie, au cours de cette journée fut la suivante :

Artillerie Fellert : 22 obus à balles et 10 obus à mélinite;

Artillerie Taupin : 23 obus à balles.

Les troupes restent sur place dans la nuit du 18 au 19. Sans abri, sans couvertures, sans avoir pris un instant de repos depuis deux jours et deux nuits, les admirables tirailleurs du commandant

Digitized by Google

Philipot veillent derrière les barricades, sans une plainte, sans la moindre apparence de fatigue. Entre deux reconnaissances périlleuses, ils s'appuient contre un mur, contre une porte et debout, leur fusil dans les bras, ils essayent de dormir un moment.

Journée du 19 avril.

Pendant la matinée la situation reste la même.

Les effectifs restreints ne permettent pas d'élargir le dispositif de sûreté qui est reporté aux mêmes emplacements que la veille.

Tous renseignements indiquant d'une façon précise les emplacements occupés par les mutins sont immédiatement signalés au colonel Taupin et au commandant Fellert. Ces emplacements sont l'objet d'un bombardement méthodique, mais insuffisant en raison de la pénurie des munitions que l'on est obligé de ménager en vue d'une attaque, paraissant imminente, des tribus du dehors.

Quelques obus éparpillés sur Fez-Djedid, Sidi-bou-Nafa et le minaret de la mosquée de Bou-Djeloud, ont pour résultat de disperser les mutins et de leur faire abandonner les terrasses des maisons ainsi que les minarets des mosquées, d'où ils tiraient sur nos postes. En conséquence la fusillade diminue d'intensité en ville.

Digitized by Google

Cependant, de 9 h. 30 à 11 heures, un très vif combat se déroule entre Bab-Fetouh et le bordj Sud.

Ordre avait été donné, comme on le sait, au capitaine Normand, de rejoindre le commandant Fellert; le mouvement devait s'exécuter sous la protection de la section de l'adjudant Lacossoie et des tirailleurs du poste de Sidi-bou-Jida. De plus, un peloton de la compagnie de réserve, sous les ordres du lieutenant Ferraud (1) était envoyé de l'hôpital à 11 h. 30, par la porte de Bab-Djedid et la vallée de l'oued sur les pentes nord du bordj Sud, pour couvrir également le mouvement de repli de la section Lacossoie et du capitaine Normand accompagné de ses instructeurs.

Dès leur sortie, les instructeurs du tabor chérifien du capitaine Normand et la section Lacossoie, furent assaillis par un feu violent partant des murs de la ville et des hauteurs du cimetière.

Sous la protection de l'artillerie de Dar-Meharès et des canons-revolvers du bordj Sud, la section Lacossoie se défend vaillamment et avec achar-

(1) A la suite de la mise hors de combat du capitaine Joue, le lieutenant Ferraud, de la 31e compagnie, qui se trouvait à Fez au moment de la révolte et avait pu échapper au massacre, le remplace. C'est le troisième officier, depuis vingt-quatre heures, qui prend le commandement de cette compagnie !

Digitized by Google

nement, se repliant méthodiquement de position en position, malgré le feu violent qu'elle subit de toutes parts. Elle arrive enfin devant le bordj Sud ayant réussi à protéger la retraite des instructeurs.

Cette opération coûtait 2 tués, 2 disparus et plusieurs blessés, dont l'adjudant Lacossoie, grièvement atteint.

Ce mouvement a pour conséquence une nouvelle tentative des mutins contre le bordj Sud.

Le peloton détaché de la compagnie de réserve de l'hôpital, qui couvre la retraite, supporte tout le choc. Il doit charger à plusieurs reprises à la baïonnette pour éloigner les groupes de fantassins et de cavaliers ennemis qui s'approchent du bordj Sud à l'abri du terrain.

Il cherche à dissimuler sa marche, mais il est éventé par les rebelles dissimulés derrière des oliviers. Il doit faire alterner des feux rapides et des charges à la baïonnette pour se défaire d'un adversaire qui fuit le corps à corps, mais s'arrête pour tirer au moindre répit.

Il subit ainsi des pertes sensibles pour son faible effectif (1 tué et 5 blessés), mais l'opération a permis au détachement Normand de s'ouvrir la route qui le ramène au commandant Fellert, et à un détachement de spahis d'entrer au bordj Sud

Digitized by Google

Le renfort de la section du sous-lieutenant Moktar, de la 23e compagnie et des canons-revolvers du bordj Sud, brisent enfin l'attaque de l'ennemi qui n'est définitivement repoussé que vers 2 heures.

Le général Brulard reçoit, dans la matinée, un télégramme de Sefrou disant que le 17 au soir et dans la matinée du 18, les Ait-Youssi ont attaqué le fort Priou de Sefrou, et que les soldats chérifiens ont conservé une bonne attitude.

Dans l'après-midi, quelques gradés marocains viennent se présenter au général Brulard assurant leur loyalisme et garantissant celui d'une partie des hommes n'ayant pas pris part au pillage ou à l'émeute, et restée dans leurs casernements.

Cette fidélité est immédiatement mise à l'épreuve. Une partie de ces hommes est placée à la disposition des pachas pour le rétablissement de l'ordre, le barrage de certains quartiers et l'arrestation des rebelles. Une autre partie est préposée à la garde des portes extérieures qui, en raison de la marche sur Fez des contingents des tribus, doivent rester rigoureusement fermées.

On apprend, en effet, que les Ait-Tserrouchen et les Ouled-el-Hadj sont entrés en dissidence et qu'ils ont razzié une partie des Ouled-el-Hadj restés fidèles.

Les Beni-Sadden approchent avec eux.

Digitized by Google

A 3 heures arrive le bataillon de renfort venu de Meknès, sous les ordres du commandant Doudoux, qui, dans une marche forcée superbe, a effectué en une seule étape, les 65 kilomètres qui séparent Meknès de Fez.

Ce bataillon eut son arrière-garde attaquée en cours de route.

C'est un bataillon mixte qui bivouaque à Dar-Debibagh, ainsi composé :

2 compagnies du 4e bataillon colonial;

2 compagnies du 8e bataillon du 4e tirailleurs algériens;

1 section de mitrailleuses;

1 peloton de spahis (3e).

Une compagnie coloniale, capitaine Fontaubert, la 31e compagnie du 4e tirailleurs, capitaine Ginet, et une section de mitrailleuses du 1er zouaves sont aussitôt envoyées en renfort au commandant Fellert.

Durant l'après-midi l'artillerie du détachement Fellert et les canons-revolvers du bordj Sud continuent à canonner les groupes rebelles dans le cimetière situé à l'est du bordj Sud et la porte de Sidi-bou-Jida.

Ce feu cesse progressivement à la fin de la journée.

Sur une nouvelle intervention de M. Regnault

Digitized by Google

une compagnie est encore envoyée à 9 heures du soir au palais, pour assurer la garde des magasins d'armes et de munitions.

Cette compagnie rentre à 1 heure du matin, sans avoir pu réussir à se faire ouvrir la porte de l'Aguedal.

A 10 h. 30 du soir, le général Brulard pouvait télégraphier au général Moinier :

Action artillerie sur mosquée et bordj Sidi-Bou-Nafa a été très efficace et paraît avoir déterminé solution de crise intérieure de ville.

Le Sultan avait été le premier à conseiller l'action de l'artillerie pour réduire la rébellion, aussi est-ce avec joie qu'il apprenait, dans la journée, que l'on procédait enfin à cette opération, malgré la résistance de M. Regnault.

Ce fut incontestablement cette démonstration, assez restreinte, qui détermina l'apaisement que l'on cherchait à obtenir depuis trois jours.

Une quantité de notables, que l'on n'avait pas encore vus, accoururent, dès que les canons se turent, apporter leurs protestations de dévouement pour que le bombardement ne reprît pas.

On accueillit encore ces notables en leur demandant, pour démontrer immédiatement la sincérité de leurs sentiments, de se charger d'assurer eux-mêmes la pacification de la ville.

Digitized by Google

Deux tabors révoltés vinrent ensuite faire leur soumission. On leur répondit d'avoir, sans préjuger du sort qui leur serait ultérieurement réservé, à prendre seuls les services de garde aux endroits les plus exposés, que nos troupes, en raison de leurs faibles effectifs, ne pouvaient encore occuper.

On avertit aussi les notables que, le lendemain, toutes les maisons qui n'arboreraient pas le drapeau tricolore, en signe de soumission, seraient vigoureusement canonnées.

L'arrivée des premiers renforts, venant de Meknès, contribuèrent également à amener une détente.

Dans la nuit, les rebelles ne tentèrent plus aucune attaque contre nos postes.

La résistance était brisée.

En raison du commencement de bombardement de la ville, la consommation des projectiles d'artillerie avait été un peu plus élevée que les jours précédents.

L'artillerie Fellert avait tiré 36 obus à balles et 55 à mélinite.

L'artillerie Taupin avait consommé 198 obus à balles et 111 obus à mélinite.

Les lieutenants Beaujart, Oddon, Carpentier et

Digitized by Google

Germa, dont nous avons raconté la tragique odyssée, le maréchal des logis Versini, Mme Bourdonneau, dont le mari avait été tué la veille à la tête de sa compagnie ignorant encore le sort de sa femme réfugiée en ville, et sa fillette de 12 ans, M. Louis Merly, un Algérien et un israélite de la poste anglaise, furent ramenés dans la journée à l'hôpital.

On rapporta également les corps du capitaine Rouchette et de deux tirailleurs, massacrés le 17.

Nous venons de relater très sobrement, comme dans un rapport militaire, ces trois journées d'héroïsme, sans vouloir faire de « reportage ».

Les faits d'armes accomplis par les trois compagnies du commandant Philipot, leur marche sur Fez et les combats incessants qu'elles ont eu à livrer pendant trois jours et trois nuits, en pleine ville révoltée, sont assez beaux et assez grands pour n'avoir pas à être commentés.

La simplicité du récit ne fait que mieux ressortir, nous semble-t-il, la tâche surhumaine qu'elles ont si vaillamment exécutée, au milieu de difficultés paraissant insurmontables.

Que l'on se représente des randonnées, pendant trois jours et trois nuits dans des rues tortueuses, enchevêtrées, rendues glissantes par la boue, si

Digitized by Google

étroites que dans la plupart deux hommes de front ne peuvent pas passer, qui s'allongent interminablement en montant ou en descendant sans cesse, qui se terminent en culs-de-sac ou en bas-fonds ravinés... dans ces rues où à chaque maison l'ennemi, posté à l'abri, faisait pleuvoir presque à bout portant une grêle de balles...

Le 4e tirailleurs algériens, dont le dépôt est en Tunisie, avait bien mérité que ce mot « Fez » soit glorieusement inscrit sur son drapeau !

Le bilan funèbre de cette brillante épopée se traduisait par :

Tués : 2 officiers, 1 sergent, 2 caporaux, 30 hommes;

Blessés : 5 officiers, 1 adjudant, 4 sergents, 3 caporaux, 53 hommes (1).

La conclusion de ces trois journées, nous la trouvons dans le rapport du vaillant Philipot, qui écrit avec tout son cœur de soldat :

« Cette liste sanglante témoigne de l'intensité de l'effort accompli; il convient de s'incliner avec

---

(1) Parmi ces pertes, le détachement Fellert avait éprouvé les suivantes :
Tués, 7 soldats; blessés, 1 capitaine indigène, 1 adjudant et 6 tirailleurs.
Le détachement Taupin :
Tués, 2 soldats; blessés, 1 brigadier et 9 soldats.

Digitized by Google

admiration devant ceux qui sont tombés glorieusement.

« Pour moi qui ai vu mes officiers et mes hommes dans ces circonstances particulièrement difficiles et tragiques, j'affirme que si j'avais connu à l'avance les efforts que j'allais être obligé de leur demander, malgré la haute opinion que j'ai de leur valeur, j'aurais douté du succès.

« C'est le plus bel éloge que je puisse leur adresser. Ils le méritent, et ce sera l'honneur de ma vie que d'avoir été placé à la tête d'une troupe pareille (1). »

---

(1) Le général Brulard citait le commandant Philipot dans les termes suivants :

« A la tête de trois compagnies du 4e tirailleurs algériens, à effectifs incomplets, a pénétré, le 17, dans la ville de Fez, malgré les attaques répétées des rebelles militaires et civils, qui faisaient tous leurs efforts pour enrayer sa marche. A exécuté avec un admirable esprit de décision l'ordre de prendre l'offensive pendant la nuit du 17 au 18 avril, à travers une ville en partie soulevée, afin de dégager les Européens cernés dans leurs habitations. A, de ce fait, contribué au sauvetage de la plupart d'entre eux et, malgré des pertes sérieuses, a assuré la sécurité du quartier européen jusqu'à l'arrivée des troupes de renfort.

« S'est très brillamment comporté. »

Le major Fournial, médecin-chef de l'hôpital militaire Auvert, auquel revient également l'honneur d'avoir puissamment contribué à l'organisation de la défense, était l'objet de la citation suivante du général Brulard :

« Au cours de circonstances critiques, du 17 au 20 avril, a fait preuve d'un entrain, d'un esprit d'initiative et d'un calme remarquables. Le 17, a organisé rapidement la défense de l'hôpital Auvert avec le personnel de fortune dont il disposait ; a contribué ainsi à la protection du quartier

Digitized by Google

Journée du 20 avril.

La nuit du 19 au 20 fut calme.

A leur réveil, les habitants de Fez pouvaient contempler, du haut des terrasses, le spectacle inattendu d'une ville presque entièrement pavoisée.!

Un gai soleil de printemps, étincelant dans une atmosphère lumineuse de clarté, irradiait un décor des plus riants dans un cadre incomparable de beauté....

Fez, la « Ville Criminelle », semblait en fête.

On en arrivait à se demander si le souvenir affreux des trois journées précédentes n'était qu'un cauchemar horrible, si l'on n'avait pas été la proie d'une hallucination.

De petits drapeaux multicolores, coquettement piqués à l'extrémité de roseaux flexibles, claquaient joyeusement à la brise parfumée du matin.

Un calme reposant régnait sur la ville. Pas un

---

européen jusqu'à l'arrivée du détachement de renfort venu de Dar-Debibagh. A, les jours suivants, assuré tous les services de l'hôpital Auvert avec ordre et méthode, malgré l'encombrement de cet hôpital et le grand nombre de blessés qui y étaient apportés. »

M. le pharmacien Loiseau, qui a su faire preuve d'une activité et d'un dévouement remarquables, et dont la prévoyance avait permis de trouver un approvisionnement suffisant, même dans un tel moment, a également été l'objet de félicitations méritées.

Digitized by Google

coup de fusil, pas un cri, même pas un de ces *you you* de mort qui pendant trois jours nous vrillaient les oreilles.... Des femmes vêtues d'étoffes aux couleurs éclatantes se mouvaient silencieusement sur leurs terrasses.

Fez, la « Ville Criminelle », semblait en fête.

Quelques obus à la mélinite, délicatement placés la veille en certains bons endroits de la ville, et la menace du général Brulard de reprendre le lendemain le bombardement sur toutes les maisons qui n'auraient pas arboré un drapeau tricolore, en signe de soumission, avaient opéré ce miracle !

Mais si la situation, à l'intérieur, tentait à s'améliorer, il n'en était pas de même à l'extérieur.

On annonçait que les Beni-Sadden, les Beni-Ouarrain, les Ouled-el-Madj et les Hayaina, dont les soldats rebelles grossissaient les rangs, marchaient vers le Sebou.

D'autres rassemblements de Cheraga, d'Hayaina et d'Ouled-Djema se formaient au nord de Fez dans la direction de la montagne du Zalag.

Pour la première fois depuis le 17, le général Brulard allait tenter une sortie et essayer de déblayer les abords de la ville.

A cet effet le colonel Taupin recevait, à 10 heures du matin, l'ordre de constituer immédiatement

Digitized by Google

un détachement, sous les ordres du commandant Doudoux, en vue de disperser quelques groupes rebelles signalés entre Dar-ben-Amar et le Sebou.

Ce détachement fut composé par :

Six compagnies d'infanterie (quatre de Dar-Debibagh et deux du bataillon Fellert);

Une section de mitrailleuses;

Une section de 75;

Un escadron de spahis;

Un détachement léger d'ambulance.

Le détachement Fellert et le bordj Sud devaient appuyer ce mouvement par leur feu.

L'opération commença à 11 heures.

L'avant-garde Doudoux chassa les cavaliers ennemis, poussant sa reconnaissance jusqu'à cinq ou six kilomètres, puis le détachement se rabattit vers le Sebou.

De son côté le commandant Fellert exécutait une attaque directe sur Beni-Amar avec une compagnie du 4e tirailleurs et trois sections de la compagnie sénégalaise du bordj Sud.

Sous cette double attaque, la résistance de l'ennemi fut rapidement brisée et les Marocains, au nombre de deux mille environ, s'enfuirent vers le Sebou. Détail curieux à noter, tous ces combattants venus des tribus avaient apporté de grands sacs qu'ils comptaient remplir au pillage de la ville !

Digitized by Google

Vers 5 h. 30, la reconnaissance rentrait sans incident. Sa mission était heureusement accomplie et la situation de la ville allait en s'améliorant, surtout dès que fut connu le succès remporté à l'extérieur par nos troupes.

Le lendemain 21, le général Moinier devait arriver et prendre la direction des opérations militaires.

Avant de lui remettre son commandement le général Brulard rédigeait l'ordre suivant, adressé à ses troupes :

Dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser, alors qu'éclatait la sédition des troupes chérifiennes, auxquelles se mêlait une partie xénophobe de la population de la ville et des tribus des environs, la garnison de Fez s'est montrée magnifique de dévouement, de discipline et de vigueur. Certes elle a subi des pertes sensibles, mais elle a prouvé, une fois de plus, que les troupes françaises, même à effectifs restreints, sont capables de fournir dans ce pays des efforts et d'obtenir des résultats qui emportent l'admiration de tous. Le ministre de France et tout le haut personnel de l'Ambassade (?), MM. les Consuls et, d'une manière générale, tous les Européens, m'ont fait part à diverses reprises de la haute estime que leur inspirait la bravoure de la garnison de Fez. Sa Majesté le Sultan a également témoigné son admiration.

Digitized by Google

Je suis heureux et fier de me faire l'interprète de ces sentiments.

J'adresse plus particulièrement mes chaleureuses félicitations au commandant Philipot qui, avec trois compagnies du 4e tirailleurs, en partie incomplètes, a pénétré dans la ville sous un feu violent, et a assuré la sécurité du quartier européen dans des conditions particulièrement graves, malgré des pertes sérieuses.

Au commandant Feller qui, à la tête du détachement de Dar-Meharès, a établi et maintenu la liberté des communications avec Dar-Debibagh et dont l'énergique activité, combinée avec celle du commandant Philipot, a largement contribué au rétablissement de l'ordre dans la ville.

Au commandant Doudoux qui a brillamment mis en déroute les contingents des tribus.

Au colonel Taupin dont le concours intelligent et dévoué m'a été des plus précieux dans la direction des troupes et dans les services.

Enfin aux chefs des divers services et en particulier au médecin-major Fournial, chef de l'hôpital Auvert, ainsi qu'au personnel sous ses ordres dont l'entrain et les qualités d'initiative ont rendu ma tâche plus facile.

L'arrivée à Fez du général Moinier.

Le général Moinier, en route sur Casablanca, reçut le 17 au soir, à Tiflet, le télégramme du général Brulard l'informant de la sédition militaire des askris et de la révolte de Fez. Il rebroussa aussitôt chemin pour retourner dans la capitale.

Digitized by Google

Il prit en même temps les dispositions nécessaires pour que les renforts puissent arriver au plus tôt à Fez.

Le général Dalbiez recevait, à Meknès, l'ordre de diriger sur Fez, dès le 18 au matin, cinq compagnies.

Le général Ditte recevait, à Rabat, l'ordre de diriger sur Meknès, également dès le 18, un bataillon du 1er tirailleurs et deux compagnies du 2e étranger. Il lui était prescrit, en outre, d'envoyer un bataillon sénégalais et un escadron du 4e spahis devant arriver à Tiflet le 19, afin de permettre de prélever sur la garnison de ce poste un troisième détachement de quatre compagnies qui quitterait la place le 20, de façon à arriver le 21 à Fez avec le général en chef.

Le général Moinier faisait, en même temps, rentrer le 18 à Meknès, deux compagnies détachées à Aïn-Lorma et deux autres compagnies campées à Agouraï, afin de pouvoir disposer d'un nouveau bataillon qui quitterait Meknès le 19, pour être le 20 à Fez.

Une section d'artillerie montée quittait Tiflet le 18 et remplaçait à Souk-el-Arba des Zemmours une section de 75 qui était dirigée le même jour en deux étapes, sur Meknès, où elle remplaçait elle-même une autre section qui était poussée sur Fez.

Digitized by Google

Enfin des ordres étaient donnés à l'arrière pour qu'une autre section fût envoyée à l'avant de façon à pouvoir disposer, finalement, à Fez, de deux batteries de 75 auxquelles viendraient s'ajouter une batterie de 65.

Prévoyant un bombardement général de Fez, le général Moinier donnait l'ordre au parc d'artillerie de Casablanca de pousser sur l'avant de gros approvisionnements d'obus et de pétards à mélinite.

Le 21, vers 10 heures du matin, le général Moinier arrivait à Fez. Il pouvait disposer des éléments suivants :

Le 4e bataillon colonial, commandant Doudoux;

Le 1er bataillon du 2e étranger, commandant Giralt;

Le 6e bataillon du 4e tirailleurs, commandant Fellert;

Le 8e bataillon du 4e tirailleurs, commandant Philipot;

Un bataillon de marche (comprenant deux compagnies du 7e bataillon du 4e tirailleurs et 1 compagnie du 2e bataillon du 1er tirailleurs);

Un bataillon sénégalais (comprenant deux compagnies du 3e bataillon et une compagnie du 4e bataillon), commandant Duhalde;

Un demi-escadron du 6e chasseurs;

Digitized by Google

Le 4e escadron du 1er spahis;
Le 4e escadron du 3e spahis;
Une batterie et demie de 75;
Une batterie de 65.

Le général Moinier répartissait aussitôt ses forces de la façon suivante :

— Trois compagnies à l'hôpital Auvert et au quartier des Consulats.

— Sept compagnies, une section d'artillerie de 75 et un escadron de spahis à Dar-Méharès, pour tenir la ville sous les canons et surveiller l'extérieur.

— Une compagnie au bordj Sud.

Le reste des troupes était campé à Dar-Debibagh.

La journée du 21 fut employée, par les caïds rehas et les gradés marocains restés fidèles, à rechercher leurs hommes et à les rassembler dans la casbah des Cherarda. Ils devaient ensuite les désarmer.

Aucun contact ne devait être pris, jusqu'à nouvel ordre, entre les soldats chérifiens et leurs instructeurs.

Le général Moinier fit occuper la ville, dans la journée du 22.

Fez fut divisé en deux secteurs : celui de Fez-Djedid et celui de Fez-Bali.

Le secteur de Fez-Djedid, sous les ordres du

Digitized by Google

commandant Fellert, comprenait trois compagnies et demie de tirailleurs, une section de 65 et quelques cavaliers; celui de Fez-Bali, sous les ordres du commandant Philipot, comprenait cinq compagnies et demie de tirailleurs, une section de mitrailleuses et quelques cavaliers.

Toutes les portes de la ville étaient occupées par nos troupes, ne laissant entrer ni sortir aucun Marocain en armes. Des réserves étaient placées dans le quartier européen; toutes les avenues étaient barrées de nuit et de jour; toutes les portes de quartier étaient fermées la nuit.

Les deux bastions qui, au sud et au nord, dominent la ville, étaient occupés.

Le reste des troupes était bivouaqué à Dar-Méharès, à l'extérieur de la ville, et au camp de Dar-Debibagh.

Dans la journée du 22, après avoir conféré sur la situation politique et militaire avec le ministre de France et le général Brulard, le général Moinier estima que des mesures exceptionnelles de rigueur devaient être immédiatement prises à l'égard de la population de la ville, de façon à frapper l'esprit des indigènes compromis dans les massacres.

On verra, dans la troisième partie de cet ouvrage, l'acharnement avec lequel M. Regnault s'est opposé à toutes les mesures, dictées par les

Digitized by Google

circonstances, que voulait prendre le général Moinier.

Les 23 et 24 on procéda au désarmement des askris et de la population.

Le 25 seulement, malgré toutes les résistances de M. Regnault, le général Moinier obtenait directement du Gouvernement l'autorisation de proclamer l'état de siège qui fut appliqué dès le 26.

Grâce aux sages mesures prises par le général Moinier, malgré M. Regnault, le désarmement de la population civile s'effectua sans incidents.

Le total des armes versées fut de *treize mille* fusils, *deux mille* revolvers ou pistolets et *deux mille* sabres!... On avait, en plus, retiré 2.000 fusils modèle 1874 aux askris.

Quelques armes personnelles furent ensuite rendues à certains personnages qui, au cours de l'émeute, s'étaient particulièrement signalés par leur loyalisme, en contribuant, notamment, à sauver les Européens.

Obsèques solennelles des victimes de l'émeute.

Le discours du général Moinier.

Le 6 mai, à 9 heures du matin, avaient lieu dans les jardins de l'hôpital, où elles avaient été provisoirement inhumées, les obsèques solennelles des victimes civiles et militaires.

Digitized by Google

Quarante-quatre cercueils, recouverts de drapeaux français, de couronnes et de fleurs, reposaient au fond d'une grande fosse. Les autres corps avaient été portés à Dar-Debibagh où, quelques jours après, avait lieu une seconde cérémonie.

Voici le beau discours de soldat prononcé à cette occasion par le général Moinier :

« La douloureuse cérémonie qui nous rassemble auprès de ces tombes est l'épilogue d'un des plus épouvantables forfaits que l'histoire ait jamais eu à enregistrer.

« Des misérables indignes du nom de soldats ont, sous un prétexte futile, mis à mort les instructeurs français qui s'appliquaient à les élever à la dignité d'hommes, et que leur bienveillance et leur équité, vertus si rares en ce pays, auraient dû, à elles seules, imposer à leur respect.

« Sur leurs traces, accourt une lâche populace, qui déjà sans doute les a excités à trahir. Nos malheureux camarades sont frappés sans pitié; leurs cadavres sont l'objet des plus abominables mutilations aux applaudissements des infâmes assassins et de leurs compagnes plus infâmes encore.

« D'autres victimes tombent auprès de nos soldats; il semble que dans cette ville sauvée par la France, il y a bientôt un an, du massacre et du

Digitized by Google

pillage, l'on n'ait d'autre pensée que d'anéantir tout ce qui rappelle le service rendu, tout ce qui porte le nom français.

« Ce sont d'inoffensives femmes; un prêtre venu ici au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde; de modestes fonctionnaires dont le crime est de relier au monde civilisé cette ville qui veut rester barbare; des commerçants dont la présence ne peut qu'apporter au Maroc le bien-être et la prospérité.

« Rien n'arrête la fureur des meurtriers, ils ne cessent de tuer que faute de Français s'offrant à leurs coups et se ruent aussitôt au pillage, sans lequel la fête n'eût sans doute pas été complète.

« Leur joie est d'ailleurs de courte durée grâce à la vaillance de nos soldats — de vrais soldats cette fois — le châtiment se lève sur la tête des assassins; beaucoup subissent aussitôt la peine du talion; beaucoup d'autres apprendront bientôt ce qu'il en coûte d'attenter à la vie d'un Français.

« Mais de nouvelles victimes se sont ajoutées à celles qui sont déjà tombées et le succès de nos armes nous coûte encore la vie d'un officier et de nombreux soldats.

« Et aujourd'hui le calme est revenu, le soleil brille de nouveau sur la ville criminelle et l'on croirait qu'il ne reste rien des sanglantes journées.

Digitized by Google

« Si, pourtant : il est des choses qui ne s'oublient pas en quelques heures : ce sont des existences si brutalement fauchées à jamais, ces familles plongées dans la douleur, cet indigne outrage fait à la France et à son drapeau.

« A nos camarades, à nos concitoyens tombés en faisant leur devoir de Français nous dirons toute notre admiration pour le courage avec lequel ils ont offert leur vie après l'avoir bravement défendue quand ils en ont eu le moyen.

« A leurs familles nous exprimons toute notre profonde sympathie; que leur douleur soit adoucie par la pensée que les leurs sont morts pour une noble cause, que leurs cendres seront entourées ici de tout le respect qui leur est dû et qu'au lieu où ils ont péri s'élèvera bientôt un monument à la gloire de nos morts et de l'idée impérissable pour laquelle ils ont été frappés.

« A la France enfin, qui porte aujourd'hui le deuil de ses enfants, nous donnerons l'assurance que le forfait commis ne compromettra pas l'œuvre civilisatrice qu'elle a entreprise d'accord avec le Gouvernement chérifien dont les représentants sont ici auprès de nous; il exaltera au contraire les courages et suscitera de nouveaux dévouements; nous lui dirons enfin que devant la tombe de nos frères, nous nous serrons plus que jamais autour du drapeau, prêts à donner notre vie pour

Digitized by Google

lui et pour elle, comme l'ont fait ceux à qui nous adressons notre dernier adieu. »

La révolte d'Arbaoua.

La révolte de Fez devait, une semaine après, gagner le camp d'Arbaoua où se trouvaient également des troupes chérifiennes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, réunies sous le commandement du capitaine Vary.

Cette force prenait le nom de « Détachement régional du Charb ».

Là aussi, une demi-douzaine d'instructeurs français de la Mission militaire vivaient isolés au milieu des Chérifiens, sans autre défense que leur ascendant moral sur leurs hommes.

Comme ceux de Fez, ils furent sournoisement condamnés à mort par leurs soldats.

Le 24 avril, vers 9 heures du soir, les officiers s'étaient réunis autour d'une table lorsqu'un violent brouhaha éclata tout à coup dans le camp, vers la porte est, occupée par le tabor de cavalerie.

Ils se lèvent précipitamment pour se rendre compte de ce qui se passe.

Le kébir de mehalla et le caïd reha Omar-Rahali se portent à leur rencontre et les préviennent que les hommes du tabor de cavalerie viennent de se révolter et qu'ils veulent massacrer sur-le-champ leurs officiers et sous-officiers instructeurs.

Digitized by Google

En même temps des coups de feu, dirigés sur eux, partent du camp de l'escadron et de l'extérieur, face nord.

Le sergent Ould-Hammouda, croyant à une attaque des Djabalas, prend le commandement du poste de police de l'infanterie et fait exécuter deux salves par les fantassins de garde, dans la direction des coups de feu venant de l'extérieur.

Les hommes obéissent. Mais, comprenant aussitôt ce qui se passe, le sergent se rend aux exhortations des chefs marocains le suppliant de se réunir aux autres instructeurs.

Tous les officiers se rendent alors dans le bureau du capitaine Vary, point de concentration précédemment indiqué à tous les instructeurs en cas d'incidents que faisaient prévoir les événements de Fez, connus depuis quelques jours à Arbaoua.

Le kébir de mehalla et le caïd reha Omar-Rahali se joignent aux instructeurs déclarant qu'ils veulent mourir avec eux.

Quelques hommes, des ordonnances pour la plupart, et le poste de police d'infanterie de la porte centrale se rangent devant le bureau pour défendre leurs instructeurs et ouvrent le feu sur les mutins.

Une quarantaine de cavaliers restent fidèles.

Le kalifa kébir du 3e escadron avait sauvé la

Digitized by Google

vie au maréchal des logis Bailloud en l'enlevant précipitamment dans ses bras au dehors de sa nouala au moment où les cavaliers révoltés se ruaient pour l'assassiner.

Tous les officiers marocains du 7e bataillon jurent fidélité et assurent qu'ils espèrent garder les fantassins dans le devoir.

Les coups de feu continuent dans le camp. Les instructeurs organisent défensivement le bureau (construction en briques) où se trouvent quelques armes et des munitions. M. Lucien Bruzeaud, correspondant du *Matin*, de passage à Arbaoua, est avec eux.

Les assiégés réussissent à s'abriter en se barricadant dans le bureau du capitaine Vary. Les balles sifflent autour d'eux.

Quelques gradés restés fidèles viennent leur dire de ne pas sortir et qu'ils vont demander du secours.

Un premier rekkas envoyé à Souk-el-Arba de Sidi-Aissa au commandant Michelangeli est arrêté.

Un second subit le même sort.

Pour plus de sûreté et n'étant pas certain de la fidélité de ses porteurs, le capitaine Vary envoie plusieurs rekkas par différentes directions, à El-Ksar et Lalla-Minouma. De plus, le feu ayant presque cessé, il donne l'ordre au maréchal des logis Hamida, vers 9 h. 45, de monter à cheval

Digitized by Google

et, en faisant un grand détour à la sortie du camp, de chercher à atteindre le plus vite possible le commandant Michelangeli, à Souk-el-Arba de Si-di-Aissa.

Le maréchal des logis, dit le capitaine Vary dans son rapport, reçoit avec joie la mission périlleuse qui lui est confiée et part sans hésitation. Tous les instructeurs sous mes ordres ainsi que M. Lucien Bruzeaud font d'ailleurs preuve du plus grand sang-froid et attendent avec calme les événements. Seul le kébir de mehalla est complètement anéanti et pleure au début comme un enfant.

Une pièce de canon, amenée près du lieu de refuge, est braquée sur le camp de l'escadron.

Le capitaine Vary fait enlever la culasse pour parer à l'éventualité d'une trahison possible dans le cours de la nuit.

Vers 10 h. 30, 15 fantassins quittaient le camp avec armes et munitions pour aller se joindre aux 175 cavaliers révoltés et massés dans le ravin de l'oued au pied du camp. Ces cavaliers étaient partis peu de temps après le commencement de la rébellion en emportant leurs armes, leurs munitions et leurs chevaux sellés.

Vers 11 heures, les officiers marocains garantissent la fidélité de leurs hommes.

Cinq nafars d'une compagnie qui voulaient déserter sont ramenés de force par leurs camarades.

Digitized by Google

Le lieutenant Le Boëtté va parlementer avec ses hommes, qui étaient avec lui depuis plus d'un an à Boudjenan et à Souk-el-Arba.

Le lieutenant Coustillière et les autres instructeurs d'infanterie se montrent également à leurs unités. Le capitaine Vary fait une ronde dans le camp des fantassins en parcourant les tranchées. Tout paraît calme; les hommes semblent à peu près sûrs. Beaucoup d'entre eux protestent de leur dévouement. Le lieutenant Le Boëtté reste avec eux pour continuer à se rendre compte de leur état d'esprit.

Le camp des cavaliers est cependant toujours interdit; les chefs marocains supplient les instructeurs de ne pas y aller.

Une patrouille envoyée dans l'oued apprend que les révoltés sont partis dans la direction d'Ouezzan.

Au jour, le capitaine Vary réunit les fantassins en carré et les harangue superbement, puis il fait battre et sonner les tambours et clairons.

Tout est fini !

Grâce à l'attitude énergique de tous les instructeurs et particulièrement du capitaine Vary, aucune perte n'est à déplorer.

Vers 6 h. 30 le maréchal des logis Hamida revient de Souk-el-Arba ayant réussi à accomplir sa dangereuse mission.

Digitized by Google

Le commandant Michelangeli arrive vers 7 heures, avec une compagnie et demie d'infanterie et une section de mitrailleuses précédé par M. Boisset, agent consulaire de France à El-Ksar, et le fils du caïd Taieb-Cherkaoui accompagnés de plusieurs cavaliers.

Inquiet de ce qui pouvait se passer à Mekhra-el-Hadar dans le détachement du lieutenant Thiriet, le capitaine Vary demande au commandant Michelangeli d'envoyer à cet officier un détachement de 30 coloniaux.

M. Boisset, qui s'était déjà signalé par son courage, en 1911, en allant ravitailler la colonne Brémont, s'offre aussitôt pour les guider et les conduire.

Grâce à sa connaissance parfaite de la région, il accomplit heureusement la mission périlleuse dont il s'était chargé.

Tout resta calme à Mechra-el-Hadar.

Opérations militaires aux environs de Fez.

Du 23 au 28 avril le lieutenant-colonel Mazillier, à la tête d'une colonne de trois bataillons, poussait une reconnaissance au nord et à l'est de Fez, dans le but de disperser les rassemblements signalés. Il avait un engagement peu important.

Le 24, le capitaine d'Ivry, qui se trouvait à Se-

Digitized by Google

frou, rendait compte qu'étant en butte aux attaques continuelles des tribus et craignant une défection complète de ses tabors, ainsi que le pillage de la ville, il demandait des renforts. Le 26 on lui envoyait un bataillon sous les ordres du commandant Giralt, du 2e étranger, comprenant deux compagnies sénégalaises, une compagnie du 2e étranger et une compagnie du 4e tirailleurs, une section de montagne de 65 et deux pelotons de cavalerie. Le 27, le fort Prioux était occupé par deux compagnies sénégalaises.

L'arrivée de ces renforts contribua à améliorer la situation.

Du 5 au 7 mai, une deuxième colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Girodon était lancée à Khermis-es-Sour, pour disperser les rassemblements assez forts qui venaient d'être signalés.

Cette colonne se composait de trois bataillons.

Elle eut, le 6 mai, un petit engagement et réussissait à mettre l'ennemi en fuite.

Les attaques de Fez.

Jusqu'au 25 mai, la situation extérieure va sans cesse en s'aggravant.

De partout arrivent des informations alarmistes signalant de gros rassemblements hostiles en marche sur Fez.

Digitized by Google

Des groupements nombreux, des signaux, des feux d'appel sont reconnus un peu partout.

Les Zaianes menacent de descendre dans la plaine pour se joindre aux Zemmours qui sont en pleine révolte. Les Beni-Ouarain s'apprêtent à nous attaquer sur la Moulouya et sur Fez.

Toutes les tribus des environs de la capitale sont en armes aux portes de la ville.

Jamais la situation ne s'était montrée aussi menaçante sur une étendue aussi considérable.

L'heure est grave.

D'un côté 4.000 hommes de troupes françaises et indigènes, enfermés dans une ville dont la population de 100.000 âmes continuait à nous être sourdement hostile et n'attendait qu'une occasion pour reprendre les massacres, en présence d'un nombre d'assaillants — qui pouvait devenir bien supérieur encore — décidés à jouer leur va-tout !

L'attaque eut lieu dans la nuit du 25 au 26, avec une violence inouïe.

Avant d'exposer, au point de vue militaire, ce que fut cette attaque, nous tenons à reproduire les notes de reportage que nous écrivions quelques heures après l'action, à la date du 26 mai, sous l'impression même des événements de cette nuit tragique.

Depuis une huitaine de jours on annonçait que les tribus des environs de Fez formaient des

Digitized by Google

harkas, pour venir attaquer la ville. Plusieurs fois la menace devint si pressante que des dispositions étaient prises pour repousser un assaut qui cependant ne se produisait pas encore.

Le Service des renseignements continuait à signaler les progrès de la harka qui, enhardie de jour en jour par notre inaction, était venue, avec son avant-garde, tirailler la veille dans les jardins environnant la ville.

Le 25, pour mettre fin à cette situation, le général Moinier, d'après les ordres du général Lyautey (1), décidait de mettre en marche une colonne de trois bataillons, pour se porter au devant des rebelles.

Elle n'en eut pas le temps !

Le 15 au soir, vers 10 heures, les premiers coups de feu commençaient à retentir dans la partie basse de la ville, du côté de Bab-Fetouh, à l'est.

La fusillade ne tardait pas à augmenter d'intensité et d'étendue, laissant comprendre que l'attaque allait être poussée à fond.

Bientôt en entendait des feux de salves crépiter dans la direction du bataillon du 4e tirailleurs du commandant Fellert campé depuis plusieurs jours en dehors de la ville, à 4 kilomètres environ à

(1) Le général Lyautey était arrivé à Fez la veille, 24 mai.

Digitized by Google

l'est, sur le monticule de Dar-ben-Amar. En même temps les assaillants se portaient en très grand nombre, au nord, du côté de la porte de Bab-Ghissa.

A 11 heures, la fusillade faisait rage dans trois directions à la fois, et la lourde voix des canons ne tardait pas à dominer le fracas des lebels auxquels répondaient les fusils Gras des anciens déserteurs et les « pétoirs » des fantassins marocains. L'artillerie des deux bordj Sud et Nord dominant la ville à l'extérieur venait d'entrer en action, tandis qu'au loin les 75 du commandant Fellert tonnaient plus sourdement.

A minuit nous montons sur une petite terrasse, occupée par le commandant Philipot et une section de tirailleurs. Cette terrasse de la maison dite « Dar-el-Hamoumi » est connue dans tout Fez sous le nom de « la dernière terrasse où l'on tire » parce que ce fut d'elle que partirent les derniers coups de feu dirigés sur la ville pendant les journées d'avril.

Le spectacle est impressionnant et le charme le dispute au tragique.

Par une nuit superbe et calme, toute la ville basse s'étage à nos pieds avec ses innombrables minarets et ses terrasses superposées, immobile et comme endormie, tandis que la lune, à son pre-

Digitized by Google

mier quartier, verse, lentement, sa plus caressante lumière. Il n'est pas de décor de théâtre plus séduisant, plus enchanteur....

Tout autour de cette immense tache bleutée, silencieuse et pure, un cercle profond et sombre, continuellement troué par les sinistres lueurs des coups de feu, forme, au milieu du fracas de la mitraille, des hurlements sauvages des assaillants et des éclairs fulgurants des obus, un contraste prenant et grandiose.

Les assaillants, qui se pressent sur un front de 6 ou 7 kilomètres, obligent les défenseurs à disperser leurs efforts. Par suite de l'escarpement du terrain, les abords de la partie basse de la ville, comprise entre Bab-Fetouh et Bab-Sidi-Boujida, est particulièrement difficile à défendre.

Les rebelles profitent de cet avantage pour s'approcher des remparts, qu'ils attaquent avec des pelles et des pioches. Ils entament la muraille dans laquelle ils ne tardent pas à pratiquer des trous, puis une assez large brèche par laquelle ils s'engouffrent en grand nombre dans la ville.

Une lutte violente, poussée à l'arme blanche, s'engage entre eux et les postes qui ne tardent pas à être débordés.

Les assaillants se répandent dans le bas de la ville, tandis que d'autres, retranchés dans le mara-

Digitized by Google

bout de Tamdert où ils sont bien abrités, ouvrent un feu violent sur nos troupes.

A 4 h. 45 on envoie, de Dar-Debibagh, par l'extérieur de la ville, un bataillon de légionnaires du 2e étranger, avec ordre de les déloger.

Mais l'ennemi est trop bien abrité. L'infanterie ne suffit pas, il faut de l'artillerie.

A 5 heures et demie arrive un second bataillon mixte, composé de deux compagnies de troupes coloniales et de deux compagnies de tirailleurs sénégalais, appuyé par une batterie de 65 qui ouvre aussitôt un feu percutant sur le réduit.

Le 65 ne suffit encore pas, et il faut faire venir une section de 75 pour éventrer le marabout et faire fuir enfin ses défenseurs. Le marabout est occupé par nos troupes à 6 heures....

Il est bon maintenant de se rendre compte, en détail, de la défense héroïque de nos troupes.

La ville était bien entourée de murailles mais loin d'être, comme on pourrait le croire, un avantage, ces remparts présentaient au contraire un gros inconvénient pour la défense.

Ces murailles délabrées, remplies de trous propices à l'escalade, s'étendant sur un périmètre de *onze kilomètres et demi*, étaient à peine un obstacle.

Cette enceinte était encore d'autant plus précaire qu'elle était ouverte de nombreuses brèches

Digitized by Google

et qu'elle était bordée, sur une grande partie de son périmètre, par des jardins touffus, limitant le champ de tir et permettant aux assaillants de se glisser, sans être vus, jusqu'aux défenseurs. De plus, toute la nuit, il était impossible à l'artillerie occupant les hauteurs dominantes d'intervenir.

Cette situation faisait dire au général Lyautey : « La ville de Fez est une véritable et immense souricière ».

La difficulté de la défense s'aggravait, car il n'y avait plus à faire face seulement à l'ennemi du dehors, le péril intérieur étant également imminent. A certain moment, le commandement put même se demander, au cas où les barrages eussent cédé, si l'on n'allait pas avoir à se défendre chacun dans son îlot, isolés les uns des autres et par conséquent exposés à des anéantissements partiels.

Il fallait en outre surveiller les prisons renfermant plus de 500 anciens soldats révoltés et la casbah des Chérarda, où se trouvaient 1.400 autres Chérifiens, désarmés il est vrai, mais qui subissaient encore la dangereuse influence du milieu et de l'excitation que quelques meneurs pouvaient faire renaître. Ils eussent pu fournir un appoint sérieux à l'assaillant, dans le cas où celui-

Digitized by Google

ci se serait rendu maître d'une partie de la place.

L'arsenal du Maghzen — situé près du Méchouar — contenant des approvisionnements considérables en fusils et en cartouches devait être gardé, ainsi que le palais, avec ses jardins immenses et le Sultan lui-même, dont la nervosité extrême pouvait faire craindre une abdication immédiate qui eût créé les plus graves embarras.

Il y avait, de plus, à assurer la sauvegarde absolue de l'hôpital, du Consulat, de la Résidence générale, de l'Ambassade, de la T. S. F., etc....

Tous ces établissements étaient éloignés les uns des autres, séparés par des rues tortueuses et étroites, et nécessitaient chacun une garde spéciale.

Il y avait, enfin, à assurer la garde de Dar-Debibagh où se trouvaient une ambulance, tous nos approvisionnements en vivres et munitions, notre matériel, les animaux des convois et un poste de T. S. F. militaire.

Il restait juste deux bataillons pour défendre la ville et assurer tous les services intérieurs de garde !

Telle était la situation de Fez au 25 avril, c'est-à-dire au lendemain même de l'arrivée du général Lyautey.

Et l'on s'est peut-être étonné en France, qu'il

Digitized by Google

ait dit devant une telle situation : « Je campe en plein pays ennemi ».

Il serait vraiment curieux de savoir maintenant ce que M. Regnault peut penser — si toutefois il pense — du télégramme qu'il adressait au général Lyautey au moment de sa nomination à la Résidence générale, c'est-à-dire un mois auparavant, pour lui dire : « Vous arrivez maintenant dans un pays désormais pacifié où le calme est rétabli »!...

Le général Moinier prenait donc le commandement de toutes les troupes et organisait la défense dans des conditions que le général Lyautey, connaisseur en la matière, appréciait dans les termes que nous citons plus loin.

Dans la soirée du 25 les troupes présentes à Fez étaient ainsi réparties :

A Fez : Deux bataillons du 4e tirailleurs algériens (commandants Philipot et Laborderie) gardant la ville avec des postes à chaque porte et disposant, chacun, une réserve de secteur;

Le bordj Nord et le bordj Sud, tenus chacun par deux sections d'infanterie et une section d'artillerie de montagne de 75 (canons chérifiens);

Digitized by Google

Les hauteurs de Dar-ben-Amar, à 4 kilomètres de la ville, occupées par un bataillon du 4e tirailleurs (commandant Fellert) renforcé par la 5e compagnie du 1er tirailleurs (capitaine Malandrin), une section d'artillerie montée et un peloton de spahis;

A Dar-Debibagh se trouvaient :

1° La colonne mobile du lieutenant-colonel Mazillier, prête à partir au matin en vue d'une reconnaissance sur la rive droite du Sebou qui devait, en passant, prendre près de Dar-ben-Amar le détachement Fellert.

Cette colonne comprenait :

Le bataillon mixte Giralt, formé de deux compagnies du 2e étranger et de deux compagnies du 7e bataillon du 4e tirailleurs;

Le bataillon mixte Duhalde, formé de deux compagnies coloniales du 4e bataillon, deux compagnies du 3e bataillon sénégalais, une section de mitrailleuses du 1er zouaves;

Un demi-escadron du 1er spahis (commandant Durand);

Deux sections d'artillerie de montagne de 65;

Une section d'artillerie de 75 chérifiens, sous les ordres du commandant Le Rond;

Ambulance mobile (Duchêne et Marullaz);

Digitized by Google

2° La garde du camp de Dar-Debibagh, sous les ordres du colonel Taupin, comprenait :

Deux compagnies du 2e étranger ;

Une compagnie du 1er tirailleurs;

Une compagnie sénégalaise;

Un escadron de spahis;

Deux sections d'artillerie de 75.

Le général Brulard, commandant d'armes, coopérait à la défense en faisant prendre, en ville, les mesures prévues avec le pacha, pour la fermeture des portes et la surveillance des quartiers.

Ce n'était plus, heureusement, le fils El-Mokri qui était pacha, mais le vaillant Bouchta-Baghdadi.

Des postes de Mokhraznis et de partisans étaient placés en certains points de la muraille signalés comme pouvant être facilement abordés, et que les troupes régulières ne pouvaient tenir, sans risquer un dangereux éparpillement.

L'attaque se généralise progressivement sur tout le front est et nord, et sur les hauteurs de Dar-ben-Amar occupées par le détachement Fellert.

Vers 10 heures le feu commence à s'étendre dans la direction générale de l'est.

Vers minuit la fusillade devient encore plus violente et se fait entendre sur tout le pourtour de la ville de Bab-Ghissa à Bab-Sidi-Boujida et

Digitized by Google

de Tamdert à Bab-Fetouh, dont le poste est aussitôt renforcé.

Le lieutenant Chardonnet du 4e tirailleurs rend compte que des groupes ennemis occupent les hauteurs du cimetière des Mérénides et que, sur sa droite, les assaillants essayent de franchir la muraille de la ville en perçant des brèches.

A minuit et demi on entend des cris de guerre, des coups de feu et des coups de canon dans la direction de Dar-ben-Amar où le commandant Fellert est très violemment attaqué.

Un instant plus tard, des renseignements confirment que l'ennemi a réussi à pénétrer à l'intérieur des murs d'enceinte et occupe l'ancienne caserne de Tamdert d'où avaient été chassés les partisans fidèles.

La compagnie Peret, à Bab-Sidi-Boujida, fait savoir qu'elle a complètement épuisé ses munitions. On la ravitaille par une fraction prise sur la réserve. Mais, en raison de l'envoi des renforts successifs aux diverses portes, la réserve du secteur était épuisée et il fallait faire appel à la seconde réserve.

La fusillade eut son maximum d'intensité vers 2 heures du matin, au coucher de la lune, se ralentissant progressivement jusqu'au jour, les assaillants cherchant à profiter de l'obscurité pour progresser dans les ténèbres.

Digitized by Google

Les postes de Bab-Fetouh et de Bab-Sidi-Boujida soutiennent plusieurs assauts d'une extrême violence, tant de l'extérieur que de l'intérieur de la ville. Tous ces assauts sont vigoureusement repoussés.

Dès minuit et demi le général Moinier donne l'ordre à la colonne Mazillier, campée à Dar-Debibagh, de venir renforcer les éléments de la ville.

Tandis que l'assaut de la ville se poursuivait avec un acharnement inouï, le commandant Fellert avait à subir une attaque des plus violentes qui faillit enlever son camp.

De 10 heures à minuit, il avait entendu la fusillade et, croyant à une démonstration sur Fez, dans le genre de celle de la nuit précédente, il laissait, sauf les postes de garde, ses troupes endormies.

Soudain, vers minuit et quart, des clameurs assourdissantes s'élevaient dans la plaine et des hordes nombreuses de Marocains montaient à l'assaut de sa position, escaladant des fossés à pic, pour venir tomber sur les tranchées mêmes que les tirailleurs avaient eu à peine le temps de garnir.

Les cris qui retentissaient dans la vallée donnaient l'impression qu'elle était occupée par une multitude d'assaillants.

Malgré un feu des plus violents, les Marocains

Digitized by Google

revenaient sans cesse à la charge avec une vigueur et une audace vraiment extraordinaires.

Deux sections de la 2e compagnie du 4e tirailleurs et la 4e section de la 5e compagnie du 1er tirailleurs durent, à plusieurs reprises, charger à la baïonnette pour dégager la position, dans des corps à corps meurtriers.

Vers 3 heures du matin, l'attaque se faisait plus violente encore, et la position était menacée sur tous ses fronts.

A 5 h. 30, une pièce de 75 ouvre le feu, de Dar-Debibagh, sur les crêtes environnantes pour balayer les assaillants qui les garnissent.

L'escadron du 1er spahis, du capitaine Devanlay, venant de Bab-Fetouh, se porte sur la crête nord des hauteurs dominant Dar-ben-Amar, soutenu par la 23e compagnie du 4e tirailleurs.

C'est seulement vers 9 heures, sous la protection de l'artillerie de Dar-Debibagh, que le capitaine Devanlay pouvait lui-même atteindre la hauteur et s'y maintenir jusqu'à 11 heures.

Le commandant Fellert avait lutté, sans céder un pouce de terrain, pendant dix heures consécutives, empêchant par une résistance héroïque, l'ennemi de progresser sur le front sud de la ville pour venir grossir le nombre des assaillants.

Mais l'attaque de Fez se poursuivait.

Digitized by Google

Le général Moinier donnait l'ordre au bataillon mixte Giralt de dégager le front de Bab-Fetouh, Tamdert, Bab-Sidi-Boujida et Dar-beni-Amar.

A 2 h. 15 ce bataillon quittait Dar-Debibagh.

A 4 h. 50 il rendait compte que, fusillé devant Tamdert par un ennemi abrité à l'intérieur du marabout, il ne pouvait progresser. A gauche il était menacé par Tamdert; devant, de nombreux groupes le tenaient en respect et sur la droite il était séparé du bataillon Fellert qu'il ne pouvait rejoindre, par un terrain coupé et boisé où s'infiltraient de nombreux Marocains qui le tournaient pour lui tirer dans le dos.

Le commandant Giralt, complètement arrêté, demandait du canon pour faire évacuer Tamdert et pouvoir progresser.

Le bataillon Duhalde, comprenant deux sections de montagne auxquelles on ajoutait une section de 75, quittait à son tour Dar-Debibagh à 4 heures du matin.

Ce détachement laissait en passant à Dar-Meharès une demi-compagnie et la section de 75, pour arriver à Bab-Fetouh, par l'extérieur de la ville à 5 h. 45.

Toute la cavalerie est lancée sur la droite vers Beni-Amar, afin de rétablir les communications avec le commandant Fellert, éclairer et couvrir le flanc droit de la colonne.

Digitized by Google

Deux compagnies du bataillon Duhalde viennent prolonger la droite du bataillon Giralt, toujours immobilisé.

Les deux sections de 65 se mettent en batterie sur une crête située à l'est du bordj Sud et ouvrent le feu, à 6 h. 15, sur les dissidents de Tamdert, qui dessinent un mouvement de recul immédiat, mais reviennent à l'attaque, avec un acharnement extraordinaire, malgré le feu de l'artillerie, chaque fois que la fusillade reprend à l'intérieur de la ville.

Afin de chasser définitivement les Marocains retranchés dans Tamdert, la 9e compagnie sénégalaise franchit la porte de Bab-Fetouh, appuyée par l'artillerie du bordj Sud.

Cette compagnie est aussitôt accueillie par un feu nourri sur son front et sur son flanc droit. Elle est arrêtée et ne peut à nouveau progresser que grâce à une pièce de 65 qui parvient, après mille difficultés, à se glisser le long du mur, à l'intérieur de l'enceinte, et à s'établir derrière un ressaut de terrain, ouvrant le feu et faisant taire celui des assaillants.

Brillamment enlevée par le lieutenant Juge, la 9e compagnie sénégalaise reprend sa marche, mais elle est bientôt obligée de se replier près du mur d'enceinte après avoir eu son lieutenant tué ainsi que plusieurs tirailleurs, et une quinzaine

Digitized by Google

de blessés. Les Marocains résistent toujours dans Tamdert *et l'artillerie de 65 est elle-même impuissante à les déloger !*

On fait alors appel à une section de 75 de Dar-Méharès qui vient prendre position près du bordj Sud, d'où elle ouvre un feu d'une violence extrême sur Tamdert, puis sur le groupe des maisons voisines d'où la compagnie sénégalaise a été fusillée.

Enfin Tamdert se dégarnit peu à peu, ainsi que les terrasses des maisons environnantes et le vieux marabout finit par être évacué.

Les dissidents s'infiltrant à travers les jardins extérieurs, longent l'oued Fez fuyant rapidement sous la poursuite meurtrière de nos obus.

A ce moment, toute l'artillerie, deux sections de mitrailleuses et l'infanterie exécutant des feux de salve, tirent sur les Marocains qui sont maintenant en pleine déroute.

Il est 10 heures du matin.

Pendant ce temps une lutte héroïque, plus violente et plus meurtrière encore, se passait à Bab-Ghissa.

Dans la nuit le poste, composé de deux sections du 4e tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Chardonnet, signalait sa situation comme très critique.

Attaqués à l'extérieur, des hauteurs des Méré-

Digitized by Google

nides, assaillis à l'intérieur par les Marocains qui avaient réussi à ouvrir des brèches dans le mur d'enceinte et dominés par une mosquée dont le minaret se trouvait juste en face du poste, nos vaillants tirailleurs étaient décimés par la fusillade.

Vainement, nos soldats se précipitent à plusieurs reprises sur la porte de la mosquée d'où les Marocains dirigeaient sur eux un feu meurtrier, pour l'enfoncer et essayer de pénétrer à l'intérieur. Mais leurs efforts sont vains et à chaque tentative, les tués et les blessés s'entassent à la porte.

Les assaillants apportent bientôt du bois et de la paille et y mettent le feu pour brûler la porte au-dessus de laquelle se trouve le poste de tirailleurs.

Nos soldats blottis contre les rares abris qu'offrent les parois verticales des murs et les rentrants de la porte, luttent avec une énergie farouche, tirant sur les insurgés postés sur le minaret de la mosquée.

Dès qu'il eut connaissance de cette situation le général Moinier prescrivait à un détachement placé sous les ordres du commandant Bernier, comprenant une compagnie du 1er tirailleurs, une compagnie de la légion, une section de 65 et un peloton de spahis, de quitter aussitôt Dar-Debi-

Digitized by Google

bagh, de contourner l'Aguedal et la casbah des Cherarda, de façon à venir occuper les hauteurs des tombeaux des Mérénides, pour chasser les assaillants extérieurs de Bab-Ghissa.

D'autre part il envoyait comme secours, à l'intérieur de la ville, deux sections du 4e tirailleurs sous les ordres du lieutenant Schwartz.

Tandis que le commandant Bernier peut exécuter son mouvement, à l'extérieur, sous la protection des canons du bordj Nord, les sections du lieutenant Schwartz sont accrochées en route, dans les rues de la ville, et ne peuvent poursuivre leur chemin. Un nouveau détachement du 4e tirailleurs immédiatement prélevé sur le secteur de Fez-Djedid est dirigé vers Bab-Ghissa. Enfin tous les hommes disponibles de la réserve et quelques autres unités, fournies par le Service des renseignements, sont envoyés sur le même point.

L'action convergente des deux détachements extérieurs et intérieurs permettait enfin de dégager les héroïques défenseurs de Bab-Ghissa, qui avaient, sur deux sections seulement, 17 tués et 25 blessés, dont le lieutenant Chardonnet, mortellement atteint.

Les survivants se ruent alors sur la porte de la mosquée qu'ils parviennent à enfoncer et font à l'intérieur une terrible hécatombe de tous les

Digitized by Google

Marocains qui s'y trouvaient encore, les armes à la main.

Un autre poste situé un peu plus bas, entre Sidi-bou-Jida et Bab-Fetouh, fut également cerné et complètement isolé. On dut lui envoyer des renforts pour le dégager.

Pendant tout ce temps, l'accès de la ville était libre sur plusieurs points, un grand nombre de rebelles purent entrer dans Fez et se rendre maîtres de certains quartiers de la ville basse qu'ils commencèrent à piller.

L'ennemi avait poussé, au cœur même de la ville, jusque dans la mosquée centrale de Moulay Idriss enlevant comme trophées les vêtements sacrés qui recouvraient le tombeau vénéré de Moulay Idriss, patron de Fez. Ils emportèrent ces vêtements qu'ils montrèrent comme preuve de leurs exploits aux gens des tribus non encore ralliés à eux, afin de bien prouver que l'on pouvait entrer dans Fez malgré les Français. Ils jurèrent de se servir de ces reliques comme étendard, pour marcher à nouveau sur Fez et en chasser tous les Français.

Vers 10 heures du matin, la colonne Mazillier se porte en avant pour poursuivre l'ennemi dans sa retraite.

Entre temps, un détachement de sapeurs mi-

Digitized by Google

neurs, munis d'explosifs, fait sauter le marabout de Temdert.

Le colonel Mazillier s'avance dans la direction de Mechra-Dar-Dara, poursuivant des contingents marocains jusqu'au Sebou, qui coule à cinq kilomètres environ au Sud de Fez.

A 2 h. 30, l'artillerie de 65 ouvre le feu sur des groupes ennemis franchissant le fleuve, leur causant de grosses pertes. Une batterie de 75, postée sur les hauteurs sud qui dominent la ville, poursuit également de ses obus pendant plusieurs kilomètres les fuyards que nos troupes, maintenant entièrement maîtresses de la ville, chassent en dehors des remparts.

Mais la marche de la colonne Mazillier est arrêtée, la poursuite devenant inutile.

Les pertes de la colonne Mazillier sont de 14 tués, dont 1 officier, le lieutenant Juge, et 43 blessés, dont 4 officiers, les capitaines du Guiny, du 2e étranger et Malandrin du 1er tirailleurs, les lieutenants Nægelin, du 2e étranger et Lagarde de l'artillerie.

Cette attaque nous coûtait en tout 38 tués, dont 2 officiers, et 85 blessés, dont 6 officiers. C'était donc une des affaires les plus sanglantes que nous ayons subies au Maroc.

Le chiffre élevé de nos pertes ne surprendra pas, si l'on considère que nous avons eu à soute-

Digitized by Google

nir douze heures de combat, dont la moitié la nuit, contre un adversaire qui fit preuve d'un courage, d'un acharnement et d'un mépris de la mort presque sans précédent.

Les assaillants arrivaient, à la faveur de la nuit, jusque sur nos tranchées dont les abords se montrèrent, au jour, couverts de cadavres ennemis. Presque toutes les blessures de nos soldats étaient marquées d'incrustations de grains de poudre, prouvant que l'on avait tiré sur eux à moins de deux mètres.

Au camp Fellert, la position était presque inexpugnable, les tranchées surplombant de plusieurs mètres, à pic, du côté de l'extérieur. Malgré cela, les Marocains montèrent à l'assaut de ces tranchées, sous un feu terrible, arrivant presque sur nos lignes.

Voici, du reste, en quels termes le général Lyautey s'exprime dans son rapport sur cette action :

« L'affaire du 25 au 26 a donné lieu à des faits d'armes, tels que la défense du poste de Bab-Ghissa où la moitié des défenseurs s'est fait tuer sur place dans un corps à corps de plusieurs heures; la défense des hauteurs de Dar-ben-Amar où le bataillon Fellert a tenu toute la nuit en rejetant les assaillants à la baïonnette; la contre-attaque de la casbah de Tamdert où le lieutenant

Digitized by Google

Juge a trouvé la mort, qui compteront parmi les épisodes les plus glorieux de nos annales africaines. »

Quant au général Moinier, voici en quels termes le général Lyautey appréciait la façon dont il avait organisé et conduit la défense :

Quant au commandement, il fut assuré avec un calme et un coup d'œil remarquables.

Je ne crois pas qu'il put s'exécuter dans des conditions plus difficiles.

Les conditions locales n'offraient pas un seul point d'où l'on pût voir à quelque distance. C'est à coups de téléphone et d'agents de liaison que le général Moinier dirigeait l'ensemble, sans se départir un instant d'un sang-froid et d'une sérénité qui étaient pour tous le meilleur stimulant.

L'assaut avait donc été repoussé, mais l'ennemi n'était pas découragé. Il se retirait à une dizaine de kilomètres seulement de la ville et annonçait une nouvelle attaque. Son assurance de vaincre était telle qu'il avait adressé une lettre au général Lyautey, disant que les Marocains des tribus voulaient bien consentir à ne plus entrer en ville, à la condition qu'on leur donnât une très importante somme d'argent. Ils affirmaient que sans cela ils pénétreraient de nouveau dans Fez en nombre considérable pour enlever le quartier européen et massacrer tous les

Digitized by Google

Français qui se trouvaient à la Résidence générale, à l'hôpital, au Consulat et à l'ex-ambassade.

Les assaillants étaient certains de pouvoir compter sur le concours des gens de l'intérieur de la ville. Ces derniers le leur avaient du reste prouvé en facilitant leur assaut du 25, en les aidant à ouvrir des brèches et en les accueillant sympathiquement.

Le commandement comprenait que la seule défense vraiment efficace était de prendre une vigoureuse offensive. Ce fut la préoccupation dominante du général Moinier qui se ménagea une réserve disponible pour une contre-attaque devant être suivie d'une offensive immédiate.

C'est dans ce but qu'il avait conservé le bataillon Fellert à Dar-ben-Amar, assurant un débouché vers l'Est et formé la colonne Mazillier prête à se porter en avant.

Malheureusement la pénurie de nos effectifs, presque entièrement absorbés par la défense de la ville, ne permit pas une poursuite assez vigoureuse.

Les deux bataillons du commandant Mazillier, très faiblement appuyés en artillerie, durent s'arrêter à une dizaine de kilomètres, laissant l'ennemi se reformer aux portes de la ville.

On voit à quelles énormes difficultés se heur-

Digitized by Google

tait le général Lyautey, dès son arrivée à Fez, et la situation dans laquelle l'imprévoyance de son prédécesseur avait laissé le Maroc, ce Maroc qu'il se plaisait, dans son ignorance effrayante, à représenter comme absolument calme et où tout allait pour le mieux, dans la meilleure des diplomaties.

Les événements ne montraient que trop combien était dangereuse, et même criminelle, la politique d'optimisme, faite d'aveuglement, pratiquée jusqu'à ce jour par M. Regnault.

Toutefois, trois jours seulement après l'arrivée du général Lyautey à Fez, on sentait qu'il y avait enfin une tête, un chef. Partout, chez tous, nous remarquons le même sentiment de confiance et d'entrain. Tous les visages que l'on rencontrait maintenant étaient ouverts et expansifs. Une foi communicative avait fait place au malaise général qui pesait sur chacun. On s'abordait avec franchise, on parlait haut, en un mot : *on avait confiance.*

C'était la fin d'un long cauchemar....

Les journées du 26 au 28 sont employées à tâcher de rendre la ville inviolable et la mettre à l'abri d'une nouvelle insulte de l'ennemi.

Le 27 arrivait un bataillon de renfort, sous les ordres du commandant Rivière, composé de colo-

Digitized by Google

niaux et de Sénégalais. Le 29 devait arriver un bataillon du 3e tirailleurs, commandant Dresch.

La ville continuait à être divisée en deux secteurs :

1° Fez-Djedid, tenu par le 4e bataillon du 4e tirailleurs, commandant Laborderie;

2° Fez-Bali, occupé par le 8e bataillon du 4e tirailleurs, commandant Philipot.

Les renforts comprenaient un peloton de la 2e compagnie du 4e bataillon colonial, laissé à Bab-Fetouh et Tamdert par la colonne Mazillier.

Une réserve était constituée sous les ordres du commandant Bernier du 1er tirailleurs, comprenant la 6e compagnie du 1er tirailleurs, la 2e compagnie du 2e étranger, une section de 65 et un peloton de spahis, qui après avoir coopéré à la défense de Bab-Ghissa, restait à la disposition du général Bruland.

Le 26, le général Lyautey, accompagné du général Moinier, allait visiter les hauteurs de Darben-Amar, pour se rendre compte de la situation, sur le terrain.

Pendant toute la journée du 28, des renseignements concordants signalaient la présence de très nombreux groupes de Marocains dans la vallée du Sebou, sur les pentes de Djebel-Zalag et sur les hauteurs boisées s'étendant au nord de la ville.

Digitized by Google

Depuis plusieurs jours toutes les tribus n'ayant pas pris part à la première attaque étaient l'objet de sollicitations pressantes de la part des rebelles.

Voici le texte d'une lettre « circulaire » adressée à la plupart d'entre elles :

Aux kébir de la méhalla campée à Bou-Merched-aux-Cheraga. — La meilleure des œuvres, après la foi en Dieu, est la Guerre Sainte (suivent des extraits du Coran sur l'obligation de combattre l'infidèle). Nous avons chargé les caïds El-Fodid et El-Homar-el-Heri de vous diriger.

Obéissez-leur; préparez-vous à la Guerre Sainte et joignez-vous aux tribus. Nous vous avons écrit deux fois sans que vous vous soyez conformés à nos instructions. C'est la dernière lettre que nous vous adressons. La Guerre Sainte est un devoir, même pour les femmes et les enfants. Salut.

Les révoltés avaient institué un véritable service d'état-major adressant des appels de mobilisation à toutes les tribus encore soumises, les menaçant de les razzier si elles ne se joignaient pas à eux. Quelques-unes de ces tribus venaient à nous pour nous dire que, puisque nous étions impuissants à les protéger contre les menaces dont elles étaient l'objet, elles étaient obligées de se joindre aux rebelles pour éviter d'être pillées et massacrées.

Digitized by Google

Les Cherarda notamment reçurent un appel des plus violents se terminant ainsi :

Comment ne suivez-vous pas l'exemple de vos ancêtres, alors que les Chrétiens sont à Fez et y tuent tous les jours de nombreux musulmans.

Ces appels furent entendus par les Cherarda, les Ouled-Djema et les Ouled-el-Hadj, qui étaient restés pacifiques jusqu'à ce jour.

La guerre sainte était prêchée partout, avec le drapeau de la Zaoia de Moulay Idriss, pris par les émeutiers, dans la nuit du 25 au 26, sur le tombeau même du grand marabout.

Une attaque violente était donc annoncée pour le 28 au soir.

Afin de dégager les abords immédiats de la ville, le général Moinier donnait l'ordre à une colonne placée sous le commandement du lieutenant-colonel Mazillier de partir de Dar-Debibagh et de contourner la ville en passant par le bordj Nord, les Mérénides, Bab-Sidi-bou-Jida et Bab-Fetouh, avec mission de nettoyer les parties nord et est de la ville des dissidents qui auraient pu se masser dans ce périmètre et de détruire les moyens de passage déjà construits par eux pour attaquer la ville.

Digitized by Google

Cette colonne comprenait six compagnies, un escadron et demi de spahis, une section de 75, deux sections de 65 et une section d'ambulance mobile.

Le départ eut lieu à 10 heures du matin de Dar-Debibagh.

La colonne laissait son artillerie de 75 aux Mérénides, sous la protection d'un peloton de la légion et poursuivait sa marche vers l'est.

Dès 2 heures, les hauteurs du Zalag se couvraient de très nombreux cavaliers et piétons, en marche sur la ville.

La colonne se repliait vers le pont de l'oued Fez et son artillerie ayant exécuté quelques feux sur les groupes dévalant du Zalag, elle rentrait le soir à Dar-Debibagh.

Les assaillants, qui continuaient leur progression, étaient accueillis par les feux des canons du bordj Nord, par ceux de l'artillerie Duhalde, postée à Bab-Fetouh et par la section de 75 des Mérénides.

L'ennemi continuait toutefois à s'avancer et tombait sous le feu intensif de l'infanterie et des sections de mitrailleuses, garnissant les remparts de la ville.

L'objectif de l'ennemi était, ainsi du reste qu'il l'avait annoncé, le quartier des Consulats et celui où les Européens étaient réfugiés.

Digitized by Google

Le nombre des assaillants allait sans cesse en grossissant et on les voyait arriver, tels des fourmis, de toutes les directions.

Devant l'imminence du danger, le général Moinier faisait venir de Dar-Debibagh le 6e bataillon du 4e tirailleurs, commandant Fellert, et une section de 65 de montagne, pour constituer une réserve générale. Il faisait également renforcer les secteurs de Bab-Ghissa et de Bab-Fetouh.

Pour faciliter l'action du commandement, toutes les troupes de Fez-Bali furent placées sous les ordres du colonel Gouraud.

Depuis 4 heures de l'après-midi, la situation allait s'aggravant.

Le commandant Duhalde rendait compte déjà que la muraille avait été franchie à l'est de Tamdert et que l'ennemi s'était avancé jusqu'aux limites des jardins.

La section d'artillerie de montagne du lieutenant Piquendar, serrée de près, avait dû faire usage de ses mousquetons et avait dû être dégagée à la baïonnette par un peloton de la 2e compagnie du 4e bataillon colonial du lieutenant Braconnier.

Le peloton de légionnaires étant insuffisant pour soutenir la section de 75 postée sur le tombeau des Mérénides, cette position fut évacuée. Elle

Digitized by Google

était aussitôt occupée par l'ennemi qui tira sur la casbah des Cherarda.

A 6 heures l'attaque devient générale et la fusillade crépite dans toutes les directions.

De nouveaux renforts sont appelés de Dar-Debibagh.

Trois compagnies du bataillon Rivière du 2e bataillon sénégalais arrivent encore à 8 h. 30 et renforcent la réserve générale et les réserves de quartier déjà fortement entamées.

Le moment est vraiment angoissant.

Dix-neuf compagnies se trouvent préposées à la garde de la ville, tandis que sept compagnies restent à Dar-Debibagh, prêtes à former une colonne mobile pouvant se porter, par l'extérieur, sur le point le plus menacé.

Vers 7 heures, le feu redouble d'intensité et la fusillade devient plus nourrie. Nos obus mettent le feu à des meules de paille situées à quelques kilomètres des remparts. L'incendie ne tarde pas à se propager, jetant ses lueurs sinistres à l'est de la ville.

On s'attend à une nuit tragique.

Les journalistes représentant le *Matin*, l'*Havas* et la *Vigie Marocaine* reçoivent l'ordre d'avoir à évacuer la maison qu'ils occupent en position avancée, dans une zone dangereuse. Les balles commençaient déjà à venir en frapper les murs.

Digitized by Google

C'est la quatrième fois qu'il nous faut déménager depuis le 17 avril ! On regrette vivement l'absence de l'honorable citoyen Cochon dont l'intervention serait des plus utiles, car plusieurs autres maisons doivent également être évacuées et leurs locataires ne savent où se réfugier.

Nous nous décidons, quant à nous, à aller passer la nuit avec le brave commandant Philipot, major de la garnison, qui a établi son quartier général au Dar-el-Amourni sur « la dernière terrasse où l'on tire », nous apprêtant à enregistrer de fortes émotions.

Tout à coup, vers 8 heures, la fusillade ralentit et ne tarde pas à cesser complètement....

On redouble partout d'attention, car on s'attend à un stratagème de l'ennemi.

Mais les heures se succèdent dans une attentive veillée des armes, sans que le silence, pesant et gros de menace, soit troublé.

Ce sera pour le lever du jour, pense-t-on.

Mais déjà l'aube blanchit les montagnes de Taza, sans que les Marocains aient donné de nouveau signe de vie.

Le soleil ne tarde pas à briller, faisant miroiter au loin les eaux limoneuses du Sebou dans le même calme et le même silence....

Les jumelles fouillent avidement la campagne dans toutes les directions. Il faut bien se rendre

Digitized by Google

à l'évidence, si inattendue soit-elle : les Marocains avaient complètement disparu et les trois groupes d'assaillants rassemblés à Bab-Ghissa, à Bab-Sidi-Boujida et à Bab-Fetouh, avaient peu à peu abandonné le terrain....

On apprit par la suite que le bel élan des assaillants s'était brisé devant le « chaleureux » accueil qu'ils avaient reçu. Leurs pertes étaient beaucoup plus considérables que nous ne pouvions même le supposer, au milieu de l'obscurité. Le feu de notre artillerie avait également contribué à leur causer des pertes tellement élevées qu'ils renonçaient purement et simplement à poursuivre l'assaut qu'ils s'apprêtaient à donner d'un si bel élan.

Sur la foi des histoires qui leur avaient été racontées, de nombreux Marocains croyaient n'avoir qu'à se présenter les mains dans leur... burnous pour entrer dans Fez, piller la ville et s'amuser à promener au bout de piques les quelques têtes de Français qui pouvaient encore rester.

Aussi leur surprise fut-elle grande, lorsqu'ils se virent reçus d'une façon aussi vigoureuse.

Il y eut un premier flottement à la suite duquel plusieurs contingents de tribus ayant rebroussé chemin, tous les autres les suivirent. Et ils furent heureux de profiter de l'obscurité pour pouvoir

Digitized by Google

mettre le plus de kilomètres possible entre eux et une ville si bien gardée !

Nos pertes, par contre, étaient relativement faibles. Nous n'avions que 5 tués et 14 blessés dont les lieutenants Perrault et Braconnier, de l'infanterie coloniale. Les pertes de l'ennemi purent être évaluées à 1.000 tués environ.

Dès la première heure, le 29 au matin, un détachement de sortie, constitué dans la nuit et comprenant sept compagnies, un escadron de spahis, une section de 75, une section de 65 et une section de mitrailleuses, sous le commandement du colonel Gouraud, se portait au Nord de Fez et constatait que les abords de la ville étaient complètement évacués.

Le combat du 1er juin.

Pendant les journées des 29 et 30 mai, les troupes goûtèrent un repos bien mérité.

Il fallait, en effet, accorder quelque répit à ces hommes surmenés par quatre jours et quatre nuits de combats et d'alertes, de luttes corps à corps, et laisser également « souffler » les renforts arrivés la veille à marches forcées.

Pendant ce temps, le général Moinier préparait une colonne de cinq bataillons, six sections d'artillerie et deux escadrons, pourvue de tous ses or-

Digitized by Google

ganes, pour la mettre sous les ordres du colonel Gouraud chargé de prendre l'offensive et d'aller disperser un gros rassemblement signalé à Hadjra-el-Koila, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Fez.

Cette colonne comprenait :

Le bataillon Fellert et sa section de mitrailleuses;

Le bataillon Drasch;

Le bataillon mixte Duhalde, formé de deux compagnies coloniales et deux compagnies sénégalaises avec leur section de mitrailleuses;

Le bataillon mixte Rivière, formé d'une compagnie coloniale et trois compagnies sénégalaises avec leur section de mitrailleuses;

Le bataillon mixte Giralt, formé de trois compagnies du 2e étranger et d'une compagnie du 1er tirailleurs;

Toute la cavalerie, sauf 4 pelotons, renforcée de 3 pelotons de chérifiens reconstitués;

Une batterie de 75, lieutenant Lagarde;

Une section de 75, lieutenant Bouheuri;

Deux sections de 65, capitaine Bauchet;

Une section de 75 de montagne, lieutenant Oddou;

Un détachement du génie, lieutenant Blondet;

Digitized by Google

Les ambulances Duchêne et Marullaz.

La cavalerie était placée sous les ordres du commandant Durand et l'artillerie sous les ordres du commandant Le Rond.

Le lieutenant-colonel Mazillier était adjoint au colonel Gouraud, ainsi que le commandant Daugan, chef d'état-major du général Moinier, le capitaine Rieder, officier d'ordonnance du général Lyautey, les capitaines Le Glay, Pabst, Goubeau, Pettelat et Amiel et le lieutenant Renaud du Service topographique.

La colonne emportait pour trois jours de vivres.

A 4 heures du matin le colonel Gouraud indiquait comme point de ralliement la porte de Bab-Fetouh, l'artillerie devant sortir par Bab-Sidi-Boujida.

Mais, en raison de l'étroitesse de cette porte et sa disposition « en tiroirs » l'artillerie fut obligée de dételer et de séparer les pièces des avant-trains. Les pièces, poussées à bras et tirées à la prolonge, purent enfin sortir.

Pendant cette opération le colonel Gouraud faisait couvrir sa gauche par le bataillon Rivière, avec sa section de mitrailleuses, un peloton de spahis et un peloton de cavalerie chérifienne.

Vers 5 heures, la colonne était rassemblée et le dispositif suivant était pris :

Digitized by Google

L'avant-garde, sous les ordres du commandant Duhalde, comprenait : un peloton chérifien, quatre pelotons de spahis, le bataillon Duhalde et sa section de mitrailleuses, une batterie de 75 et un détachement du génie.

A 800 mètres en arrière, le gros de la colonne, sous les ordres du commandant Giralt, comprenait :

Le bataillon Giralt;
Une batterie de 65;
Une section de 75 de montagne;
Le bataillon Dresch;
Le convoi de munitions;
Les ambulances.

A 400 mètres, l'arrière-garde, sous les ordres du commandant Fellert, comprenait :

Une compagnie du bataillon Fellert;
Une section de 75;
Trois compagnies du bataillon Fellert;
Un peloton de spahis;
Un peloton de cavalerie chérifienne.

Après avoir traversé le pont de l'oued Bou-Keratch, à quelques centaines de mètres de la ville, la colonne se dirige vers le pont du Sebou, à l'est.

Le soleil se lève radieux et fait prévoir une

Digitized by Google

superbe journée, malgré quelques nuages qui flottent sur les cimes du Zalag à l'ouest.

A peine est-on sorti de la ville que l'on est pris à la gorge par l'odeur épouvantable qui se dégage des nombreux cadavres marocains abandonnés dans les jardins.

La cavalerie prend rapidement la tête de la colonne, pendant que le reste des troupes avance péniblement dans des défilés difficiles, véritables sentiers de chèvres.

Aussitôt que la nature du terrain le permet, la colonne prend la formation indiquée plus haut.

Vers 5 h. 45 un engagement se produit avec la cavalerie chérifienne qui se porte sur la gauche pour dégager l'axe de marche de l'infanterie.

Le bataillon d'avant-garde se déploie, mettant les 9e et 14e compagnies sénégalaises en première ligne, les deux compagnies coloniales restant en deuxième ligne.

A 6 heures la première ligne d'infanterie essuie le feu des Marocains occupant les crêtes du Zalag.

La première section de 75 ouvre le feu pour protéger le mouvement de l'infanterie.

A 6 h. 10 le colonel Giralt reçoit l'ordre de prolonger la gauche du bataillon Duhalde pour le relier au groupe Rivière, mais en n'engageant qu'une compagnie.

Digitized by Google

A 6 h. 20 le lieutenant-colonel Mazillier reçoit l'ordre de prendre le commandement de la première ligne qui aura à se maintenir sur place pour attendre que l'artillerie montée ait pu rejoindre la colonne.

Les Marocains, encouragés par cet arrêt, occupent les lignes de crêtes à 600 mètres, de plus en plus nombreux, et ouvrent un feu assez vif, pendant que quelques groupes dessinent un mouvement tournant vers la droite.

Sous le feu maintenant violent et bien ajusté de l'ennemi, notre cavalerie éprouve des pertes; le sergent anglais Redman est tué, le capitaine Devanlay et le lieutenant Chevrier blessés, ainsi que plusieurs cavaliers.

L'infanterie arrive à leur hauteur et dégage la cavalerie qui passe en seconde ligne.

L'ennemi, tout en se repliant, se renforce et prend position sur une deuxième crête.

Le groupe Rivière se porte sur deux mamelons à 1.500 mètres du chemin suivi par la colonne principale, où il se maintiendra jusqu'à ce que l'arrière-garde soit arrivée à sa hauteur.

L'ennemi, toujours sur la gauche, profitant du terrain, approche à moins de 1.000 mètres. Il est vigoureusement canonné par la batterie de 65 du capitaine Bauché, battu par le feu des mitrailleuses de la section Barré et de deux compagnies

Digitized by Google

et demie d'infanterie du bataillon Rivière déployées à gauche.

Les Marocains subissent de grosses pertes tandis que nos troupes, bien défilées, sont indemnes.

Découragé, l'ennemi bat en retraite vers les crêtes, emportant de nombreux morts et blessés, poursuivi par le feu de la section de 75 de montagne du lieutenant Oddou.

La gauche est maintenant dégagée et le groupe du commandant Rivière rentre, à 8 h. 30, en première ligne.

A 7 h. 50, l'artillerie de 75 de campagne ayant enfin pu rejoindre la colonne, malgré les difficultés du terrain, le mouvement général en avant est repris.

Le colonel Gouraud fouille de sa jumelle tout le terrain, depuis le pont du Sebou à droite, jusqu'aux cimes embrumées du Zalag, d'où descend un vent glacial, cherchant le gros de la harka ennemie.

Un millier d'hommes environ se trouvent en face de nous. Ce n'est pas encore la harka de 15.000 combattants que signalait le Service des renseignements !

A 8 heures, on aperçoit enfin, arrivant par la vallée du Sebou, plusieurs groupes d'un millier de cavaliers chacun.

C'est la harka.

Digitized by Google

Elle est encore à 4 ou 5 kilomètres, venant dans notre direction. Les Marocains se divisant par petits paquets de 300 à 400 hommes continuent à avancer en ordre, sans hâte et sans cris, comme sûrs d'eux-mêmes.

Ils peuvent être 15.000.

Au fur et à mesure qu'ils approchent, nous comprenons qu'ils ont adopté une espèce de formation par tribus, par fractions et par douars. Des étendards aux couleurs vives les précèdent, ainsi que de nombreux fantassins.

Notre colonne est arrêtée.

Plus la harka s'avance, plus nous remarquons son importance. Cette marche tranquille est grandiose, dans l'immense décor du fleuve qui serpente à nos pieds au centre du cirque de montagnes qui nous environnent en formant au sud la vaste cuvette qu'est la vallée du Sebou, cette harka qui progresse en ordre et en silence a quelque chose d'impressionnant qui fait songer aux hordes sauvages d'Attila et de Tamerlan, détruisant tout sur leur passage.

Nous ne pouvons nous empêcher de comparer les proportions minuscules de nos cinq bataillons, déployés en face de ce flot compact de combattants qui paraît devoir tout balayer devant lui, tant il avance avec une parfaite assurance.

La minute est tragique et nous croyons voir

Digitized by Google

passer un frisson sur nos lignes. C'est comme un fléchissement moral qui se traduit dans les attitudes. Tous les regards, en effet, se tournent à ce moment vers le colonel Gouraud.

Campé sur un piton, sa haute silhouette se détachant, droite sur le ciel, il est presque seul, auprès de son petit fanion rouge qui claque joyeusement au vent.

De tous les côtés à la fois il vient d'envoyer des ordres qui vont animer ses différentes unités.

Ventre à terre les officiers d'état-major et les estafettes partent dans des directions différentes, galopant à toute allure, au milieu de blocs énormes, pour faire prendre le dispositif de combat.

Le chef vient de lancer à tous ses éléments l'ordre qui, en coordonnant leurs efforts, va briser le flot montant de la harka. Et l'on se rend compte que cet ordre a produit un puissant effet moral sur les troupes qui, allègrement, reprennent leur marche en avant, pendant que la harka, à peine à 2.000 mètres, commence à pousser ses cris de guerre et à s'ébranler à une allure plus vive. De toutes les pentes dégringolent de nouveaux combattants qui viennent se joindre à elle.

La section de 75 du lieutenant Lagarde, renforcée par la section Ninoreille, ouvre le feu sur un premier groupe d'un millier de cavaliers qui remonte la rive droite du Sebou. La section Bon-

Digitized by Google

henry vient s'établir à gauche des deux premières.

Les premiers coups tirés à 2.000 mètres sont admirablement pointés. Les schrapnels tombent en plein dans les rangs ennemis, au milieu de groupes compacts où ils causent de terribles ravages.

C'est d'abord de la stupéfaction.

Mais, sous le feu violent et très efficace de nos trois sections d'artillerie, l'ennemi s'arrête, tournoie, se disloque et ne tarde pas à s'enfuir dans une galopade générale.

Les uns vont occuper les rives cultivées du Sebou, où ils se dissimulent derrière des arbustes; d'autres se réfugient sur le sommet de la montagne; d'autres encore retournent simplement en arrière, dans une course éperdue, allant semer l'alarme dans le campement d'Hadjra-el-Kaïla, où les femmes et les provisions étaient restées. Mais la plus grande partie a compris que le mieux était de se rapprocher de nous, à l'abri d'un repli de terrain assez accentué.

De notre côté, la marche en avant se poursuit, par bonds successifs, de crête en crête, l'artillerie préparant et appuyant l'infanterie qui progresse par échelons.

Deux lignes de crêtes sont ainsi successivement enlevées.

Les cavaliers ennemis avancent également, lais-

Digitized by Google

sant dans les cultures les fantassins qui gênent leur marche.

Un groupe de 500 cavaliers marocains, qui s'est replié derrière un mamelon, essaye de se déployer pour arrêter la marche de la 9e compagnie sénégalaise, renforcée par la compagnie coloniale Hugot. Il est dispersé par l'artillerie.

Vers 9 heures la première ligne découvre une grande crête allongée, s'étendant du Sebou au Zalag. Protégée par l'artillerie, cette ligne se porte à l'attaque de la crête, garnie de Marocains, pendant que les unités de la deuxième ligne viennent prendre leur place et que l'arrière-garde serre sur la colonne.

Les groupes Giralt au centre et Rivière à gauche — ayant chacun deux compagnies déployées et deux autres en soutien, derrière les intervalles — marchent droit devant eux, pendant que le groupe Duhalde déborde, par sa droite appuyée au Sebou, le mouvement de terrain.

Le déploiement de nos troupes a près de 4 kilomètres.

Sous le feu de notre artillerie et de notre infanterie, la crête est conquise; mais, dans ce mouvement, un groupe nombreux de Marocains, embusqués dans un chemin creux courant le long du fleuve, ouvre le feu à moins de 200 mètres

Digitized by Google

sur la 14e compagnie sénégalaise du capitaine Battesti, qui allait aborder la crête.

Le lieutenant Mas, dont le peloton formant la droite est très près de l'ennemi, est obligé de charger à la baïonnette. Les Marocains cèdent mais nous éprouvons des pertes sensibles. Le lieutenant Mas, mortellement frappé d'une balle dans l'abdomen, tombe glorieusement. Trois tirailleurs, qui se précipitent pour le couvrir de leurs corps, tombent également.

A ce moment l'engagement devient général et la fusillade fait rage, du Sebou au Zalag.

Le lieutenant Guérin, de la compagnie de la légion montée, a le bassin traversé et refuse qu'on l'enlève, le lieutenant Claude est blessé à la jambe. Un légionnaire, un colonial, deux sénégalais, deux tirailleurs sont tués presque au même moment.

Un sergent, douze sénégalais, un légionnaire, un colonial, trois tirailleurs tombent grièvement blessés, en l'espace de quelques minutes.

Mais notre feu redouble d'intensité et l'ennemi cède enfin.

Le commandant Fellert serre sur la première ligne, en même temps que la cavalerie et la compagnie montée de la légion sont rapprochées sur la route.

A 10 heures la grande crête est occupée et l'on aperçoit à 4.000 mètres environ plusieurs villages

Digitized by Google

et le camp des Marocains occupant un vaste emplacement, à cheval sur les deux rives du Sebou.

L'ennemi tente un dernier effort; mais on sent que c'est le choc final. Un chérif à cheval essaye encore de rallier, autour de son étendard blanc, les derniers groupes indécis.

Cette réserve est aussitôt criblée d'obus; et les survivants s'enfuient définitivement dans la direction du fleuve.

Tous les combattants se sont maintenant rués dans leur camp où grouille une foule dense de cavaliers et de fantassins, cherchant à emporter les objets les plus précieux.

Une batterie de 65 et trois sections de 75 ouvrent sur eux un feu terrible, couvrant de gerbes de projectiles les deux rives du fleuve.

C'est dans le camp, déjà évacué par les femmes, un affolement indescriptible. Les guerriers, lançant leurs derniers coups de feu sur notre cavalerie qui arrive pour incendier les tentes, tournoient et s'enfuient dans toutes les directions, encore poursuivis par nos obus jusqu'à l'extrême limite de portée de nos canons.

Ordre est donné à notre artillerie de se porter, au galop, encore en avant, pour poursuivre son feu. Elle occupe alors un mamelon avancé, sous la protection d'une compagnie de légion montée

Digitized by Google

qui se porte elle-même en avant, au galop, avec la cavalerie.

Mais le 75 perd du temps à traverser un ravin profond qui l'arrête quelques instants. Tandis qu'on aménage un passage l'artillerie de montagne arrive, la dépasse, et peut prendre position pour continuer le feu.

Enfin la cavalerie et la compagnie montée, suivies de près par les premiers éléments de la colonne, continuent leur rapide mouvement en avant et pénètrent dans le camp, qu'ils fouillent complètement.

A 11 h. 30, le gros de la colonne s'arrête à la hauteur des campements ennemis, où elle s'établit en halte gardée.

Nos troupes ont même l'agréable surprise de trouver de nombreux plats de couscous tout préparés, des méchouis cuits à point et de grandes bouillottes de thé fumant, que les Marocains comptaient déguster après leur victoire. Elles se les offrirent avec satisfaction !

Il ne restait bientôt plus de cet immense camp, comprenant plusieurs centaines de vastes tentes, des abris de branchages et même plusieurs villages dans lesquels les Marocains grouillaient par milliers, que des ruines fumantes. L'incendie ne tardait pas à gagner les récoltes et la plaine ne formait plus qu'un immense brasier.

Digitized by Google

Jusqu'à 2 heures de l'après-midi la cavalerie poursuit les fuyards et déblaye complètement le terrain.

A 2 h. 30 la colonne reprend sa marche vers l'ouest dans la direction de Djebel-Lamtar, où des rassemblements sont encore signalés.

Mais le résultat de la bataille du matin est déjà connu, et le pays est complètement abandonné.

Dans la soirée nos troupes bivouaquent près de Sidi-Chafëi. Un détachement, soutenu par une batterie de montagne, est dirigé sur Fez pour ramener les morts et les blessés.

Le lendemain la colonne Gouraud rentrait dans Fez, après avoir détruit sur son passage tous les villages et campements ennemis qui nous étaient hostiles.

A 3 heures les troupes victorieuses qu'étaient allés attendre à la porte de Bab-Ghissa le général Lyautey, le général Moinier, le général Brulard et quelques notabilités chérifiennes, défilaient dans les principales rues de Fez, produisant sur la population, enfin terrifiée, une profonde impression.

Les pertes éprouvées par les Marocains peuvent être évaluées à un millier de tués.

Nous avions, de notre côté, 11 tués, dont le lieutenant Mas et 28 blessés dont le capitaine Devanlay et le lieutenant Chevrier du 1er spahis,

Digitized by Google

le lieutenant Guérin du 2e étranger et le lieutenant Claude du 4e tirailleurs.

Cette superbe bataille, qui valait au colonel Gouraud les étoiles de général, eut un retentissement énorme dans toutes les tribus qui nous croyaient dans l'impossibilité de sortir de la ville.

Elle contribua à ramener un moment de calme qui permit au général Lyautey de commencer l'organisation du pays et termina la phase des événements provoqués par l'émeute du 17 avril.

Au cours du combat, livré le 1er juin par les troupes du colonel Gouraud, on trouva dans la tente du chérif commandant la harka d'Hadjra-el-Koäla plusieurs lettres intéressantes et, notamment, une sorte d'ordre de mobilisation des plus curieux, dont voici la traduction :

Louange à Dieu seul!

Exposé de la réglementation qui doit être suivie pour la répartition de méhallas bénies, pour la mise en déroute de l'ennemi, s'il plaît à Dieu.

Avec la puissance de Dieu et sa force, toutes les tribus rentreront dans Fez.

Les tribus des Beni-Ouaraïn, des Ait-Tcherouchen, des Beni-Sadden, des Cherarda, des Oulad-el-Hadj et leurs voisins les Beni-Ouaraïn, entreront par la force de Dar-Debibagh au bastion qui avoisine Bab-Fetouh.

Les tribus Riata, Tsoul, Branès et Oulad-Riab, se

Digitized by Google

porteront au bastion désigné vers la porte de Sidi-bou-Jida.

Les Oulad-Amrane, les Haourra, les Suadja et autres de la région, entreront de Sidi-bou-Jida à Bab-Chissa.

Les tribus Amenou et Ametou, les Chorfas, les Oulad-Sidi-Khremlah, et avec eux les Beni-Zerouel, rentreront de Bab-Ghissa à Bab-Marouk.

Les tribus Cherarga, Oulad-Djeman, Letma, les Riffains, les Hayainas, les Asbas et les Beni-Ouriagel, rentreront de Bab-Marouk à Dar-Debibagh.

Avec le détail que nous venons d'indiquer, le feu sera ouvert sur la totalité des murs de la ville. Quant aux cavaliers, ils sortiront de la Smala vers Dar-Debibagh, vers le Saïs, vers Dar-Mehares et se répandront dans le pays que nous venons de dire.

Que l'assistance de Dieu soit avec la totalité des Berbères campés autour de Fez, qu'ils aient confiance en Dieu et leur entrée dans la ville, par le côté qui leur est désigné, par un trou ou par l'autre.

Ils viendront vers les portes, tueront tous les ennemis qui s'y trouveront et les remplaceront par des Musulmans, avec la puissance de Dieu et sa force.

Que chaque tribu reste à l'endroit où elle sera entrée. Il se peut que l'ennemi prenne la fuite comme il l'a déjà fait. Et si vous faites rassembler les Musulmans comme nous venons de le dire, depuis les premières paroles jusqu'aux dernières, nous aurons la victoire, s'il plaît à Dieu.

Qu'il fasse durer notre autorité et qu'il magnifie les destinés du chérif Sidi Mohammed-el-Hadjami, qui s'est occupé de cette guerre sainte.

Comme on le voit, cet ordre d'attaque était parfaitement conçu et il montre bien que toutes les tribus désignées devaient simultanément atta-

Digitized by Google

quer Fez dans toutes les directions. Il justifie également l'impression ressentie pendant le combat du 1er juin, relaté plus haut, que l'ennemi avançait en ordre, en plusieurs colonnes, groupé par tribus et par fractions.

Cette organisation, bien que rudimentaire, permettait aux assaillants de donner leur maximum de force au moment de l'attaque.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

Les causes réelles de l'émeute de Fez. Les responsabilités.

Une étrange enquête.

Une erreur fondamentale a été commise par le Gouvernement et le Parlement dans la recherche sommaire des causes déterminantes des événements du 17 avril.

C'est M. Regnault qui l'a volontairement provoquée en s'obstinant à créer une équivoque sur les causes vraies de la révolte.

Pour masquer un instant sa responsabilité si terriblement engagée, il s'est acharné à vouloir confondre les causes apparentes de la révolution, c'est-à-dire le soulèvement des Askris, avec les causes réelles et profondes qu'il devait cependant connaître mieux que personne, à moins d'admettre — ce qui est d'ailleurs parfaitement possible — qu'il n'ait absolument rien compris aux événements qui se passaient autour de lui.

Quelques parlementaires avisés, parmi lesquels M. Barthou, président de la commission des

Digitized by Google

affaires extérieures et des protectorats, et M. Maurice Long, le distingué rapporteur du traité de protectorat, avaient cependant pressenti la vérité, mais sans pouvoir s'y appesantir.

M. Barthou disait en effet (1) :

En ce qui concerne la constitution de l'ordinaire (des askris), cette mesure effectivement a été prise. Il est certain qu'elle a constitué une erreur procédant des intentions les meilleures. Mais dire que cette erreur a été une faute, et *surtout* que cette faute a déterminé l'émeute de Fez, *serait aller trop loin et donner à un fait particulier des conséquences trop générales et excessives.*

Cet avis autorisé est également celui de M. Maurice Long, rapporteur du traité de protectorat, qui s'écrie :

« Très bien ».

Mais M. Barthou continue et précise :

Ce qu'il faut dire, c'est que des faits particuliers ont coïncidé avec une situation générale qui n'était pas bonne, et qu'ils se sont produits dans une atmosphère de malaise — pour ne pas employer une autre expression.

Ce qui peut nous étonner, c'est que les autorités chargées de représenter la France au Maroc (voir M. Regnault) n'aient pas eu le sentiment de ce malaise, qu'elles ne se soient pas rendu compte des diffi-

(1) *Journal officiel* du 1er juillet 1912, p. 1852.

Digitized by Google

cultés que le départ du Sultan allait produire, et qui naissaient déjà de l'annonce du protectorat.

Il y avait des précautions à prendre (après la signature du traité de protectorat). *Il est regrettable, il faut le dire, qu'elles n'aient pas été prises*, qu'on n'ait pas fait au Maroc ce qu'on n'avait pas manqué de faire en Tunisie. *Cela est d'autant plus fâcheux* que des hommes, qui habitaient le Maroc depuis longtemps, ne s'étaient pas mépris sur la situation.

Et M. Barthou cite un article de M. le docteur Weisgerber, du *Temps*, comme il citera plus loin un article de M. Hubert-Jacques, du *Matin*.

Mais M. Barthou, comme M. Maurice Long, est obligé de se borner à laisser entrevoir la vérité, sans avoir la possibilité de pouvoir pousser plus loin la recherche des responsabilités.

Nous n'avons pas, dit-il en effet, à examiner l'origine des troubles de Fez. La commission des Affaires extérieures n'avait pas reçu ce mandat de la Chambre. Elle n'a pas voulu l'exécuter (1).

Il paraît que le général Lyautey avait été chargé de faire une enquête. C'est, du moins, ce que nous apprend M. Barthou quand il dit :

En attendant les résultats de l'enquête complète que le nouveau résident général devra poursuivre (2)...

(1) *Journal officiel* du 1er juillet 1912, page 1852.
(2) *Id.*, 28 juin 1912, page 1839.

Digitized by Google

Et c'est ce que confirme plus tard M. le Président du Conseil, ajoutant :

Comme je l'ai dit à la commission des Affaires extérieures, je n'ai pas encore, sur l'origine de ces troubles, l'appréciation personnelle et motivée de M. le général Lyautey. La Chambre comprend qu'il a eu, depuis son arrivée au Maroc, d'autres soins urgents, et qu'il n'a pas pu se livrer à une enquête rétrospective.

A-t-on jamais entendu parler des résultats d'une enquête dont le général Lyautey aurait été chargé?

Forcer, d'ailleurs, le nouveau résident général à enquêter sur les faits qui avaient précédé son arrivée était le mettre dans une très fausse situation en l'obligeant : ou bien à jeter un voile sur la vérité, ou bien à critiquer avec force ceux qui l'avaient précédé.

Or, le général Lyautey était trop *gentleman* pour jouer ce rôle.

Dès son arrivée à Fez, il a, tout au contraire, le souci constant d'ignorer tout ce qui a été fait avant lui.

« Une muraille, répétait-il souvent, se dresse derrière moi, et je ne veux, à aucun prix, savoir ce qui s'est passé de l'autre côté du mur. »

Il trouvait une situation qu'il jugeait épouvan-

Digitized by Google

table, cherchant simplement le meilleur moyen d'en sortir.

C'est ainsi que, quelques jours après son arrivée, le général Brulard lui ayant demandé d'adresser un ordre du jour de félicitations aux troupes pour leur attitude admirable pendant les journées tragiques, il lui répondit, bien que le cœur lui en saignât certainement : « Non, mon cher ami, c'est impossible, car j'ai dit que je voulais tout ignorer de ce qui s'est passé avant mon arrivée, aussi bien ce qu'il y a de beau et de grand, comme votre conduite et celle de vos superbes troupes, que ce qu'il y a eu de mal. Si je félicitais, il faudrait aussi que je blâme.... Je ne puis donc faire ce que vous me demandez. »

Et cependant, malgré tout son souci de ne pas prononcer une parole de nature à faire connaître son impression sur la politique suivie avant son arrivée, il ne pouvait s'empêcher de laisser échapper cette exclamation, qui venait sur ses lèvres presque comme un *leit-motiv :*

« Ah! si j'étais arrivé seulement trois mois plus tôt ! »

Cette phrase en laissait beaucoup entendre. Et nous la livrons à ceux qui attendent peut-être encore l'enquête du général Lyautey. Elle vaut plus qu'un long rapport.

Mais ceux qui avaient chargé si maladroite-

Digitized by Google

ment le résident général d'une « enquête rétrospective » auraient pu trouver dans son attitude si digne et si élevée une leçon de haute convenance, à moins que, le sachant incapable d'accomplir une telle besogne, ils n'aient imaginé là une manière assez habile d'enterrer les responsabilités, ce qui a réussi — jusqu'à ce jour.

Moulay Hafid.

Des raisons multiples, d'importance inégale, ont déterminé l'explosion de révolte du 17 avril.

Pour les comprendre, et ne pas s'en tenir à la seule rébellion des Askris, comme le voudrait M. Regnault pour les besoins de sa défense personnelle, il faut revenir en arrière. Il faut notamment connaître l'état d'âme du sultan Moulay-Hafid et les sentiments de la population quelque temps avant l'arrivée à Fez de l'Ambassade.

Depuis longtemps, Moulay-Hafid voulait abdiquer. Il était intransigeant sur ce point, et M. Gaillard, notre consul à Fez, dut insister longuement auprès de lui pour l'amener à modifier momentanément cette détermination.

Voici ce que disait Moulay-Hafid pour montrer que sa décision était irrévocable :

Digitized by Google

— Je ne suis pas et je ne peux pas être un sultan de protectorat. Ce serait contraire à tout mon passé, à mon besoin de liberté et d'indépendance. Je ne puis oublier, et tout mon peuple se le rappelle, que si je suis actuellement sultan, c'est précisément parce que je me suis posé à Marrakech en défenseur de mon pays contre toute intrusion étrangère. Je ne puis, sans forfaire à ma conscience, accepter et solliciter moi-même un joug contre lequel je me suis élevé dans une attitude qui m'a valu le trône. Je ne veux pas tromper la confiance que mon peuple a mise en moi. D'autre part, j'ai toujours été habitué à agir à ma guise, à faire tout ce qui me convenait, à dépenser sans compter l'argent qu'il me plaisait de prodiguer, à aller où bon me semblait sans avoir de comptes à rendre à personne. Mon père et tous les sultans du Maroc ont été habitués à cette autorité et à cette indépendance absolues. Je ne puis me résoudre à accepter un contrôle qui limiterait ma volonté et soumettrait mes actes à sa sanction. Non! vraiment, ce n'est pas possible, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour jouer le rôle de sultan de protectorat. Il est inutile d'insister, ma décision est irrévocable.

Il ajoutait d'ailleurs que son abdication n'avait rien qui puisse gêner la France, puisque le Gouvernement français s'était engagé à ne pas

Digitized by Google

s'opposer à cette abdication et à lui permettre même de désigner son successeur (1). (Il avait l'intention de désigner un de ses fils, âgé de 5 ans.)

Ainsi l'Ambassade, dont l'arrivée était prochaine, se serait trouvée en présence d'un enfant de 5 ans pour signer un traité de protectorat!

Devant cette perspective, M. Gaillard insista encore très vivement.

— Le voyage de l'Ambassade est annoncé, lui dit-il; vous ne pouvez pas abdiquer au moment où le ministre de France va venir! Il est impossible qu'il ne trouve pas un sultan pour le recevoir. Attendez au moins l'arrivée de M. Regnault et vous verrez ce que vous ferez ensuite.

Moulay-Hafid finit par se rendre à ces raisons, ajoutant qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour que le ministre de France reçût l'accueil le plus cordial.

---

(1) On sait que cette affirmation était exacte, et que, depuis le 17 octobre de l'année précédente, M. de Selves, alors ministre des Affaires étrangères, avait pris l'engagement de consentir à l'abdication de Moulay-Hafid et à la désignation par celui-ci de son successeur. M. de Selves avait d'ailleurs pris cette décision sans se rendre compte de sa gravité et sans que le Conseil des ministres fût appelé à en délibérer. Bien plus, ni M. Maurice Long, rapporteur de la commission de la Chambre, ni M. Barthou, président, ni M. Poincaré, rapporteur de la commission sénatoriale, n'avaient eu connaissance de cet engagement.

Digitized by Google

C'est dans ces conditions que l'Ambassade arriva à Fez.

Naturellement, les intentions de Moulay-Hafid avaient transpiré dans le palais et de là dans la ville, où elles furent diversement interprétées et déformées.

Le bruit ne tarda pas à courir que le Sultan voulait abdiquer pour ne pas livrer son pays aux infidèles. On savait qu'il devait quitter la capitale pour se rendre à Rabat, puis à Paris, et l'on disait couramment qu'il était prisonnier des Français. Moulay-Hafid eut le tort certain, après avoir lui-même lancé tous ces bruits, de les laisser courir dans le public. Cette interprétation inexacte, qui le posait en victime impuissante à s'opposer à une calamité nationale, ne pouvait que flatter sa popularité aux yeux du bas peuple. Là était le danger, et Hafid commit incontestablement la très grosse faute de ne pas s'en rendre compte.

La personnalité même de Moulay-Hafid est des plus complexes, et vouloir la définir en une seule formule nous paraît très difficile.

C'est réellement un caractère; mais, chez lui, l'intelligence se confond avec l'habileté, la volonté avec l'entêtement et la franchise avec le désir de paraître sincère.

Souvent il a tenu la diplomatie en échec par ses

Digitized by Google

arguments inattendus et non dénués d'à-propos, en les présentant avec un sens de la logique vraiment remarquable.

Et, très certainement, si Hafid avait eu, pour défendre ses conceptions, une armée et une marine puissantes, il eût passé pour le premier diplomate de l'Europe (1).

Il est certain que si sa résistance dut céder devant la menace, c'est que cette menace était effective.

Qu'il eût été, à ce moment, en mesure de parler d'épée aiguisée et de poudre sèche, nul doute que ses arguments eussent prévalu, non pas seulement parce qu'ils auraient été appuyés par la force, mais simplement parce qu'ils étaient logiques.

Toutefois, la préoccupation dominante de Moulay-Hafid a toujours été de sauvegarder sa personne et ses intérêts particuliers. Cette préoccu-

---

(1) Il suffit de relire le Livre Jaune de 1910, des pages 122 à 131, pour voir avec quelle élégante désinvolture il se joua des demandes de M. Regnault et de M. Merry del Val, alors ministre d'Espagne à Tanger.

De toutes les demandes que formula ce dernier, au nom de l'Espagne, Moulay-Hafid n'accéda qu'à une seule : la concession d'un terrain pour y établir un cimetière espagnol, ajoutant aimablement qu'il serait heureux que l'Espagne puisse l'utiliser le plus largement possible.

L'ironie était grossière, mais elle montre bien la tournure d'esprit de Moulay-Hafid.

Digitized by Google

pation, qui a toujours été le principal mobile de tous ses actes et de toute sa politique, contribue à le rendre beaucoup moins intéressant.

A plusieurs reprises, nous eûmes l'occasion d'avoir de très longs entretiens avec lui, après les événements de Fez.

Il nous a toujours donné l'impression d'un accusé présentant sa défense avec une très grande habileté et avec une ingéniosité telle qu'il n'y aurait pas eu, à notre avis, un seul jury de France pour le condamner, au cas — irréalisable — où il aurait été déféré à la Justice française.

Quand nous le vîmes, quelques jours seulement après les tragiques événements du 17, son regard ne brillait plus de la petite flamme de malice et de ruse qui sont une des caractéristiques de son visage mobile.

En acteur admirable, il a su se composer une physionomie triste et une attitude abattue, qui pouvaient d'ailleurs être des plus sincères.

Il parle avec volubilité et donne l'impression qu'il se livre en entier, sans réflexion, sans réticences.

Ses premières paroles sont pour dire, les larmes dans la voix, combien il déplore les événements qui viennent de se produire, et les termes lui manquent pour exprimer toute son horreur. Il a, du reste, fait connaître publiquement ses senti-

Digitized by Google

ments de réprobation dans une lettre chérifienne lue par son grand vizir à la population de Fez et aux Askris. Il n'y a donc pas à douter des sentiments qu'il ne craint pas d'afficher ainsi, publiquement.

Le souci constant qui le guidera, pendant tous nos entretiens, sera de démontrer que le moindre soupçon de responsabilité ne saurait l'effleurer. Il considère — tout comme M. Regnault — qu'il y a simplement eu une sédition militaire, et, partant de ce principe, il s'écrie :

— Comment voulez-vous que je sache quelque chose et puisse vous dire quoi que ce soit. Vous n'ignorez pas que les troupes chérifiennes échappent complètement à mon autorité depuis que les instructeurs français en ont pris la direction. Je n'ai plus aucune relation avec elles et ne connais même pas mes caïds et mes mokkadems.

Et il ajoute, avec un sentiment parfait de l'art scénique :

— Ne voyez dans ces paroles aucune récrimination, aucune critique, mais une simple constatation qui montre, pour répondre à votre question, que l'état d'esprit des troupes chérifiennes m'échappait complètement et que je ne pouvais ni prévoir, ni réprimer la sédition qui a éclaté.

— Pensez-vous, demandons-nous, que la sédition soit la cause unique des troubles? Un mécon-

Digitized by Google

tentement général ne régnait-il pas dans la population de Fez et dans les tribus, provoqué par l'annonce de votre départ prochain que l'on disait être définitif?

— Je ferai la même réponse, reprend posément Moulay Hafid. Les autorités françaises ont pris l'administration de la ville et celle des tribus, comme elles ont pris celle de mes troupes. Les caïds des tribus ont été destitués et remplacés en dehors de ma volonté. Je n'ai plus aucun contact avec les populations rurales, et j'ignore ce qu'elles pouvaient penser.

La conversation ayant pris un tour très libre, nous nous autorisons à « pousser » davantage Moulay Hafid en lui disant qu'on lui reproche d'avoir trop facilement laissé courir le bruit qu'il était dépouillé de toutes ses attributions, qu'il était le prisonnier des Français, que, victime de leur oppression, il était impuissant à réagir contre leur force. La propagation de ces bruits n'était-elle pas de nature à compliquer la tâche de la France qu'il prétendait vouloir faciliter; et ne lui appartenait-il pas d'empêcher qu'ils s'accréditassent aussi facilement?

Jamais pris au dépourvu, Moulay Hafid répond aussitôt, avec violence presque :

— Mais je ne suis pour rien dans tous ces bruits. Tout le monde ne voyait-il pas que ce

Digitized by Google

n'était plus moi qui agissais, et que les ordres donnés n'émanaient plus que des autorités françaises? Est-ce moi qui ai montré tous les papiers officiels reçus par tous les fonctionnaires maghzen et tous les caïds, revêtus d'un cachet français au lieu du sceau chérifien? N'était-il donc pas visible pour tout le monde, sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche, que je n'étais plus rien?

« L'état d'esprit des troupes, de même que celui des populations, m'échappait complètement. Je n'avais plus aucune autorité sur elles et il m'aurait été impossible, en supposant même, comme on a voulu le prétendre, que je fusse prévenu de quelque chose, d'intervenir personnellement ».

— En admettant, pour un instant que cela soit exact, — nous permettons-nous d'insister puisqu'Hafid se prête très obligeamment à notre interview, — il n'en est pas moins vrai que le Sultan a en lui deux personnalités : celle du chef d'Etat qui a pu être annihilée par l'autorité française, ou combattue par les Marocains eux-mêmes, — et Allah sait si elle le fut en 1911! — et celle du chef religieux devant lequel s'effacent tous les dissentiments intérieurs lorsqu'il est en péril. La preuve n'en est-elle pas que Sa Majesté, bien que dépouillée de toute autorité sur ses soldats, comme elle vient de le dire, a vu qu'elle était toujours considérée comme le chef suprême de l'Islam dans ce

Digitized by Google

pays; les Askris, en effet, estimant qu'ils avaient à se plaindre de leurs officiers, ne sont-ils pas venus s'adresser à Elle pour se faire rendre justice?

— La distinction entre le chef politique et le chef religieux, à laquelle vous faites allusion, pouvait être vraie jusqu'à ce jour, mais il n'en est plus de même maintenant où tout est changé, et où la mentalité même de mon peuple se modifie. Quant aux Askris qui se sont adressés à moi, une très faible partie seulement est venue faire appel à mon pouvoir temporel, pendant que les autres se mettaient directement en révolte et massacraient odieusement leurs instructeurs. Ceux-là, malheureusement, n'eurent pas recours à moi, car j'aurais très probablement pu les apaiser, de même que j'aurais certainement pu calmer ceux qui sont venus, s'ils n'avaient entendu les coups de feu que l'on tirait déjà à la caserne et en ville.

« Vous voyez donc, nous expose encore très longuement Hafid, que je ne pouvais rien, absolument rien; on ne peut par conséquent me reprocher quoi que ce soit dans les circonstances dernières, pas plus que dans le passé.

« N'ai-je pas toujours fait tout ce que la France m'a demandé? Si j'ai refusé quoi que ce soit, qu'on me le dise.

« Mon intention est du reste d'écrire prochaine-

Digitized by Google

ment un livre dans lequel je remonterai dans l'histoire du Maroc jusqu'à Moulay Ismaël, non pour présenter un exposé général des faits retraçant le règne de tous les sultans qui m'ont précédé, mais simplement pour étudier le rôle qu'ils ont joué au point de vue diplomatique et préciser leurs relations avec l'étranger.

« Je veux démontrer que ce n'est pas par moi que le Maroc a été démembré; je tiens à expliquer l'attitude que j'ai eue de tout temps avec la France, la nature de mes sentiments à son égard et les raisons qui m'obligent à me retirer après avoir assuré l'avenir du Maroc.

« Ce livre ne manquera probablement pas d'intérêt et je vous promets de vous en donner la primeur... bien que vous n'ayiez pas toujours été très aimable pour moi, notamment en 1908, lorsque j'étais à Mechra-ech-Chair, sur l'Oum-er-Rebia. »

— Mais, interrompons-nous en riant, vous oubliez qu'à ce moment vous me traitiez à coups de canon et que, le 29 mars notamment, sur la limite des Medakras, un de vos projectiles a éclaté à quatre mètres de moi, me couvrant, ainsi que mon cheval, qui fut blessé, de terre et d'éclats de pierre! Il m'était difficile de vous considérer alors comme un précieux ami!

Digitized by Google

C'est au tour de Moulay-Hafid de partir cette fois d'un franc éclat de rire.

— Oui, dit-il, j'ai précisément besoin d'expliquer quelle était l'attitude que l'on m'a *forcé* à prendre à cette époque. Mais je veux déjà vous indiquer ce que j'ai à répondre aux reproches que l'on me fait. Prenez un crayon et écrivez.

Et voici ce que nous avons pris, sous la dictée même de Hafid :

« On rappelle que je suis un lettré, ayant poussé à fond mes études de théologie. C'est exact; j'ai fait mon droit musulman et j'ai beaucoup travaillé la littérature, mais ce n'est nullement une raison pour prétendre que ce sont des principes religieux qui m'incitent à abdiquer.

« Si j'étais animé des sentiments fanatiques, comme on voudrait le faire croire, aurais-je appelé la France pour délivrer mon pays?

« Il convient donc d'écarter les raisons de religion et de fanatisme qui me pousseraient à abandonner le pouvoir, pour ne retenir qu'une question de besoin personnel de repos. J'avais déjà manifesté mon désir d'abdiquer avant la conclusion de l'accord franco-allemand. Je m'en vais, je vous l'ai déjà dit, pour continuer à vivre en bons rapports avec la France et précisément pour éviter des froissements que je sens inévitables avec le nouveau régime. Mais pourquoi

Digitized by Google

faire tant de bruit autour de mon départ? Les hommes passent et les institutions restent. N'en est-il pas de même chez vous? Et depuis trois ans seulement que je suis sultan, n'ai-je pas eu affaire à quatre ministres différents des Affaires étrangères : MM. Pichon, Cruppi, de Selves et Poincaré... sans parler des présidents du Conseil, qui ont été plus nombreux encore. Vos chefs d'Etat eux-mêmes ne changent-ils pas?... Pourquoi donc s'étonner que les hommes, au Maroc, passent comme en France !...

« On me fait un grief d'avoir un caractère inégal, d'être un jour souriant et le lendemain de mauvaise humeur. Quoi de plus naturel pourtant? Les événements ne sont pas toujours semblables. Un jour les nouvelles sont bonnes, le lendemain elles sont mauvaises. Je ressens et je traduis, forcément, des impressions différentes. Quant à aller jusqu'à prétendre gratuitement que je me livre à des excès d'intempérance, c'est là une pure calomnie et une infamie contre laquelle je proteste avec indignation.

« On me jette encore à la tête mon attitude en Chaouïa. Et, puisque l'occasion s'en présente, je ne suis pas fâché de la préciser.

« Oui, j'ai été momentanément l'adversaire de la France. Mais à qui la faute?

« N'étais-je pas, avant, son ami? N'étais-je pas,

Digitized by Google

antérieurement aux événements de la Chaouïa, en relations avec M. Regnault, par l'intermédiaire de M. Kouri, consul de France à Mogador?

« Les deux dernières lettres très amicales que j'ai adressées à M. Kouri sont restées sans réponse.

« Pourquoi donc a-t-on brusquement rompu les relations avec moi? Ne sait-on pas que j'ai protégé les Européens qui se trouvaient à Marrakech après le meurtre du docteur Mauchamp?

« Je demandais simplement, en 1908, à traverser la Chaouïa pour me rendre à Fez. Pourquoi m'en a-t-on empêché, puisque M. Pichon prétendait vouloir rester neutre entre Abdel-Aziz et moi? C'est alors qu'on m'a *obligé* à me battre pour passer. Et, même pendant cette période d'hostilité, me suis-je montré xénophobe? N'avais-je pas dans mon camp, au milieu de mes soldats, M. et M^me^ Jourdan, M. Christian Houël et M. Vaffier-Pollet? Leur a-t-on fait subir le moindre mauvais traitement?

« La France continuait à affirmer qu'elle voulait rester neutre entre mon frère et moi; pourquoi exigea-t-elle alors que toutes les tribus qui demanderaient l' « aman » (1) fissent leurs sou-

(1) Le pardon.

Digitized by Google

missions au nom d'Abdel-Aziz et non pas simplement à la France, comme je l'avais demandé?

« Malgré cela, je n'en ai jamais voulu à votre pays, parce que j'ai toujours estimé qu'il y avait un malentendu entre lui et moi, malentendu provenant des intermédiaires, qui n'ont pas su faire comprendre mes véritables sentiments au Gouvernement français, pas plus qu'on n'a su m'expliquer l'action de la France.

« Je n'ai jamais proclamé la guerre sainte, et les écrits que l'on me prête sont faux. La preuve en est que, pendant toute la durée de la campagne de Chaouïa, je suis resté en relations avec le général Drude d'abord, puis avec le général d'Amade, cherchant simplement à négocier pour pouvoir passer.

« On m'en a empêché, en violation même de la neutralité que l'on se plaisait à proclamer, et l'on m'a obligé à me battre pour entrer à Fez.

« Personne, en France, n'a le droit de me tenir rigueur de cette lutte, car, dès que j'ai été à Fez, je suis entré immédiatement en relations avec le Gouvernement français et ai réglé, avant même d'être reconnu par les puissances, de nombreuses questions avec vous, notamment celles relatives à la mission militaire française, au régime de la région d'Oudjda, à la situation d'Abdel-Aziz, à l'évacuation éventuelle de la Chaouïa, etc.... C'est

Digitized by Google

moi qui ai demandé ensuite que M. Regnault vint à Fez. »

Nous ne pouvons nous empêcher d'interrompre encore Moulay-Hafid pour lui faire remarquer que la mission Regnault de 1909, à laquelle il fait allusion, ne marcha pas très bien et que le ministre de France se heurta souvent à une vive résistance de sa part. Il y eut même un certain ultimatum....

— Pardon! reprend Hafid sans que nous ayons le temps de terminer notre phrase, je parle en ce moment de mon attitude vis-à-vis de la France seulement. Les résistances que vous rappelez sont uniquement relatives à l'application de l'acte d'Algésiras, notamment de l'article 60, qui ne fonctionne pas encore même aujourd'hui. Il ne s'agissait pas de questions concernant uniquement la France, mais bien toutes les nations signataires de l'acte d'Algésiras. J'ai eu, par contre, des difficultés spéciales avec l'Espagne, alors que je n'en ai jamais eu avec vous.

« Je consentais volontiers à laisser guider mon pays par la France, qui est une nation forte et sage; mais je ne voulais pas le livrer à l'Espagne, qui n'a jamais pu donner d'autre impression que celle de son impuissance dans le Rif, dont elle ne peut arriver à réaliser l'occupation, même à l'heure actuelle, à une faible distance de la côte.

Digitized by Google

« Avec M. Regnault, j'ai réglé toutes les questions qui me furent soumises, telles que celles dont je viens de vous parler, plus les questions relatives aux travaux publics par la nomination de l'ingénieur français Porché, au monopole exclusif d'instruction des troupes chérifiennes par la nomination du colonel Mangin, et aux finances par l'acceptation du principe d'un emprunt.

« On a prétendu et affirmé dans les journaux français que j'étais le candidat de l'Allemagne. Je déclare formellement que cela est absolument faux. Jamais, à aucun moment, je n'ai fait appel à l'Allemagne. On trouvera, par contre, si l'on veut rechercher dans les documents du Maghzen, la preuve qu'il en fut autrement avant mon accession au trône.

« Abdel-Aziz avait concédé le monopole des mines marocaines aux Mannesmann. Quant à moi, j'ai simplement traité une affaire avec ces derniers, parce que j'avais besoin d'argent pour vivre et ne pouvais en trouver nulle part.

« Je n'ai passé avec l'Allemagne aucun acte politique, ne lui ai concédé aucun travail, ni aucune partie quelconque de territoire.

« Si j'avais été réellement soutenu ou inspiré par l'Allemagne, je n'aurais pas reçu M. Regnault à Fez et n'aurais pas manqué d'essayer de faire

Digitized by Google

exercer une pression contraire à l'action de la France.

« Je proteste donc contre toute accusation d'avoir fait, à un moment quelconque, de la politique allemande.

« Mais votre gouvernement ne sait-il pas tout cela? Ne lui ai-je pas donné, dans des heures critiques pour lui, la preuve la plus absolue et la plus éclatante de mon sincère attachement? Oublie-t-on que j'ai résisté à maintes reprises à des sollicitations espagnoles et allemandes? Ne lui en ai-je pas fait part? Au moment même des incidents d'Agadir, n'ai-je pas encore repoussé ces mêmes suggestions espagnoles et allemandes (1)?

« Comment donc serait-il possible de douter encore de mon loyalisme?

« On pourrait peut-être me reprocher d'avoir mis la France dans l'obligation de m'envoyer un ultimatum en 1909. Je l'ai fait volontairement, car il s'agissait, cette fois, d'une question financière. On m'imposait un emprunt international pour solder les dettes de mon prédécesseur. J'ai

(1) Il est intéressant de constater une fois de plus, d'après les déclarations mêmes de Moulay-Hafid, que « nos amis » les Espagnols ont toujours marché d'accord avec des Allemands lorsqu'il s'est agi de nous susciter des difficultés au Maroc.

Digitized by Google

voulu être couvert par une mise en demeure. Pas plus. Du reste, mon acceptation s'est croisée avec l'ultimatum.

« La France se serait demandé, en 1907, quel eut été le meilleur sultan, de mon frère Abdel-Aziz ou de moi?

« Il ne m'appartient pas de répondre. On n'a qu'à voir quel est celui de nous deux qui a signé le plus d'accords avec la France et celui qui a le plus facilité votre tâche dans ce pays.

« N'est-ce pas Abdel-Aziz qui a fait venir les ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre et d'Espagne à Fez? N'est-ce pas lui qui a demandé la conférence internationale qui vous a conduits à Algésiras? N'est-ce pas lui qui a toujours cherché à entraver sournoisement l'action de la France? N'a-t-il pas appelé d'autres puissances à son secours et l'influence anglaise n'était-elle pas maîtresse absolue au Maroc, alors que vous étiez en lutte diplomatique avec l'Angleterre?

« Et c'est lui, cependant, que la France a soutenu contre moi!...

« Oui, je le répète encore parce que cela me tient à cœur, j'ai pu être appelé momentanément à vous combattre ouvertement, dans les conditions que je viens d'indiquer, mais les Français n'ont-ils pas l'habitude d'estimer davantage un adversaire qui lutte à visage découvert pour dé-

Digitized by Google

fendre son pays et reste, malgré cela, sur le terrain de la cordialité, plutôt que celui qui fait sournoisement appel aux autres puissances pour combattre ceux dont il se dit l'ami? »

Moulay-Hafid s'arrête un moment et laisse échapper un geste qui veut dire : « Allah l'a voulu ainsi ».

— Pour en revenir à la situation présente, reprend-il au bout d'un instant, on m'a dépouillé de toute autorité, en ne me considérant même pas comme un Conseiller de gouvernement. Je ne récrimine pas, je ne cherche pas à me jeter dans les bras que me tendraient des puissances rivales de la France, je me retire.

Et Moulay-Hafid termine par cette figure :

— On m'a lié les pieds et les mains, puis on m'a jeté à l'eau, et l'on voudrait maintenant me reprocher d'être mouillé !

Mettant à part toute question de jugement sur la sincérité même de Moulay-Hafid, il faut reconnaître que toutes ses réponses sont d'une grande habileté.

Malgré les questions les plus embarrassantes, poussées même parfois assez vivement, Moulay-Hafid ne se laisse jamais prendre au dépourvu et trouve toujours une réponse ou une explication saisissantes.

Digitized by Google

Dans les très longs et très fréquents entretiens que nous avons eus avec lui, il nous est arrivé souvent de lui poser, à brûle-pourpoint, des questions que nous avions méditées à l'avance et que nous considérions comme des plus gênantes, et jamais nous ne l'avons trouvé à court.

Sans la moindre hésitation, sans le moindre effort apparent de réflexion, la réponse venait immédiatement, raisonnable, logique, habile..., sinon satisfaisante.

La participation de M. Regnault à la signature du traité de protectorat.

Moulay-Hafid, au moment de l'arrivée de M. Regnault à Fez, se plaignait vivement de l'attitude des autorités militaires à son égard.

Son ressentiment avait pour objet principal la personne du général Moinier, commandant en chef des troupes de débarquement.

La raison du désaccord, assez violent, qui surgit à ce moment entre le Sultan et le général Moinier vaut d'être connue. Elle montrera bien l'esprit qui régnait à la Légation de France à Tanger et les procédés auxquels on avait recours pour discréditer l'autorité militaire aux yeux du Sultan et du Maghzen.

Digitized by Google

Le général Moinier avait adressé des rapports privés à la Légation de France; il signalait, comme un général français croyait pouvoir le faire en s'adressant à un ministre français, quelles difficultés lui causianet les agissements peu scrupuleux de Moulay-Hafid, qui cherchait à faire argent de tout, à vendre les biens Maghzen (1), à extorquer de grosses sommes aux candidats à divers emplois.

On pensera, sans doute, que la Légation de France à Tanger profita de ces renseignements pour soutenir le général Moinier et agir en conséquence auprès de Moulay-Hafid.

Ce serait mal connaître les procédés de ceux qui dirigeaient à ce moment, avec une inconscience et une incompétence incroyables, notre politique marocaine.

On ne trouva rien de plus habile — et sans doute de plus amusant — *que de faire traduire tous les rapports du général Moinier et de les remettre au Sultan.*

Il est bon de préciser qu'à ce moment M. Regnault était, comme par hasard, à Paris, et que la Légation de France était gérée par M. de Billy, premier secrétaire d'ambassade, chargé d'affaires. Mais M. Regnault pouvait impunément s'absenter, la Maison restait en de bonnes mains !

(1) Les biens du domaine public.

Digitized by Google

Dès que M. Regnault arriva à Fez, le 24 mars 1912, le Sultan lui renouvela son intention d'abdiquer après la signature du traité et se répandit en récriminations violentes contre l'autorité militaire. On comprend maintenant pourquoi!

M. Regnault, trouvant le terrain si bien préparé, n'eut aucune difficulté à se poser en sauveur aux yeux de Moulay-Hafid, en se mettant immédiatement en opposition avec l'autorité militaire.

Il en profita pour tirer aussitôt, auprès du Gouvernement, une très grande vanité de ses bonnes relations personnelles avec le Sultan. Celui-ci écrivit même au président du Conseil pour vanter les mérites éclatants de cet éminent diplomate, appelé aux plus hautes destinées.

M. Regnault se faisant recommander par Moulay-Hafid, quel triomphe !

— Ces militaires, en arrivait-on à conclure, sont vraiment bien peu intelligents, et ce général Moinier n'est véritablement qu'un soudart maladroit. Faut-il qu'il ait été peu habile pour avoir réussi à se mettre mal avec un si bon sultan! Il n'a pas la moindre notion de la diplomatie. Heureusement que la France a la chance de posséder M. Regnault. Voyez la différence : il suffit à ce dernier de se montrer pour être aussitôt cha-

Digitized by Google

leureusement accueilli par ce même sultan. Quel homme intelligent! Quel diplomate subtil! Quel ministre merveilleux que ce M. Regnault! Il rehausse à lui seul, s'il en était besoin, la diplomatie française tout entière.

Certainement, tous les bureaux du quai d'Orsay devaient frissonner de fierté nationale à la pensée qu'un peu de cette gloire rejaillissait aussi sur eux....

Deux jours après son arrivée à Fez, M. Regnault était reçu en audience solennelle par le Sultan, qu'il faisait attendre trois quarts d'heure seulement (1)!

Le 27 mars, M. Regnault présentait au Sultan le traité de protectorat. Le 30 du même mois, soit trois jours après seulement, le papier était signé!

Nouveau triomphe, qui lui valut, *par radio-*

(1) La politesse des rois n'a jamais été celle de M. Regnault, qui ne pouvait arriver à l'heure à une cérémonie quelconque. Tout le monde n'était-il pas fait pour l'attendre ?

Hélas ! quand le général Lyautey fut là, on n'attendit plus M. Regnault. Il s'en aperçut le jour où un service funèbre devait avoir lieu, un matin à 9 heures, à l'hôpital militaire, en l'honneur de la mémoire de plusieurs officiers tués. Le Ministre arriva paisiblement à 9 h. 45 — les trois quarts d'heure de retard réglementaires.

Mais, cette fois, la cérémonie, présidée par le général Lyautey, avait commencé à l'heure exacte... et elle était presque terminée.

Digitized by Google

gramme, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Hélas! des députés — ils sont parfois plus terribles que les enfants — ont réduit le rôle splendide de M. Regnault dans cette affaire à ses proportions véritables — celui d'un facteur qui remet une lettre recommandée en demandant décharge au destinataire.

Nous lisons, en effet, à l'*Officiel* (1) :

M. Barthou, président de la commission des Affaires extérieures. — M. Jaurès, à plusieurs reprises, a paru croire que la signature du traité avait été arraché au Sultan par une sorte de surprise. Mais les négociations avec le Sultan pour l'acceptation du protectorat sont *antérieures* au vote même par la Chambre et par le Sénat du traité du *4 novembre 1911*.

M. Long disait dans son rapport : « Notre protectorat au Maroc dépend de deux conditions, la première est l'assentiment du Maghzen; or, l'assentiment du Maghzen a été donné, et ainsi cette première condition a été remplie.

Le 9 novembre (1911), *le Sultan accepte définitivement*.

...Il ne faut, en effet, ni laisser dire sans protestation, ni laisser croire au pays que le protectorat a été imposé au Maroc, je ne dirai pas par violence, mais par surprise.

Il faut dire au contraire que ce protectorat a été

(1) *Journal officiel* du 1er juillet 1912, page 1850.

Digitized by Google

l'objet de négociations *qui ont commencé dès le mois d'octobre 1911.*

Toutefois, on pourrait supposer que ces négociations antérieures furent l'œuvre de M. Regnault et que l'honneur de la signature du traité lui revient quand même.

Il faut encore en rabattre.

Voici, en effet, ce qu'écrit Moulay-Hafid à M. de Selves, ministre des Affaires étrangères, le 9 novembre 1911 (1) :

Comme suite à notre lettre du 14 Doul Kaada 1329, relative à l'accord franco-allemand, nous avons l'honneur de vous annoncer que nous avons décidé de ratifier l'article 3 de cet accord (le seul qui restât en discussion) et de nous conformer à sa teneur, parce que nous avons pu nous pénétrer des bonnes dispositions de votre gouvernement en ce qui concerne Notre Majesté et Notre Empire fortuné; *tant à cause des explications que nous a fourni le taleb estimé Abd-el-Kader-ben-Ghabrit*, que par suite d'autres indices qui nous ont confirmés dans les conditions où nous sommes à votre sujet.

Comme on le voit, le rôle très actif joué par M. Regnault dans les négociations qui ont amené la signature du traité de protectorat méritait bien une cravate rouge!

(1) *Journal officiel* du 1er juillet 1912, page 1852.

Digitized by Google

Il est vrai que M. Regnault, pour décider le Sultan à accepter le 30 mars ce qu'il ne pouvait plus refuser depuis le 9 novembre de l'année précédente, alla jusqu'à lui accorder de fabuleux avantages pécuniaires. C'est ainsi qu'il le laissa s'emparer de tous les biens Maghzen qu'il lui plaisait de s'offrir, et le Gouvernement français fut obligé, quelque temps plus tard, de verser à Moulay-Hafid deux millions et demi (2.500.000 francs) pour qu'il consentit à se laisser déposséder de certains biens publics qui lui avaient été par trop scandaleusement attribués par M. Regnault.

Voilà donc dans quelles conditions supérieures d'habileté et de finesse M. Regnault réussit à « négocier » le traité de protectorat de la France sur le Maroc; voilà comment son nom méritera de rester attaché à ce « grand acte ».

Comment fut signé le traité de protectorat.

Moulay-Hafid a donc signé le traité de protectorat, tout en maintenant son intention d'abdiquer après son voyage à Paris. Cette détermination était tellement arrêtée dans son esprit que déjà il avait acheté une maison à Tanger, dans l'intention de se retirer dans cette ville pour y

Digitized by Google

vivre en simple particulier. Il voulait ensuite voyager incognito en Allemagne, en Angleterre, en Turquie, en Egypte, en Algérie et aller faire le pèlerinage de La Mecque.

Tout cela, la Légation le savait et y consentait. Elle décida d'amener avec elle le Sultan à Rabat, puis, quelques semaines après, de le conduire à Paris.

C'était l'apothéose !!! -

M. Regnault, dans des landaus officiels, exhibant à la France émerveillée un sultan en liberté, un sultan qu'il venait de dompter !...

Pour que le décor fût plus impressionnant et pour « corser » le programme du spectacle, on décida que plusieurs caïds, pris parmi les plus considérables — Glaoui, M'Tougui, Si Aïssa-ben-Omar, Anflous, etc., dont M. Regnault dressa soigneusement la liste — accompagneraient le Sultan, avec une nombreuse suite.

Quel beau cortège, quel défilé imposant, derrière la calèche sévère de M. Regnault cravaté de la Légion d'honneur !...

On avait simplement oublié de demander aux caïds en question s'ils consentiraient à participer à cette mascarade; il est probable qu'on aurait eu la surprise, au dernier moment, de n'essuyer que des refus. On voulait prouver que le voyage du Sultan était approuvé par la population et l'on

Digitized by Google

ne prenait même pas la précaution de s'assurer du sentiment des chefs de cette population !

Cette dangereuse manière de procéder, nous la retrouvons dans la façon même dont le traité de protectorat a été signé, en dehors de toute consultation populaire.

Et nous touchons ici à un fait qui a une très grosse importance dans les événements dont nous recherchons impartialement toutes les causes occasionnelles ou déterminantes.

De même que le traité fut clandestinement signé, on voulut, après sa signature, le tenir secret.

M. Regnault, avec la méconnaissance la plus complète de ce qui l'entourait, s'était naïvement figuré qu'un événement de cette importance pouvait rester ignoré, ne fût-ce que pendant quelques heures, d'un journaliste quelque peu averti, et qu'on pouvait le cacher, pendant une ou plusieurs semaines, à une population en éveil.

On jugera, à ce trait, sa psychologie des personnes et des foules.

Le soir même, naturellement, nous avions connaissance du fait et nous pouvions le télégraphier au *Matin*, qui l'annonçait vingt-quatre heures avant le Gouvernement. M. Regnault, toujours suffisant, n'avait même pas pu concevoir qu'une

Digitized by Google

nouvelle dont il avait décrété le secret pût être connue.

Aussi s'employa-t-il, avec des raffinements d'astuce absolument enfantins, à essayer de nous faire croire, pendant la soirée du 30 mars, que le traité de protectorat n'avait jamais été signé. Il alla même jusqu'à avancer sa parole d'honneur qu'il disait la vérité. Qui donc pourrait nous en vouloir de n'avoir pas modifié notre conviction, même après une telle affirmation?

Il a été dit, à la tribune de la Chambre, que nous avions eu connaissance de la signature du traité par l'indiscrétion d'un agent du Maghzen.

Nous pouvons affirmer ici, avec la sincérité que nous apportons dans tout ce livre, qu'aucun agent maghzen, pas plus qu'aucun agent français d'ailleurs, ne nous a fait part d'un acte que M. Regnault, le Sultan, El-Mokri et Ben-Ghabrit étaient seuls à connaître, avec l'Hajeb, garde des sceaux du Sultan, que nous ne connaissons pas et que nous n'avons jamais vu.

Le lecteur n'exigera pas que nous dévoilions nos méthodes d'informations, qui peuvent, au besoin, nous servir encore; mais nous l'étonnerons peut-être beaucoup en lui disant que *le principal élément de confirmation* nous vint précisément de M. Regnault lui-même! Très certainement ne s'en est-il jamais douté, mais la façon,

Digitized by Google

involontairement — ou naturellement — maladroite dont il s'y prit pour nous affirmer, sur l'honneur, que le traité n'était pas encore signé fut, pour nous habitué à le connaître, la confirmation que nous cherchions.

La clandestinité du traité fut plus qu'une erreur grossière de tactique, ce fut une faute des plus lourdes.

C'est ce que M. Maurice Long, avec son sens très avisé des choses marocaines, exprimait admirablement en disant (1) :

Etait-il possible quand l'objet de la mission venue pour signer le traité avait été annoncé au monde entier, de tenir le traité secret? Je ne le crois pas, et d'allieurs qu'on nous permette de le dire, ce qu'il aurait fallu, c'était non pas chercher à la dernière minute à dissimuler une signature comme dans l'ombre et le mystère, mais avoir pris d'avance les précautions politiques et militaires devant permettre de proclamer hautement, en pleine lumière et en pleine sécurité, l'acte solennel qui devait, aux yeux des populations marocaines, consacrer le protectorat de la France. (*Applaudissements.*)

C'est également ce qu'écrit le général Moinier dans son rapport :

Le Sultan, dit-il, demande que le texte de nos conventions avec lui reste longtemps secret, prêtant ainsi

(1) *Journal officiel* du 28 juin 1912, page 1840.

Digitized by Google

aux commentaires les plus fantaisistes, *et nous avons eu la faiblesse de lui céder.*

Nous trouvons encore cet avis exprimé dans le rapport du lieutenant-colonel de Lamothe, qui écrit :

...L'annonce du départ du Sultan et du transfert de la capitale à Rabat ou Marrakech en même temps que l'amour-propre et la curiosité du Fasi étaient blessés par le secret gardé sur les négociations. Froissés d'être tenus à l'écart et de n'être pas consultés, ils se firent l'écho de bruits les plus fantastiques au sujet des causes de l'accord.

Ils avaient accueilli les velléités d'abdication de Moulay-Hafid par des moqueries et le souhait de le voir aller jusqu'au bout. Mais un revirement se produisit bientôt. On se dit que le Sultan avait peut-être raison, et que, réellement, dans sa conscience de chef des croyants, il ne pouvait souscrire aux conditions que nous voulions lui imposer.

Je ne rappellerai pas les bruits qui ont couru en ville, et que mes comptes rendus ont signalé en temps voulu (1).

Je me bornerai à ajouter que, peut-être, certaines intrigues étrangères firent beaucoup pour augmenter le malaise, et on peut en trouver les traces dans les dépositions que nous avons recueillies (2).

---

(1) Le service des renseignements avait donc bien signalé, « en temps voulu », les bruits qui couraient en ville.

(2) Allusion à des intrigues allemandes et espagnoles; c'est là un sujet que nous ne voulons pas entamer ici.

Digitized by Google

Les mêmes bruits couraient dans les tribus, et y trouvaient une créance d'autant plus grande que les esprits y sont plus frustes et plus ignorants.

Aucun de ceux, en effet, qui, par leur autorité ou leur influence, auraient pu préparer la population à comprendre et approuver le nouveau régime ne furent prévenus ni consultés.

Les Oulémas et les Cheurfas, qui sont, dans une certaine mesure, des conseillers du Gouvernement et servent, en tous cas, d'intermédiaires autorisés et écoutés entre le Maghzen et le peuple, furent constamment tenus à l'écart de tout.

Les Oulémas sont des *savants;* la population, qui a confiance dans leur sagesse et leur science, s'en rapporte généralement à eux.

Les Cheurfas sont des descendants du prophète, qui jouissent d'une très grande autorité religieuse.

Lorsque l'on a ces deux éléments pour soi, on est presque certain de faire adopter par le peuple toute mesure juste. Or, les Cheurfas et les Oulémas, qui étaient, ainsi qu'on le verra plus tard, tout dévoués à la cause française, furent complètement négligés.

Cette façon de procéder était contraire à celle que le Sultan lui-même avait toujours adoptée lorsqu'il voulait accomplir un acte important,

Digitized by Google

contraire aussi aux méthodes que nous avions toujours appliquées dans des circonstances analogues, notamment en Tunisie et au Dahomey.

Elle fut la cause *certaine* de la facilité dangereuse avec laquelle le peuple, non prévenu, non éclairé, non « travaillé », accueillit favorablement toutes les fausses nouvelles : « Le Sultan, disait-on, était prisonnier des Français; il n'était nullement d'accord avec eux et c'était pour le peuple un devoir impérieux de se révolter et d'essayer de délivrer son khalife d'un joug qu'il n'acceptait pas. »

Telles sont les croyances qui s'accréditaient partout, aussi bien dans la ville de Fez que dans les tribus.

Et, malgré les avertissements qui viennent de toutes parts à l'Ambassade, on permet à cette situation de se prolonger, on laisse les populations dans cette lourde et funeste ignorance sans leur donner un seul conseil, une seule parole de sagesse.

Dans des rapports très précis, que nous verrons plus loin, le service des renseignements signale cette dangereuse situation à M. Regnault.

Non seulement le service des renseignements, mais encore M. Gaillard, le colonel Mangin et de très nombreuses personnalités, parfaitement au courant du mauvais état d'esprit de Fez et des

Digitized by Google

environs, relatèrent des faits inquiétants. Tous se heurtèrent à l'optimisme aveugle et souriant de M. Regnault, qui ne tint aucun compte de leurs avis.

Veut-on savoir de quelle façon M. Regnault accueillait les personnes autorisées qui, par leur situation, se trouvaient dans l'obligation de venir le renseigner?

Voici un exemple qui nous dispensera d'en citer d'autres.

Le lieutenant-colonel Mangin, des troupes chérifiennes, arrivait à Fez vers le 8 avril, c'est-à-dire une huitaine de jours avant les événements. Il venait de Tanger, avait accompli le trajet par petites étapes pour se rendre compte de l'état d'esprit des tribus, causer avec les caïds, prendre des renseignements sur les commencements d'effervescence qui lui avaient été signalés dans la région des environs de Fez.

Il fit part à son chef direct, le général Brulard, des symptômes alarmants qu'il avait rencontrés partout, du très mauvais état d'esprit des tribus et de l'imminence du danger; un soulèvement immédiat était probable.

Le général Brulard, fortement impressionné par ces graves révélations, engagea le lieutenant-colonel Mangin à aller communiquer ses impressions au ministre de France.

Digitized by Google

Le lieutenant-colonel Mangin, connaissant sans doute M. Regnault, répondit qu'il ne savait comment le ministre accueillerait son intervention et qu'il ne pouvait pas aller le trouver sans en recevoir l'ordre formel.

— Puisqu'il en est ainsi, lui dit le général Brulard, *je vous donne l'ordre* d'aller répéter à M. Regnault ce que vous venez de me dire.

Et le général accompagna lui-même le lieutenant-colonel Mangin chez le ministre.

Toujours aimable et souriant, M. Regnault écouta sans interrompre une seule fois. Le lieutenant-colonel Mangin lui affirma que la nouvelle de la signature du traité de protectorat serait très mal accueillie à mesure qu'elle se propagerait dans les tribus, et que *le départ du Sultan pour Rabat ne s'effectuerait certainement pas sans donner lieu à des troubles graves.*

Après avoir tiré de son cigare une bouffée de fumée odorante dont il contempla les volutes s'élevant lentement vers le plafond, M. Regnault, dès que le lieutenant-colonel Mangin eut terminé, lui répondit *textuellement*, avec son plus charmant sourire :

— *Mon cher colonel, je vous remercie des renseignements que vous avez cru devoir m'apporter, mais je me refuse formellement à y ajouter foi;*

Digitized by Google

car Son Excellence El-Mokri m'a affirmé que la situation était absolument calme et que tout allait pour le mieux. Au revoir, mon cher colonel.

Cette réponse paraîtra tellement extraordinaire que nous sommes obligé d'affirmer à nouveau qu'elle est *rigoureusement exacte.*

Nous pourrions, du reste, en prendre à témoins le lieutenant-colonel Mangin, à qui elle a été faite, et le général Brulard, qui assistait à cet entretien.

Le lieutenant-colonel Mangin, voulant cependant mettre sa responsabilité complètement à couvert, consigna dans un rapport écrit les renseignements qu'il venait de donner au ministre. Celui-ci lui renvoya son rapport, après avoir écrit en marge, de sa main, l'annotation suivante :

« *Tant que vous n'aurez que des renseignements de cette nature à me communiquer, vous pourrez les conserver.* »

Et M. Regnault continuera à affirmer après les événements, avec l'imperturbable sérénité qu'il apporte dans toutes ses déclarations, que jamais personne ne l'a prévenu de quoi que ce soit et que la révolte du 17 avril l'a surpris, comme tout le monde (1)!

---

(1) M. Regnault écrivait encore, de sa main, en marge du rapport du commandant de Lamothe, après les événements, ces deux simples mots : *ineptie militaire* (sic).

Digitized by Google

Dans toute la région de Fez, on se préparait presque ouvertement à profiter du départ du Sultan et de l'Ambassade pour agir violemment.

Le service des renseignements avait appris, quelques jours avant les événements, que des émissaires de toutes les tribus des environs de Fez étaient venus dans la capitale pour se concerter et s'entendre sur le moment où devait éclater la révolte.

Quant aux tribus des Ouled-Djemâs et des Cherarda, elles avaient fait mieux : elles avaient envoyé à Fez tous leurs cavaliers, sans armes, pour ne pas trop attirer l'attention.

Un Français, M. Jauffray, qui a des mœurs, des coutumes et de la langue du pays une telle pratique qu'il passe pour un musulman, déclare qu'en traversant ces tribus, quelques jours avant l'émeute, il n'a pas vu un seul homme. Tous étaient à Fez, attendant les événements. Aussitôt que la révolte éclata, ils rentrèrent chez eux, au galop, pour chercher leurs armes et venir se joindre aux émeutiers.

La rébellion des Askris ayant été prématurée, ils n'avaient pas eu le temps d'aller chercher leurs armes avant. On doit à cette circonstance heureuse que, les troupes françaises ayant rapidement pris le dessus, les insurgés du dehors, dé-

Digitized by Google

contenancés de ce succès, ne purent entrer en ville.

Dans la région de l'Ouargha, les événements étaient également annoncés publiquement, plusieurs jours à l'avance. Dans une tribu du Zerhoun, un homme se mit à taper sur un bidon, le 17 à midi, pour proclamer que tous les Français venaient d'être tués dans la capitale. De partout les mêmes renseignements affluaient; de partout arrivaient les échos du mécontentement provoqué par le départ du Sultan.

Une réunion de personnalités autorisées eut lieu au Consulat de France, trois jours avant le départ projeté.

Au cours de cette réunion, qui dura jusqu'à minuit, tout le monde fut d'accord pour reconnaître que le voyage du Sultan était une grosse maladresse.

M. Gaillard, qui est un des hommes connaissant le mieux le Maroc, était de cet avis tout le premier.

Nous avons vu, contrairement aux affirmations de M. Regnault, que tout le monde savait, *même les étrangers*, que des événements graves allaient se produire.

C'est ainsi que le major italien Campini, directeur de la fabrique d'armement à Fez, a fait connaître qu'il avait — le 10 avril — *sept jours avant*

Digitized by Google

la révolte — rendu compte d'urgence à la Légation italienne de Tanger « que le départ du Sultan provoquerait des événements graves, non seulement chez les tribus, mais aussi dans l'intérieur de la ville ».

Le général Brulard écrit dans son rapport la phrase suivante :

L'agitation dans le pays était à tel point indéniable que le général Moinier avait cru devoir, avant son départ de Fez, doubler l'effectif de la garnison française de Dar-Debibagh.

Et il ajoute :

Il est inadmissible que, pour des motifs purement militaires, les plaintes de chérifiens soient de nature à provoquer une explosion aussi soudaine, aussi violente que celle du 17, surtout si l'on songe que ces hommes venaient de faire, sous la direction de quelques officiers et sous-officiers, une courte et brillante campagne sur le Haut-Sebou, contre les dissidents Berbères et les Beni-Ouarain.

La veille même des événements, le 16 avril, le service des renseignements communiquait au ministre de France la note suivante :

Les habitants de Fez ont écrit à Si Mohamed de Sidi Raho (chérif des Aït-Tserrouchen) en lui annonçant le départ du Sultan et la prise du pouvoir par les Français.

Digitized by Google

Ils l'invitaient à se tenir prêt, avec ses contingents, pour soutenir le mouvement insurrectionnel que les Fasi seraient décidés à prononcer.

Déjà, le 13 avril, le général Moinier remettait à M. Regnault un rapport, cependant très atténué, du commandant de Lamothe, indiquant que la situation était grave.

M. Regnault répondit : « Je me refuse à croire ce que dit ce rapport, ce sont là les exagérations habituelles du service des renseignements. Du reste, Son Excellence El-Mokri m'a affirmé que c'était inexact. »

Cependant, le général Moinier, lui, s'émeut de ces bruits, et il écrit :

Pendant mon séjour à Fez, en raison des bruits qui circulaient avec une réelle insistance, et qui pouvaient faire supposer que des troubles graves éclateraient en ville et dans les tribus, *au moment du départ du Sultan et de l'Ambassade*, j'avais décidé de porter la garnison permanente des troupes régulières du camp de Dar-Debibagh à :

Deux bataillons d'infanterie;
Une batterie de campagne de 75;
Un escadron de cavalerie (1).

D'autre part, le mauvais état d'esprit était tellement connu que le général Bailloud, qui devait

(1) Cette mesure n'avait pu être réalisée encore le 17 avril.

Digitized by Google

quitter Fez pour rentrer directement sur Tanger, à la date du 27 mars, en fut déconseillé à cause de la dangereuse agitation signalée dans les tribus. Il fut obligé de prendre une autre direction, sous la garde d'une forte escorte.

On connaissait même les dispositions qui avaient été arrêtées par les Askris et les gens des tribus pour se rendre immédiatement maîtres du faible détachement de troupes françaises qui tenait garnison à Dar-Debibagh.

De tout temps, notre artillerie a effrayé les Marocains, aussi avaient-ils résolu de s'en débarrasser du premier coup.

Ils avaient remarqué que dans la marche des colonnes l'artillerie se trouvait toujours placée au centre. Leur plan était donc d'attaquer immédiatement ce centre, par surprise, avant toute formation de combat, et de tuer tous les artilleurs avant que les pièces eussent pu être mises en batterie. Ils n'auraient plus eu alors qu'à lutter contre l'infanterie et un petit groupe de cavaliers, qu'ils auraient écrasé sous le nombre.

Ce plan, un peu enfantin, pouvait cependant fort bien réussir, en raison de la confiance dans laquelle s'endormait M. Regnault. Et l'on a su, par la suite, qu'il s'en était fallu de bien peu qu'il ne fût tenté le jour de la revue au cours de laquelle le général Bailloud remit la cravate de la

Digitized by Google

Légion d'honneur au général Moinier, c'est-à-dire le 28 mars.

Cette fois, l'artillerie était à la parade. Personne ne se méfiait et 3.000 Askris en armes entouraient nos quelques artilleurs.

Mais les Marocains n'étaient pas encore prêts, et cette revue fut pour eux la confirmation que leur plan était excellent. Ils décidèrent de le mettre en pratique le jour du départ du Sultan ou de l'Ambassade, à un moment où on ne se méfierait pas davantage.

On voit, une fois encore, combien a été providentiel le retard de ce départ, uniquement occasionné par la pluie!

Les Marocains furent déroutés; ils n'eurent pas le temps de prendre de nouvelles dispositions, et la révolte éclata néanmoins, mais dans le désarroi, c'est-à-dire dans des conditions qu'ils n'avaient pas prévues et qui permirent heureusement de la réduire.

Les Askris.

Avec une certaine habileté — pour une fois qu'il lui arrive d'être habile, reconnaissons-le loyalement — M. Regnault joue sur les mots

Digitized by Google

lorsqu'il dit que la révolte de Fez a été une surprise pour tout le monde.

Il confond — volontairement — *la rébellion des Askris* avec la *révolte elle-même*, qui comprend non seulement celle des Askris, mais aussi celle de la population civile de Fez.

La vérité absolue, la voici :

1° *La rébellion des Askris n'aurait jamais pris le caractère de gravité qu'elle a eu si des circonstances étrangères, prévues celles-là, ne s'étaient pas produites;*

2° *Alors même que les Askris ne se seraient pas révoltés, un soulèvement général aurait eu lieu* FATALEMENT, *et le départ du Sultan ne se serait pas effectué sans troubles graves.*

La rébellion des Askris n'a été qu'une étincelle provoquant *prématurément* l'explosion d'une mine soigneusement préparée à l'avance (1).

Voyons comment la rébellion des Askris s'est produite, bien qu'elle n'ait été qu'un incident.

---

(1) C'est ce qu'écrit, presque textuellement, le commandant de Lamothe, disant dans un rapport officiel :

« La mutinerie a éclaté dans un milieu éminemment favorable, et la question de l'ordinaire et du port du sac a été l'étincelle qui a mis le feu aux poudres amoncelées dans l'édifice.

« Nous savions qu'un incident imprévu pouvait avoir des conséquences graves, et nous redoutions surtout celles que

Digitized by Google

C'est là une question qui a son importance, mais précise des responsabilités d'un tout autre ordre.

Ici encore, on avait eu un avertissement sanglant dans le meurtre du lieutenant Gaillasse, tué devant le front de ses troupes, quelques jours seulement avant l'arrivée de l'Ambassade à Fez.

On voulut considérer ce fait comme un attentat isolé, sans s'attarder à en rechercher les causes profondes (1).

---

pourrait entraîner le départ du Sultan. Nos informations nous signalaient que des lettres étaient parties de Fez, invitant les tribus à se tenir prêtes, les prévenant que les citadins étaient prêts à agir. Au départ du général Moinier, ces bruits avaient pris une consistance telle que l'effectif de la garnison de Dar-Debibagh fut doublé ; mais nos prévisions les plus pessimistes n'osaient pas entrevoir que cette troupe, qui venait de soutenir brillamment l'assaut des Beni-Ouarain à El-Ouata, allait tout d'un coup se transformer en une horde d'assassins et d'incendiaires. »

(1) Le recrutement même n'avait pas été assez attentif. Mais à qui la faute ?

Se laissant séduire par la formule : « Le Maroc conquis par les Marocains », on avait hâte de constituer de nombreux bataillons d'Askris. D'ailleurs, le Gouvernement lui-même ne voulait-il pas qu'à la fin de 1912 il y ait déjà une armée de 12.000 soldats marocains ?

Où recruter ces soldats ? Sur place ? C'était presque impossible, parce que les Marocains, si faible que fut leur gain, étaient toujours mieux payés que dans les tabors. Dans les tribus ? Mais le nombre de celles où nos officiers pouvaient eux-mêmes recruter leurs hommes était limité, et c'était surtout en « bled Siba » que l'on pouvait trouver des gens disposés à faire le métier de soldat. Les enrôlements étaient alors faits par des mokkadem marocains, qui seuls pouvaient pénétrer dans ces tribus. Or, comment ces mokkadem opéraient-ils et quels étaient les hommes qu'ils ame

Digitized by Google

Il faut le dire franchement, on a voulu aller trop vite avec les Askris.

On ne transforme pas, du jour au lendemain, un Marocain en un soldat élevé à l'européenne. Il faut tenir compte de la mentalité de l'homme et de tout un ensemble de coutumes ataviques. Il y a des lois ethniques absolues que l'on ne peut impunément violer.

Nos merveilleux tirailleurs algériens ont quatre-vingts ans d'acclimatement, ne l'oublions pas. Leur noyau fut formé par des engagements isolés pris dans les zouaves. De même en Tunisie, où l'on constitua un corps fortement encadré de gradés français, les engagements d'Algériens et de Français continuent à être acceptés. Et, même

---

naient, le plus nombreux possible, pour toucher une prime plus élevée ?

L'exemple que nous citait un jour un officier instructeur est fait pour nous l'indiquer.

Comme cet officier avait eu très souvent à se plaindre d'un homme dont il n'avait jamais rien pu faire de bon, il demanda au mokkadem qui l'avait enrôlé quelques renseignements sur lui.

— Oh ! répondit celui-ci, je ne m'étonne pas qu'il fasse un mauvais soldat ; il n'a consenti à s'engager qu'au centième coup de corde !

Nos officiers n'étaient évidemment pas responsables de cet état de choses, puisque, nous l'avons expliqué, ils étaient souvent dans l'impossibilité de procéder eux-mêmes au recrutement de leurs hommes.

C'est le mode d'enrôlement même qui était des plus défectueux.

Digitized by Google

maintenant, après trente années de protectorat, les tirailleurs tunisiens ne forment pas des unités isolées, comme on avait voulu prématurément en constituer au Maroc, avant même notre protectorat.

Ce n'est pas l'uniforme qui fait du Marocain un soldat européen. Ce n'est pas parce qu'il aura une veste rouge, des boutons dorés, un ceinturon de cuir à la taille; ce n'est pas parce qu'il prendra un alignement irréprochable ou saura manier un fusil Gras bien astiqué; ce n'est même pas parce qu'il portera des galons de caporal ou de sergent que sa mentalité sera modifiée.

Que l'on ne se fasse point illusion : sous des dehors soumis et disciplinés, il demeure toujours l'être fruste et sauvage, prêt à vous saluer militairement à la parade, mais capable ensuite de vous passer sa baïonnette au travers du corps.

D'Européen, il n'en a que l'apparence, et, tôt ou tard, il reprendra sa vie et ses habitudes normales. Rentré chez lui, dépouillé de son uniforme, rien ne le différenciera des siens qui sont restés sous la tente. Et ceci est aussi vrai pour l'indigène marocain d'aujourd'hui que pour l'indigène algérien assimilé depuis quatre-vingts ans!

Ces Marocains étaient hier vos ennemis, ils sont aujourd'hui vos défenseurs et redeviendront demain vos plus sauvages agresseurs, si les cir-

Digitized by Google

constances leur permettent de donner libre cours à leurs instincts ataviques.

Voilà la vérité absolue, qu'il importe de ne jamais perdre de vue dans l'avenir (1).

Quels étaient les motifs de mécontentement des soldats chérifiens?

---

(1) La révolte des Askris de Fez rappelle celle des cipayes de l'Inde, en 1857, qui débuta également par le meurtre d'un officier, Haly Burton, tué sur les rangs par un soldat.

Le motif était du même ordre, puisqu'il semblait porter atteinte aux coutumes musulmanes. C'est, en effet, parce que les cipayes ne voulaient pas se servir des cartouches de chassepot enduites de graisse, dont il fallait déchirer l'enveloppe avec les dents, que les auxiliaires anglais se révoltèrent.

Un cipaye sortit des rangs, tira sur un lieutenant à bout portant et blessa également un sergent-major anglais. Ce fut le signal du massacre.

Des incendies éclatèrent partout et trois régiments indigènes, prenant les armes, ouvrirent les prisons et massacrèrent les Européens. La révolte se propagea à Delhi, où des atrocités furent commises avec un raffinement de barbaric inouï.

Mais la répression fut effroyable....

Cent hommes par jour furent fusillés, pendus, écartelés, attachés vivants à la bouche des canons, et ces exécutions méthodiques durèrent pendant plus de quatre mois, sans interruption. Des régiments entiers furent exterminés jusqu'au dernier homme, et, à la reprise de Delhi, tous les habitants, sans exception, furent passés par les armes....

Certes, cette féroce répression provoqua un violent sentiment de réprobation en Europe, mais il faut peut-être se dire que sans elle les Anglais n'auraient probablement pas conservé les Indes.

On comparera, dans les pages qui vont suivre, les représailles vraiment terribles de l'Inde avec le châtiment insuffisant infligé à la population de Fez....

Digitized by Google

Il y en avait deux : l'établissement de l'ordinaire et la menace de porter le sac.

Le soldat chérifien, jusqu'à la veille des événements, touchait une pesetas vingt-cinq hassani par jour, paye avec laquelle il devait se nourrir.

Cette somme, il l'employait surtout à ses plaisirs et ne consacrait que vingt-cinq à cinquante centimes par jour pour sa nourriture.

— C'est là son affaire, peut-on penser; le soldat était libre de disposer de son argent comme il le voulait; s'il lui plaisait de ne manger que dix olives par jour, il en avait le droit absolu, à condition de continuer à servir loyalement et à être un bon soldat.

C'est justement cette dernière condition qu'il ne pouvait plus remplir. Affaibli par un régime insuffisant, il était incapable de supporter les fatigues du métier. Et, dès les premières marches, il tombait, au bout de quelques kilomètres, épuisé, rendu.

C'est pour obvier à cette situation, qui rendait l'Askri inapte au métier de soldat, qu'on voulut lui imposer un ordinaire sain et réconfortant.

Pour que la mesure fût mieux accueillie, on porta le prêt journalier de 1 peseta 25 à 1 peseta 50, en ne retenant que de 75 centimes à 1 peseta par jour pour l'ordinaire. Il restait donc à chaque Askri de 50 à 75 centimes pour venir en

Digitized by Google

aide à sa famille s'il était marié et « faire le jeune homme » s'il était célibataire.

Il est certain qu'une pareille somme pourrait être considérée comme relativement insuffisante par un habitué de Maxim's ou de Paillard, mais il ne faut pas oublier qu'un Askri, à Fez, peut s'offrir, pour 25 centimes, une somme de jouissance analogue à celle, un peu spéciale, que l'on se procure généralement à Paris pour un louis! Toutes les proportions étaient donc conservées et les « droits au jeune homme » sauvegardés !

Mais les Askris ne l'entendirent pas ainsi; grisés par le « train de vie » qu'ils étaient habitués à mener, ils prétendirent continuer à pouvoir dépenser *jusqu'à* 1 peseta 25 par nuit, si tel était leur bon plaisir. On se prive difficilement de ses habitudes de luxe....

Hélas, ils l'ont prouvé!

Quant au port éventuel du sac, contre lequel ils protestaient également, ils n'étaient pas fondés à réclamer. Le général Brulard, en effet, dès son arrivée à la tête des troupes chérifiennes, avait décidé que les sacs ne seraient pas utilisés, le Marocain considérant comme un déshonneur de porter un fardeau. Ce rôle inférieur est réservé, chez eux, aux bêtes de somme et aux femmes!

Il n'est, du reste, pas inutile de rappeler que les sacs qui se trouvaient à Fez avaient été demandés,

Digitized by Google

au nombre de 6.000, par Moulay-Hafid lui-même, en fin novembre 1910, et que le colonel Mangin ne les avait jamais fait porter. Quelques jours avant le 17, ces sacs avaient été changés de magasin. Peut-être est-ce leur manutention à travers les rues de la ville qui avait pu faire croire aux Askris que l'on se disposait à les leur donner (1)?

Ce fut dans la journée du 17 que la retenue de 75 centimes sur la solde, augmentée de 1 peseta 50, devait être opérée pour la première fois.

Les soldats en avaient été informés plusieurs jours à l'avance et se préparaient à manifester.

Cela, les officiers *le savaient*, mais aucun d'eux n'aurait pensé que le mécontentement des Askris pouvait prendre une tournure violente.

C'est ainsi que le lieutenant instructeur Metzinger écrit, dans son rapport sur les événements de la journée :

J'avais eu, la veille au soir, le renseignement qu'à l'application de la nouvelle solde les hommes de I 1 (tabor d'infanterie n° 1) refuseraient le service.

Je m'attendais à des désertions, mais nullement à des coups de fusil.

J'ai la conviction qu'il y eut complot et préméditation.

---

(1) En tout cas, cette raison ne saurait être invoquée par les cavaliers, qui se sont cependant mutinés dans les mêmes conditions que les fantassins.

Digitized by Google

Le lieutenant Guillaume dit également :

Le 17, après l'exercice du matin, vers 9 h. 30, mes gradés, que j'avais rassemblés pour le service, m'ont demandé instamment de ne pas quitter la compagnie, même pour aller déjeuner. *Il y a du mécontentement en ville, m'ont-ils ajouté. On en veut aux Français d'avoir pris le Maroc et d'emmener le Sultan. Des tabors ont été circonvenus sous le prétexte de dimition de mouna et de port du sac. Il y aura du baroud* (1).

Voici donc exposée la question de l'ordinaire et du port du sac qui aurait mécontenté les Askris.

Comment les Askris se sont révoltés.

Les causes directes de la rébellion militaire une fois connues, il importe de savoir comment cette rébellion, qui devait normalement aboutir à de simples paroles de mécontentement et à des désertions, a pu prendre une telle gravité et s'étendre à la ville de Fez tout entière, ainsi qu'à la population de toutes les tribus environnantes.

Nous entrons ici dans la partie la plus importante de notre démonstration. Les documents

(1) Expression qui signifie : « Il y aura des coups de feu tirés. »

Digitized by Google

officiels que nous allons produire prouveront de façon irréfutable que la révolte des Askris ne fut, en elle-même, qu'un incident d'importance secondaire, mais qu'elle servit de *prétexte* aux gens du Maghzen pour faire éclater la révolution qu'ils avaient depuis longtemps préparée, sans que M. Regnault voulut jamais l'admettre, ni seulement s'en rendre compte.

Examinons de près dans quelles conditions les Askris se sont révoltés, sous quelles influences *agissantes* ils ont été incités à se livrer à des actes de violence.

Pour conserver, dans cette grave question, l'impartialité absolue qui nous a guidé et nous guidera de la première à la dernière ligne de ce livre, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les rapports mêmes établis par ceux qui se trouvaient au milieu des Askris au moment de leur révolte.

On verra quel est le rôle joué par les fonctionnaires les plus hauts placés du Maghzen, par ces fonctionnaires que M. Regnault a couverts, malgré tout, affirmant à maintes reprises avoir rencontré auprès d'eux le concours le plus dévoué, le loyalisme le plus absolu, la fidélité la plus éprouvée.

A vrai dire, il lui était difficile d'adopter une autre attitude; comment expliquer sans cela cette réponse insolente à tous ceux qui venaient lui

Digitized by Google

signaler le danger : « Je me refuse à croire un mot de ce que vous me dites, Son Excellence El-Mokri et les agents du Maghzen m'ayant affirmé que tout était pour le mieux. »

On va voir jusqu'où pouvait aller l'entêtement obstiné de M. Regnault.

Mais n'anticipons pas.....

Voici dans quels termes le lieutenant Simonnet, commandant le tabor I 6 (Infanterie n° 6), rend compte, à la date du 16 avril, des événements dont il a été témoin.

Après avoir raconté les débuts de l'affaire, il écrit :

...A quelques pas de la porte, j'aperçus quatre cavaliers, richement vêtus, montés sur des mules et qui, évidemment, étaient des notables. Des esclaves les suivaient. Je m'enquis.

On me dit : « C'est l'Halef (ministre de la Guerre) qui vient de la part du Sultan ».

Je pensais que c'étaient des envoyés du Sultan, chargés par leur seule venue de calmer l'excitation et de faire cesser le trouble que les coups de fusil nombreux, tirés de Bab-Segma indiquaient. Je fus, à la vérité, un peu étonné de leur attitude vis-à-vis de moi, au moment où ils me croisèrent. Cependant, pour ne pas les gêner dans leur mission, pensant qu'il valait mieux m'abstenir, je les laisser aller et rentrai dans le poste...

Pendant ce temps, les serviteurs des quatre notables

Digitized by Google

étaient entrés dans les chambres. J'aperçus les notables penchés sur leur selle et parlant, à voix basse, aux hommes qui accouraient autour d'eux. Soudain, une grande clameur s'éleva, les hommes se ruèrent, emportant leurs armes et mettant baïonnette au canon en marchant. A leur tête étaient les quatre notables, envoyés par le Sultan qui seraient : l'Halef, Ould-ba-Mohammed-Chergui, Hadj-Brick, et un adjoint du ministre.

J'étais devant le poste. Je tentai de m'opposer au mouvement et saisis le fusil du premier homme qui accourait et me menaçait. Je fus, au même instant, soulevé de terre par le caporal du poste, en même temps que les deux prisonniers délivrés quelques minutes plutôt se jetaient devant moi pour me protéger.

Les notables, à ma grande stupéfaction, excitaient les hommes. Mieux encore, me désignant du doigt, ils incitaient les hommes à me tuer.

Cela est formel.

M. le lieutenant Guillaume peut certifier le fait. Il a été témoin de l'attitude étrange et de la conduite de ces quatre notables.

Entraînée par les notables, la majorité du tabor sortit pour se rendre au Méchouar....

Il est hors de doute que, malgré les exhortations étrangères et les excitations, le tabor I 6 aurait pu être maintenu dans l'ordre, grâce à la présence et aux efforts de ses instructeurs, *si*, au moment où l'ordre était à peu près rétabli, *les quatre notables envoyés, n'avaient débauché le tabor I 6 et, de la façon la plus incontestable, entraîné la défection.*

Signé : Lieutenant SIMONNET.

Digitized by Google

Les termes de ce rapport sont, pensons-nous, « formels », comme le dit lui-même le lieutenant Simonnet, homme d'un sang-froid remarquable, qui n'a pas perdu un instant son calme et sa présence d'esprit au milieu de centaines d'Askris révoltés le menaçant de leurs baïonnettes et tirant sur lui à bout portant.

Mais ce rapport mettait directement en cause quatre très gros personnages Maghzen : l'Halef, ministre de la Guerre, oncle du Sultan; Ould-ba-Mohammed-Chergui, pacha du Mellah et caïd des Cheraga; Hadj-Brick, pacha de Fez-Djedid, et Si M'ahmed, kalifa du ministre de la Guerre : cela gênait considérablement M. Regnault !

Comment oser affirmer encore que les agents du Maghzen avaient été tout dévoués à la France et que la révolte des tabors était uniquement occasionnée par la question de l'ordinaire?

Il y avait un moyen : faire venir le lieutenant Simonnet, qui était jeune, qui devait avoir de l'ambition, et lui faire adroitement comprendre qu'il ne s'était pas bien rendu compte de ce qui s'était passé autour de lui, qu'il s'était trompé en croyant voir quatre gros personnages Maghzen qui n'avaient jamais existé, et que, si ces personnages étaient réellement venus, ce ne pouvait être que pour calmer les révoltés et non les exciter.

Digitized by Google

C'est ce qui fut fait. On fit appeler le lieutenant Simonnet, on lui tint le petit discours en question et *on l'obligea* à faire un second rapport, le premier n'étant sans doute pas assez explicite.

Avec une probité que l'on ne saurait trop admirer, avec un courage civique dont il n'a certainement même pas entrevu les dangers possibles, le lieutenant Simonnet, simplement guidé par sa conscience, a rédigé le second rapport suivant :

Fez, 21 avril 1912.

Au moment où je me rendais vers le poste, je vis apparaître, montés sur des mules richement harnachées, quatre cavaliers marocains, coiffés de fez et de rezzas, d'une forme et d'une blancheur impeccables; c'étaient évidemment quatre notables. Plusieurs esclaves les suivaient. Je m'enquis autour de moi; j'entendis prononcer le mot « halef » (ministre de la Guerre).

(Simonnet explique ensuite qu'un des cavaliers, Ould-ba-Mohammed-Chergui, restait en arrière, silencieux et comme atterré des événements qui se déroulaient, sans y prendre aucune part directe. Il insiste sur cette attitude qui le frappa, dès le début, par son contraste avec celle des autres cavaliers.)

Arrivés à ma hauteur, poursuit le lieutenant Simonnet, les quatre cavaliers parurent affecter de m'ignorer et de ne pas voir le salut que je leur adressais.

Légèrement étonné de cette attitude, l'attribuant aux graves préoccupations du moment, je ne me formalisai pas. Persuadé d'ailleurs que ces notables étaient

Digitized by Google

chargés d'une mission, j'estimai qu'il était de mon devoir et d'un intérêt supérieur de m'effacer pour ne pas les gêner dans l'accomplissement de leur mission, sans doute délicate, au succès de laquelle ma seule présence et, surtout, mon intervention, pouvaient nuire.

Déjà quelques hommes du sixième tabor les entouraient. Je m'enquis. On me répondit que c'était l'Halef. J'entendis également les mots d'ouzir, Ould-ba-Mohammed.

Continuant leur chemin vers le centre des casernements de I 6, les notables (hormis le quatrième toujours en arrière ne prenant pas part à la scène), penchés sur leurs selles, tantôt à droite, tantôt à gauche, conversaient avec les hommes qui les entouraient.

Quelques minutes plus tard, en sortant du poste, une grande clameur s'éleva dans la direction de la place de rassemblement du tabor. Je me retournai et vis les hommes se précipiter, en courant, et mettre baïonnette au canon.

Je me précipitai pour barrer l'allée assez étroite aux premiers arrivants et saisis à deux mains le fusil du premier homme qui marchait sur moi, d'une façon d'ailleurs assez indécise.

Une lutte, une bousculade eurent lieu, au cours desquelles *je vis nettement* deux des notables, tout près de moi, *exciter les hommes qui m'entouraient, me désigner du doigt en disant :* « Adrob! Adrob! » (1).

Cela est formel.

C'est à ce moment que je fus enlevé par le caporal

(1) Frappe! Frappe!

Digitized by Google

de garde et protégé par deux prisonniers que je venais de faire élargir.

Si les hommes, excités par les notables, n'ont pas tiré, c'est qu'à ce moment ils ne devaient pas avoir de cartouches. Toutes, en effet, avaient été soigneusement enlevées au retour de la colonne de Sefrou et au retour de la séance de tir du matin.

D'autre part, le magasin aux cartouches était encore intact.

La majorité du tabor étant partie, entraînée par les notables et le tabor I 1 et d'autres hommes (dont les cavaliers) tirant sur les hommes de I 6 restés fidèles ou hésitants, je jugeai la situation très grave. Je fis vérifier si le magasin des cartouches était bien fermé et intact et, de concert avec le lieutenant Guillaume et les sous-officiers instructeurs présents, j'organisai la chambre du premier étage, voisine du bureau du tabor I 6, en blockhaus, avec deux caisses de cartouches, des armes, tous résolus à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

J'affirme de la façon la plus formelle qu'au moment où les notables se sont présentés, le tabor I 6, grâce aux efforts de ses instructeurs, était maintenu.

Non seulement par suite de leur intervention, les notables ont entraîné la défection du tabor I 6, mais encore ils ont nettement excité les hommes à massacrer les instructeurs qui s'opposaient à leur mouvement.

Il est juste de dire que l'attitude de Ould ba Mohammed a contrasté de la façon la plus nette avec celle des trois autres notables.

L'intervention de ces derniers, d'abord équivoque,

Digitized by Google

est devenue nettement hostile et le fait qu'ils ont excité au meurtre est indiscutable. ».

Signé : Lieutenant SIMONNET.

Ce rapport est encore plus « formel » que le précédent!

Décidément, le lieutenant Simonnet ne comprenait rien! Une première fois, il avait crûment écrit la vérité. On lui fait remarquer gentiment que ce n'est pas bienséant, et il continue à la proclamer bien haut. C'était de la démence !

Et, qu'on veuille bien nous croire, il s'en fallut de très peu qu'on ne le fît passer pour fou.

Nous qui avons vécu, à Fez, en spectateur passionné, toute cette curieuse période, nous pouvons l'affirmer en toute sincérité.

— Il ne savait pas ce qu'il disait; son histoire ne tenait pas debout; il devait être très ému; il avait complètement travesti l'intervention bienfaisante des quatre gros personnages..., telles étaient les plus aimables des choses que nous entendions dire dans certains milieux.

Et puis, dernier argument irréfutable :

— Il ne sait seulement pas parler l'arabe, disait-on, comment donc peut-il prétendre avoir entendu les notables dire : « Adrob! Adrob! » (*sic*).

Le lieutenant Simonnet n'était évidemment pas, en arabe, de la force de Mahomet; mais il en

Digitized by Google

connaissait suffisamment pour causer couramment avec ses hommes et comprendre tout au moins le mot *Adrob*, qui est presque aussi répandu au Maroc que ceux de : *balek*, *chouia*, *barka* et *mezian !...*

Et *toujours* cet argument a prévalu, pour dire que le rapport Simonnet n'avait aucune importance!

Mais, poussons la complaisance jusqu'à son extrême limite et admettons pour un instant que le lieutenant Simonnet a pu se tromper grossièrement.

Il y a un moyen certain de s'en rendre compte, c'est de comparer son rapport à ceux de tous les officiers ou sous-officiers qui, comme lui, ont assisté aux événements.

Que dit tout d'abord le lieutenant Guillaume, dont Simonnet invoque le témoignage dans son rapport?

Voici :

« Tout le mouvement insurrectionnel est parti de I 1 (tabor d'infanterie n° 1), de C 4 (tabor de cavaliers n° 4) et des harrabas (peloton des élèves caporaux). Nous avons eu quelques traîtres au bataillon. Les pachas les ont découverts : *à eux revient une grosse part dans la propagation de l'émeute.* »

Digitized by Google

Consultons maintenant d'autres rapports :

Rapport du sergent Roux, du 3e bataillon :

Des coups de fusil avaient déjà retenti : « alors je vis arriver de Bab Segma, quatre notables de la ville, montés sur des mules. J'ai demandé à mes hommes qui ils étaient. Je me rappelle les noms d'Hadj Brick et de l'Halef qu'ils me citèrent.

Arrivés à environ cinquante mètres de la porte du canon des prières, ils s'arrêtèrent. Des notables et des civils les entourent en formant le cercle. Les notables parlèrent.

Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient, *mais ce qui est certain*, c'est que je vis tout à coup les soldats pénétrer dans la casbah, avec les notables. Quelques instants après, les soldats sortaient en masse, en se précipitant baïonnette au canon et en courant.....

Un homme de mon détachement que j'avais envoyé quelques instants auparavant voir ce qui se passait, revint. Je lui demandai ce que les notables avaient dit aux soldats.

Il me répondit : « *ils ont dit : Aderbou!* » (1).

Signé : Sergent Roux.

Rapport du sergent Scheibel.

Vers deux heures, alors que j'étais avec le lieutenant Guillaume, parlant avec les hommes de la compagnie, les invitant à ne pas faire de scandale, j'ai vu arriver

(1) Frappez !

Digitized by Google

tout à coup trois individus habillés en chefs marocains. Ils se mirent à parler avec les hommes qui, en l'espace d'une minute, les suivirent immédiatement au pas gymnastque. A ce moment-là, il a été impossible de retenir le tabor que, jusque là, nous avions pu maîtriser et tenir rassemblé par compagnies.

Nous avons été complètement débordés; les hommes se sont rués vers la sortie de la casbah.

Quand j'ai aperçu les notables marocains, j'étais à environ trente pas d'eux. Je me suis rapproché d'eux pendant qu'ils parlaient aux hommes. Au moment où ces derniers se sont rués, je n'étais plus qu'à deux pas des notables marocains. Je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient aux hommes, *mais j'ai nettement vu le geste caractéristique que faisait l'un d'eux, pour entraîner les hommes qui, à ce signal, se sont précipités.* Deux notables faisaient face à la sortie, le troisième était en face d'eux. Le geste que j'ai nettement vu indiquait la direction de la sortie.

Signé : Sergent SCHEIBEL.

Rapport du sergent Jourlin :

Les pachas et l'Halef arrivent au quartier (à 1 h.25). Les hommes veulent rompre les rangs. Je les en empêche et vais prier les pachas de venir au centre de la compagnie. Ils viennent et disent qu'ils sont les soldats du Sultan et que celui-ci les prie de rester calmes.

Des mokhraznis disent quelques mots, à voix basse, aux hommes.

D'après mes renseignements, ils auraient dit : *Vous*

Digitized by Google

n'êtes pas les soldats des Juifs, mais du Sultan, et il faut jeter ces gens-là dehors, — en me désignant.

Les pachas partent entraînant à leur suite une partie du bataillon qui a pris les armes.

Signé : Sergent JOURLIN.

Rapport du lieutenant Metzinger (des Harrabas).

Arrivèrent l'halef, El-Hadj-Brick et Ould-ba-Mohammed-Chergui qui demandèrent : « Qu'y a-t-il? ».

Informés, ils parlèrent bas à Si Mohammed-Baghdadi (1), lui disant : « Monte à cheval, et viens avec nous ». Si Mohammed-Baghdadi se retournant vers les instructeurs, répondit : « Et ceux-là? » Les pachas dirent : « On verra! ».

Si Mohammed-Baghdadi parlant alors à l'adjudant, lui dit : « *Si l'halef te dit d'aller avec lui, n'y va pas; celui-là est un grand cochon (halouf)* ».

Il conseilla à l'adjudant Meyre et au sergent Potelle de monter dans le meuzel et de s'y défendre avec des hommes sûrs.

Signé : Lieutenant METZINGER.

Cette déclaration est entièrement confirmée par celle de l'adjudant Meyre, disant :

Si Boutchta Bagdadi me dit : « Tu sais, si l'Halef

(1) Si Mohammed-Bagdadi était le grand chef marocain des tabors. Il nous resta toujours fidèle et fut, quelques jours après, nommé pacha de Fez-Bahli, en remplacement du fils El-Mokri, destitué pour avoir refusé d'obéir aux ordres qui lui étaient donnés dans le but d'empêcher l'émeute de se propager.

Digitized by Google

vient te chercher, ne marche pas avec lui, c'est un cochon ».

Signé : Adjudant MEYRE.

Rapport du maréchal des logis Belkaid.

A une heure de l'après-midi, l'Halef, accompagné du pacha de Fez-Djedid et de Ould-ba-Mohammed-Chergui, est arrivé à la kechela de Bab-Segma, a réuni le kalifa des harrabas et la caïd Reha du tabor, dans la tente de Bouchta-Baghdadi et leur a dit, à haute voix : « Laissez les hommes libres ».

Aussitôt les hommes se précipitèrent au magasin, défonçaient la porte pour s'emparer des cartouches et revenaient sur les maréchaux des logis Bertin et Belkaid, les menaçant.

Le caïd Reha m'a répété que Mohammed-Chergui lui avait demandé si ses tabors étaient assez armés et approvisionnés pour résister aux troupes françaises.

Jusqu'à présent nous avons recueilli les déclarations des officiers et sous-officiers français disant que les notables s'étaient penchés vers les Askris pour leur parler à voix basse, mais qu'ils n'avaient pas pu entendre ce qu'ils disaient.

Il était intéressant de connaître les discours tenus par ces notables.

Voici quelques dépositions qui nous éclairent avec autant de précision que nous pouvions le désirer.

Digitized by Google

Elles émanent de gradés marocains restés fidèles.

Déclarations d'El Madti Zaiani, n° matricule 105 (Mokkadem de la 3e compagnie du Tabor I 6).

El-Bouiri (l'Halef) a dit: « Pourqui restez-vous debout pendant que les autres tuent les chrétiens et alors que ce « Djiffa » (charogne) est encore au milieu de vous ». Et, il désignait le sergent Jourlin qui était tout près.

Hadj-Brick a dit : « N'ayez pas peur, les portes sont ouvertes ».

Déclarations de Si Arrafa, n° matricule 262 (Katib à la 1re compagnie du tabor I 6).

On a bientôt entendu de nombreux coups de fusil tirés dans la direction du casernement des Harrabas et de Bab-Segma. Ce bruit a provoqué de la curiosité et de l'émotion. On sentait bien qu'il y avait du tumulte, mais on n'état pas exactement renseigné. Malgré cette curiosité et cette inquiétude, le tabor restait dans l'ordre.

C'est l'arrivée des pachas et leurs paroles qui ont entraîné le tabor à prendre les armes et à partir....

Alors El-Bouiri (l'Halef) se tournant vers les hommes a dit : « Q'attendez-vous? Allez tous au dar Maghzen pour prendre des cartouches et tirer sur les Français. Les Français ne vous commandent pas. Allez ! ».

Les autres pachas et l'Halef ont dit la même chose.

Hadj-Brick a dit : « N'ayez pas peur de sortir. Les

Digitized by Google

portes sont ouvertes ». *Désignant alors le sergent Jourlin, il a dit : « Que fait celui-là ici? ».*

Les soldats du tabor I 6 n'avaient pas encore de cartouches quand ils sont partis avec les pachas. Le magasin était intact. Ils sont revenus avec des cartouches blindées. Ils ont dit qu'El-Bouiri les leur avait distribuées au Méchouar. Ce n'est que plus tard que le magasin de cartouches du tabor I 6, qui ne contenait que des cartouches en plomb, non blindées, a été pillé.

Déposition d'El-Couch-ben-el-Majoub-el-Ardi, n° matricule 47 (Meazzeni de la 2e compagnie du tabor I 6).

Hadj-Brick (pacha de Fez-Djedid) a dit : « *Les autres tabors ont tué leurs instructeurs et vous autres vous lasser debout ces « Djiffa » (charognes) qui sont au milieu de vous? Allez donc au dar Maghzen. Les autres y vont. N'ayez pas peur, les portes sont ouvertes* ».

J'ai vu ensuite beaucoup d'hommes revenir du Méchouar avec des cartouches blindées qui en provenaient.

Bigre! penserez-vous, mais ceux-là sont des Marocains et M. Regnault, lui-même, ne peut cependant prétendre qu'ils ne connaissent point l'arabe!

Alors, le lieutenant Simonnet avait raison? On a dû tenir compte de ses rapports, ainsi que de

Digitized by Google

ceux du lieutenant Guillaume, du lieutenant Metzinger, du sergent Roux, du sergent Scheibel, du sergent Jourlin, de l'adjudant Meyre.... Les quatre notables ont dû être immédiatement fusillés après avoir passé en conseil de guerre; ils ont dû, tout au moins, être l'objet d'une enquête sévère?...

— Vous voulez rire sans doute? Ne vous avons-nous pas dit, depuis le commencement de ce chapitre, que M. Regnault, pour les besoins de sa cause, avait toujours affirmé avoir rencontré auprès du Maghzen le dévouement le plus absolu, le concours le plus entier, l'aide la plus précieuse...

— Eh bien?...

— Eh bien! Il ne pouvait donc accepter que l'on inquiétât quatre gros fonctionnaires de ce Maghzen, sinon toute sa théorie s'écroulait et il n'était plus en mesure de pouvoir dire que les causes *imprévues* de l'émeute résidaient simplement dans une révolte d'Askris *uniquement* provoquée par une question d'ordinaire ou de sac. De plus, si ces quatre gros personnages avaient été l'objet d'une enquête sérieuse, on aurait sans doute appris beaucoup de choses gênantes, de nature même à compromettre peut-être certain personnage Maghzen plus haut placé encore que ceux-là, et l'on aurait vu que les Askris n'avaient

Digitized by Google

été qu'un instrument inconscient dont on s'était servi...

— Mais alors... on ne leur a rien fait?

— Rien !

— On ne les a même pas interrogés?

— Même pas !

— On s'est peut-être simplement contenté de de les destituer?

— Pas du tout !

— Comment? Ils seraient restés en fonctions après cela?

— Parfaitement !...

— Mais, c'est un scandale !

— Par Allah, taisez-vous, car si vous insistiez vous prouveriez simplement que vous ne comprenez rien à la Diplomatie !

La dynastie des El-Mokri.

On voit maintenant que les Askris ne se sont mutinés qu'à l'instigation des gens du Maghzen.

L'intervention de ces derniers est d'ailleurs des plus naturelles et il faudrait, comme M. Regnault, n'avoir absolument rien compris aux choses marocaines pour en être surpris et même ne pas l'avoir prévue.

Au su de tous les fonctionnaires du Maghzen,

Digitized by Google

notre intervention directe dans l'administration marocaine devait marquer la fin du régime de dilapidation, de corruption, de concussion et de vol dont ils vivaient, quel que fut leur rang dans la hiérarchie administrative.

Du plus petit au plus grand, tous s'employaient, par n'importe quel moyen, à s'enrichir autant qu'ils le pouvaient et le plus rapidement possible.

Aussi, on le comprend très bien, ce n'était pas sans un vif déplaisir qu'ils voyaient approcher l'ére nouvelle d'ordre, de justice et d'honnêteté qui devait mettre un terme à leurs procédés scandaleux.

Donc rien de plus naturel que de les voir exciter les Askris à se révolter et pousser la population à se soulever contre ces Français, en qui ils ne reconnaissent pas des oppresseurs, mais des « empêcheurs de voler en rond ».

Il ne nous paraît pas possible de mettre en cause la personnalité même du Sultan dont les agissements, au point de vue politique, n'ont jamais pu donner lieu à la moindre accusation établie. Quand il nous a résisté, il l'a fait ouvertement; quand il nous a combattus avec ses méhallas, c'était à visage découvert et quand il est venu à nous, il a toujours affirmé que c'était loyalement. Son attitude après son abdication, jus-

Digitized by Google

qu'au jour où ces lignes ont été écrites, a toujours été correcte vis-à-vis de la France.

Pendant l'émeute, il est resté au Palais. C'était sa place.

Mais où étaient donc tous ces fonctionnaires maghzen dont M. Regnault n'a cessé de faire les éloges, et qui auraient, d'après lui, puissamment contribué à rétablir le calme?

Nous venons d'en voir quatre! On est, croyons-nous, édifié sur le rôle qu'ils ont joué. Il nous paraît inutile d'insister...

Et Son Excellence El-Mokri, le grand-vizir El-Mokri, quelle fut sa conduite pendant les massacres? Où était-il?

C'est bien simple : il n'a absolument rien fait et est resté continuellement terré dans une chambre du Palais.

Nulle part on n'a vu Son Excellence.

Il nous semble cependant que, dès les premiers symptômes d'effervescence, sa place eût été au milieu des soldats, puis au milieu de la population, pour essayer de ramener le calme en usant de l'influence que devait lui donner son titre de grand-vizir.

On comprendrait difficilement, par exemple, qu'un jour d'émeute à Paris, le vaillant Lépine

Digitized by Google

fût resté enfermé dans une cave; et, si un autre que lui avait été capable d'une pareille lâcheté, il est à supposer qu'il n'aurait pas conservé longtemps ses fonctions de grand-vizir de la Police !

Pendant toute la durée de l'émeute, on ne vit pas un seul ministre chérifien, ni un seul fonctionnaire du Palais, — hormis bien entendu les quatre personnages que nous venons de voir si bien opérer.

Le grand-vizir El-Mokri, tenant sans doute à conserver sa précieuse personne, ne se risqua pas au dehors. Une fonction qui permet d'amasser une petite fortune d'une *centaine de millions*, au moins, ne doit évidemment pas comporter le moindre péril.

Et s'il fallait encore payer quelquefois de sa personne, en allant même jusqu'à se risquer au milieu d'émeutiers pour faire son devoir, il n'y aurait plus aucun charme, aux yeux d'un El-Mokri, à être grand-vizir, et ce serait payer vraiment trop cher les petits bénéfices — toujours licites d'ailleurs — du métier !

Le grand-vizir Si Mohammed-El-Mokri, cet honorable fonctionnaire auquel M. Pichon fut « heureux et fier » de pouvoir conférer le grade de Grand officier de la Légion d'honneur, était aussi habile à savoir mériter l'estime des plus hauts fonctionnaires de notre diplomatie qu'il sut,

Digitized by Google

par des procédés que nous aimons à croire tout différents, entrer dans les bonnes grâces de son ancien sultan Abd-el-Aziz.

Voici comment M. André Chevillon, dans *Un crépuscule de l'Islam*, raconte une des « missions » du grand-vizir El-Mokri :

Un Français, de Tanger, est arrivé hier, ayant fait route avec Si Mohammed-el-Mokri, familier du Sultan, et vizir du Palais, que suivaient sept dames plus lourdement voilées encore que de coutume. Ce Mohammed-el-Mokri était parti de Fez, il y a deux mois, en mission très secrète et qui intrigua fort à Tanger les diplomates et les correspondants de journaux. En Europe, la presse fit des suppositions : ce personnage allait-il à Berlin? Causerait-il avec M. Delcassé? Quelle intrigue nouvelle de la politique mauresque allait-il nouer?

Sa mission, moins décisive pour les destinées de l'Europe et de l'Afrique, était plus honorable encore, témoignant de la confiance tout intime que lui accorde le Sultan. L'argent prêté par les banquiers de France venait de gonfler les sacs du Maghzen; aussitôt, Son Excellence, dont le tact et la gravité sont appréciés de son Maître, avait reçu l'ordre de s'en aller en Circassie et d'y dépenser le nécessaire pour rendre quelque lustre au harem chérifien. Habile à toutes les négociations, il sut vite découvrir en ce pays de la beauté une personne d'expérience qui lui présenta de merveilleuses fleurs de jeunesse.

En connaisseur, en homme d'affaires, il compara, marchanda, finalement se remit en route avec six

Digitized by Google

jeunes filles que suivait leur protectrice. Car, pour ménager les convenances, chaperonner et donner courage à celles qui s'en vont si loin vers l'inconnu, c'est l'usage, en semblable occurence, que la dame qui s'est entremise accompagne ses jeunes amies. On va d'abord jusqu'à Stamboul où l'on prendra passage pour Marseille; mais auparavant, si l'on veut éviter des ennuis sur les bateaux européens, il est sage de régulariser la situation. Devant un iman osmanli, tous les rites religieux observés, l'Excellence épouse la procureuse. Dorénavant, c'est un père de famille qui voyage avec sa femme, ses filles et leurs suivantes, — elles, empaquetées de voiles, ne montrant que la fente noire de leurs yeux; lui, très digne, barbe grise, ascétique et pure draperie, parole rare, et les seuls gestes musulmans qui invoquent et bénissent.

A Marseille, où ces missionnaires marocains ont des accointances, on commande des toilettes pour l'intimité du harem. Parfois survient, présentée par un fournisseur, quelque chrétienne fatiguée des aventures et des cafés-concerts d'Europe, et que séduit l'idée d'une retraite dans un cloître sans rigueur, auprès d'un Supérieur munificent et pittoresque. Elle s'adjoint à la troupe mystérieuse. De Tanger à Fez, on chemine à toutes petites étapes afin d'arriver en bon point et que le Maître, à la première entrevue, soit satisfait.

Dans la ville sainte, les beautés ont franchi non sans effroi les énormes et multiples clôtures du Palais; elles s'apprêtent à recevoir les sanctifiantes faveurs du Chérif, du Pur qui devient leur Seigneur. Cependant, la bergère du troupeau s'est installée chez celui que depuis Stamboul elle peut appeler son mari : il prend

Digitized by Google

au sérieux ses engagements conjugaux; il ne cherche pas à la répudier. C'est que dans son cœur d'Arabe, il a fait un profond calcul. Il sait bien que les nouvelles recluses, qui s'ennuient et ne connaissent pas une autre âme à Fez, vont faire appeler leur vieille amie de tous les jours. Ainsi, quoi qu'il advienne (et l'intrigue ne cesse pas de menacer un favori), il compte sur elle pour rester en intelligence avec le harem. Contre les venins de la calomnie et de la disgrâce, il dispose du plus puissant des antidotes : les enchantements de la beauté — du moins tant que celles qui furent ses filles, entre Constantinople et Tanger, demeurent auprès du Maître.

Dans le but tout aussi louable de vouloir conserver un fils à son père, Si Tayeb El Mokri, ministre des Affaires étrangères, des Finances, de la Plume et de bien d'autres choses encore, se calfeutra non moins hermétiquement que le grand-vizir pendant toute la durée de l'émeute.

Devant le spectacle si émouvant de ce papa et de cet enfant cherchant à se conserver l'un pour l'autre, et tous les deux à la fois pour la grandeur future du Maroc, devant un exemple venu de si haut, tout le monde se barricada dans le Palais.

Il fallut que Si Kaddour-ben-Ghabrit qui lui, en qualité d'Algérien, risquait simplement d'être pris et dépecé, fut assez courageux pour établir le premier les communications entre l'ambassade et le Palais. Tel le Prince Charmant de la Belle au

Digitized by Google

Bois dormant, il escalada des murs et grimpa à des échelles, qui n'étaient pas de soie, pour aller réveiller tous les hôtes endormis du Palais Impérial chérifien.

Mais El Mokri, toujours soucieux de sa progéniture, avait encore réussi à caser un autre de ses fils comme Pacha de Fez-Bali.

Ce bon petit jeune homme avait d'ailleurs d'autres fonctions. N'avoir à commander et à... « administrer » qu'une toute petite ville de cent mille âmes à peine, était indigne des talents d'un fils du Grand El Mokri.

Aussi, pour « arrondir son petit lot », papa le fit-il nommer, en plus, caïd d'une douzaine de tribus insignifiantes, parmi lesquelles celles de la plaine du Sais — qui ne s'étend que de Fez à Meknès — du Zerhoum, des Oudaïa, des Ouled-Aissa, des Fichtala, des Hadjaoua, des Beni Zerhoual, des Beni Ourriaghel, des Ouled el Hadj et des Doui Menia...

Pas plus !

Ce que fit le bon petit jeune homme pendant la Révolution ? Nous le trouvons expliqué tout au long dans les rapports du commandant de Lamothe, chef du service des renseignements, et du général Brulard.

Digitized by Google

Voici ce qu'écrit le commandant de Lamothe :

Les pachas ne savent pas arrêter l'émeute à Fez-Djedid; ils ne font rien pour empêcher le pillage du Mellah qui dure depuis deux jours.

A Fez-Bali, c'est El-Hadj-Hammad-el-Mokri (fils du grand vizir El-Mokri), *qui, malgré l'ordre reçu*, ne fait rien pour fermer les portes, au moins celles des quartiers non envahis et il dispose de 120 mokhraznis armés! Il a peur, va se terrer dans sa maison ou dans les couloirs de l'Ambassade.

Du général Brulard :

Le général engagea vivement le Pacha à user de son influence personnelle pour briser la rébellion, arrêter les mutins et empêcher la populace de se joindre aux émeutiers et lui ordonna, pour localiser la révolte, de fermer les portes de la ville dans les divers quartiers conduisant à Bab-Segma.

Le Pacha n'accomplit pas sa mission.

Bien mieux encore : le commandant Brémond qui avait failli être surpris chez lui et massacré, ne pouvant se risquer en ville pour voir si les ordres donnés avaient bien été exécutés, demanda avec insistance au fils El-Mokri si toutes les portes avaient bien été fermées.

El-Mokri affirma que l'ordre avait été exécuté. Il mentait sciemment !

On sait que la ville de Fez est divisée en un

Digitized by Google

très grand nombre de quartiers, fermés par des portes interceptant toute communication entre un quartier et l'autre. Lorsque toutes les portes sont closes, la ville est ainsi fractionnée en une quantité de petits îlots complètement isolés les uns des autres. L'émeute partant de la casbah des Cherarda, c'est-à-dire du haut de la ville, s'est peu à peu propagée, de proche en proche, jusqu'au bas de la ville. Nul doute que si les portes eussent été fermées la révolte eût été localisée; la résistance aurait alors eu le temps de s'organiser et de nombreuses vies eussent été épargnées.

Comme on le voit par les extraits de rapports que nous venons de citer, la première idée du général Brulard et du commandant de Lamothe fut, dès qu'ils eurent connaissance de l'émeute, de donner au fils El-Mokri, pacha de Fez-Bali, l'ordre de fermer toutes les portes pour empêcher la propagation de la révolte.

Le bon petit jeune homme s'y refusa tout simplement. Et, bien qu'il ait sous ses ordres 120 mokhraznis armés, « il a peur et va se terrer dans sa maison ou dans les couloirs de l'Ambassade » (1).

(1) Au sujet des portes de la ville de Fez, M. le général Pédoya, qui paraît être bien mal renseigné, a dit, au cours de la séance d'interpellation sur le Maroc du 21 juin :

Digitized by Google

Le courage n'est décidément pas une des vertus de la famille El-Mokri!

Mais il y avait encore à Fez un autre El-Mokri. Qu'a-t-il bien pu faire, celui-là?

C'est le lieutenant Ben-Sedira qui nous répond dans le rapport suivant :

Fez, le 17, à 8 h. 30 soir.

On venait de tuer le sous-intendant militaire Lory, sur sa terrasse. Si Larbi-Mokri était sur sa porte, devant sa maison. A ce moment, il est passé des soldats allant chez le sous-intendant. Il leur a crié : « Sahitou! Sahitou! » (vous êtes victorieux).

J'ajoute que j'ai fait demandé à Si Larbi-Mokri de

« Vous savez que dans les villes arabes, pour localiser les nephras, il y a des compartiments qui empêchent de passer d'un quartier dans l'autre. Croyez-vous qu'on ait songé à les faire disparaître? Non, on les a maintenus et, par le fait de leur existence, nous avons subi d'autres pertes regrettables. »

Nous venons de montrer que la vérité est exactement contraire aux affirmations de M. le général Pédoya, qui dit encore :

« ... On a rendu la tâche des troupes de Dar-Debibagh très difficile en tenant les portes de la ville fermées, comme si on ne voulait pas qu'elles puissent entrer dans la place. Et, pour y entrer, elles ont dû livrer combat, *apporter des échelles, monter sur les remparts, enfoncer les portes*, subir des pertes considérables. »

Ceci est du pur roman. Jamais, comme on l'a vu dans la deuxième partie de ce livre, les tirailleurs du commandant Philipot, qui sont les premiers et les seuls à être entrés a Fez le 17 avril, n'ont été obligés « d'apporter des échelles, monter sur les remparts, ni enfoncer les portes ».

Digitized by Google

prendre mes chevaux dans ses écuries, par mon voisin Benanni, pour les sauver.

Si Larbi-Mokri a refusé, disant qu'il ne voulait rien avoir des instructeurs français chez lui...

Signé : Lieutenant BEN-SEDIRA.

Charmante famille, en vérité !...

Le père se cache dans le palais, sans oser en sortir; Si Taïeb-El-Mokri en fait autant; El-Hadj-Hammad-El-Mokri refuse d'obéir aux ordres qu'on lui donne et est cause de la mort de tous les Français qui se trouvaient dans la basse ville; quant à Si Larbi-El-Mokri, il acclame les émeutiers aux cris de : « Bravo! vous êtes victorieux », et refuse de prendre dans ses écuries les chevaux du lieutenant Ben-Sedira, « parce qu'il ne veut rien avoir des instructeurs français chez lui ».

La dynastie des El-Mokri étant toute puissante au Maroc, il y a encore un autre petit El-Mokri qui est seulement... pacha de Tanger.

Deux autres jeunes rejetons n'étant pas encore en âge d'exercer leurs talents de famille au Maroc, font actuellement leurs études en Europe.

On pensera sans doute que le grand-vizir El-Mokri, qui parut apprécier si fort, pendant plusieurs années, les charmes de Paris, a envoyé ses fils compléter leur instruction en France?

Digitized by Google

Erreur! Ce grand ami de la France les a envoyés... en Suisse !

Le petit jeune homme, le pacha El-Hadj-Hammad, que M. Regnault *lui-même* a été obligé de destituer, fut d'ailleurs nommé, quelques jours après, « haut commissaire de la Banque d'Etat à Tanger »..., et il n'a rien eu de plus pressé, pour bien prouver sa gratitude envers la France, que d'essayer de devenir *protégé espagnol!*

Quant à Si-Tayeb, ministre des Affaires étrangères, des Finances, de la Plume et de bien d'autres choses encore, il a cherché à obtenir — en vain, d'ailleurs — en fin juin 1912, la protection allemande.... C'est lui qui, en 1910, alla à Constantinople recruter les officiers turcs qui devaient servir d'instructeurs aux troupes marocaines et remplacer les officiers de la mission française. Se souvenant de la « mission » dont son honorable père avait été chargé par Abd-el-Aziz, il n'omit point de ramener, avec les officiers turcs, quelques aimables jeunes filles de Stamboul... qui, pour la circonstance, furent sans doute ses sœurs pendant toute la durée de la traversée!

Mais le grand-vizir El-Mokri avait déjà, lui-même, de qui tenir. Il était le fils de Hadj-Abslam-El-Mokri, qui, sous le règne de Moulay-

Digitized by Google

Hassan, prédécesseur d'Abd-el-Aziz, remplissait les fonctions d'amin au Dar-Adihil (1).

C'est ce dernier qui inculqua au grand-vizir d'aujourd'hui et à sa nombreuse progéniture les premiers principes de l'art de résister aux Français.

Lorsque M. de Marsilly, notre consul à Fez, arriva, en 1894, dans la capitale chérifienne, il chercha à grouper autour de lui tous les indigènes d'origine algérienne, ayant une patente spéciale, pour se créer un premier noyau d'influence française.

Mais Hadj-Abslam-El-Mokri veillait. Il réunit tous les notables algériens, au nombre de 300 environ, dans la mosquée Resif, leur tint un discours violemment xénophobe, leur montrant les dangers de l'envahissement français, et, leur ayant versé 60.000 pesetas pour appuyer ses arguments, il les décida à renoncer à leur qualité d'Algériens pour se déclarer les fidèles sujets du sultan du Maroc.

Toujours sous le règne de Moulay-Hassan, M. Féraud, notre ministre de France à Tanger, avait décidé le Sultan à faire construire un che-

(1) L'amin, au Dar-Adihil, était chargé de la perception des *Meks*, c'est-à-dire de tous les impôts non prévus par le Coran, tels que les droits de marchés, de portes, etc. Les impôts coraniques rentraient dans le *Bit el-Mal*.

Digitized by Google

min de fer allant de Fez à Meknès. Déjà, on avait envoyé le lieutenant du génie Roger, qui, vers 1887, étudia le tracé de ce chemin de fer.

El-Mokri intervint encore, et, nous opposant une vive résistance, réussit à faire revenir le Sultan sur sa décision. Par le fait de cette intervention hostile, le chemin de fer ne fut pas exécuté!

On voit donc combien ont raison tous ceux qui, connaissant les agissements des El-Mokri, de père en fils, affirment que cette famille est la plus antifrançaise de tout le Maroc.

Pour en revenir au grand-vizir actuel, le brave *pater familias* d'une si intéressante progéniture, en qui M. Regnault a toujours placé sa confiance la plus élevée, il a également donné la mesure de ses sentiments francophiles lorsque, au moment même où il était hébergé par la France, dans cette belle ville de Paris qu'il aimait tant, il commandait en Allemagne plusieurs millions de matériel de guerre, comprenant une batterie Krupp de montagne à tir rapide, avec des quantités d'obus et 20.000 fusils Mauser, avec les approvisionnements correspondants.

Le ministre des Affaires étrangères — toujours très bien renseigné — ignorait naturellement ces achats.

Ce fut le capitaine Moreau, officier instructeur

Digitized by Google

d'un tabor chérifien de Tanger, qui les signala en voyant passer à la douane des quantités de canons, d'armes et de munitions allemands !

Quelle famille de bons amis de la France que ces El-Mokri !

Et cependant, grâce à la très précieuse protection dont le couvrent encore certains anciens collaborateurs de M. Regnault, Son Excellence El-Mokri continue à exercer ses talents de grand-vizir à Rabat !

Il le fait, du reste, dans des conditions assez avantageuses pour lui, en se faisant louer, par exemple, pour 300 douros seulement par an, le terrain Habbous, sur lequel il fait édifier un somptueux palais, haut de quatre étages; il agit ainsi contrairement à toutes les lois et coutumes musulmanes interdisant formellement de construire sur les terrains habbous, qui ne peuvent être loués que pour la culture. De plus, une partie même de son palais se trouve en zone de servitude militaire, sur laquelle il est également interdit de bâtir !

Les biens habbous, on le sait, sont constitués par des donations, et leurs revenus doivent servir à l'entretien du culte musulman. Or, le terrain qu'El-Mokri a accaparé pour 300 douros par an a rapporté l'année dernière, rien que du produit de ses orangers, 1.000 douros... et il pourrait être

Digitized by Google

loué 3.3oo douros! Aussi, les donateurs de ces terrains protestent, disant que s'ils avaient pu supposer que leurs pieuses libéralités serviraient à grossir la fortune du grand-vizir, ils se fussent abstenus. Et ils ajoutent :

— Si les Français n'étaient pas derrière lui, il n'aurait jamais pu accomplir un tel scandale.

Et ils ont cent fois raison.

Le grand-vizir El-Mokri, qui, pendant toute la durée de l'émeute, resta lâchement calfeutré dans le palais, avait-il connaissance des événements qui allaient éclater?

Un fait tendrait à le prouver : trois jours avant les événements, le 14 avril à 9 heures du soir, il fit partir brusquement pour Tanger, sans aucune explication, son interprète israélite.

M. Le Châtelier, professeur au Collège de France, avec une cruelle précision, pose, dans la *Dépêche de Toulouse*, le dilemme suivant :

Ce vizir des petites femmes pour le lit du maître, ce vizir du Grand Cordon de la Légion d'honneur, ce vizir des thés parisiens et des télégrammes de Copenhague pour alibis berlinois (1), avait omis de vous prévenir du coup de Fez et de vous avertir du

(1) On sait que pendant qu'El-Mokri était à Berlin, il faisait envoyer à Paris de faux télégrammes émanant de Copenhague, pour faire croire qu'il se trouvait en Danemark!

Digitized by Google

coup de Marrakech. Vous avait-il documentés sur le coup du Souss? Non! L'ignorait-il? Vous le croyez? Ne serait-ce donc qu'un Pégomas d'imbécillité? Alors, exportez-le.

Mais, s'il n'ignorait pas ce que sait le moindre Baqqâl des ports, le plus modeste épicier venu du Souss; s'il vous a tu ce qu'il savait, alors célébrez les rites expiatoires, afin d'honorer les morts de Fez.

Malheureusement, il serait peut-être trop tard maintenant pour « célébrer les rites expiatoires afin d'honorer les morts de Fez ». Mais il y aurait tout au moins une autre solution — et personne ne s'explique encore comment elle n'est pas intervenue —; elle consisterait simplement à ne pas permettre que le scandale se prolonge plus longtemps, à ne pas tolérer qu'El-Mokri reste un jour encore grand-vizir du Protectorat français.

Cette mesure serait naturellement accompagnée de la petite formalité préalable consistant à déposséder El-Mokri, selon les règles absolues du droit musulman (1), de tous les biens acquis pendant

(1) Un article des mieux documentés de M. Michaux-Bellaire, l'érudit directeur de la mission scientifique au Maroc, paru dans la *Revue du Monde musulman* de juillet-août 1909, établit la légalité de cette mesure :

« Et-Taoudy-ben-Saouda, dit M. Michaux-Bellaire, dans ses *Naouazil* (*Naouazil el Allama Sidi Mohammed Et-Taoudy-ben-El-Taleb-ben-Saouda-El-Mourri*, ouvrage lithographié à Fez, sans date, p. 80), cite une lettre que le sultan Sidi

Digitized by Google

qu'il était en fonctions. En faisant la même opération moralisatrice pour Si Tayeb, on aurait au total *cent cinquante millions au moins.* Cette somme, employée à l'aménagement du pays, ferait ainsi retour en partie à tous les malheureux qui, pendant plus de dix années, ont été odieusement dépouillés, spoliés, volés par les El-Mokri.

Qu'attend-on pour accomplir cet acte de saine justice?

Comment M. Regnault renseignait le gouvernement.

Après l'exposé détaillé que nous venons de présenter, il n'est plus possible de dire que les troubles ont éclaté d'une façon imprévue.

Mais M. Regnault, éternellement souriant, ne savait que répéter : « Je me refuse à croire un

---

Mohammed-ben-Abdallah (ce sultan vivait au XVIIIe siècle; il était contemporain de Louis XV) lui a adressée pour le consulter. La voici : « Louange à Dieu, etc.... Au savant distingué, à celui dont les arguments font loi, Sidi Et-Taoudy-ben-Saouda, que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde et la bénédiction de Dieu! » Et ensuite : « Ecrivez-nous votre avis sur les trois points suivants :

« Le premier point est relatif aux biens des fonctionnaires du Maghzen, comme les gouverneurs et autres du même ordre; l'Iman (le Sultan) peut-il prendre, à eux ou à leurs héritiers, les biens qui leur appartiennent et les verser dans le Bit el-Mal (Trésor public)? Vous n'ignorez pas que la conscience de ces fonctionnaires est chargée de tout ce qu'ils ont pris aux gens sous des prétextes différents. Si ces

Digitized by Google

mot de tout ce que vous me dites, Son Excellence El-Mokri m'ayant affirmé que tout était calme. »

Le service des renseignements était dans l'erreur; l'autorité militaire se trompait; M. Gaillard n'y connaissait rien; personne ne savait ce qu'il disait : seule, Son Excellence avait raison! Et lui, Regnault, avait décidé que le départ du Sultan aurait lieu, et il aurait lieu....

La catastrophe se produisit!...

---

gouverneurs ou leurs héritiers ont vendu ces biens, l'Iman peut-il les reprendre à ceux qui les ont achetés ?... »

Le fagih Sidi El-Taoudy-ben-Saouda cite ensuite sa réponse, d'après l'original de sa propre main :

« Louange à Dieu ! et que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses serviteurs !

« Réponse à la première question :

« Quant aux biens qui sont entre les mains des gouverneurs qui n'ont pas de biens personnels et qui ne possèdent que ce qu'ils ont amassé par l'injustice et par la violence, l'Iman a le droit de les prendre et de les verser au Bit el Mal, s'il ne connaît par leurs propriétaires. S'il les connaît, il doit leur rendre ce qui leur appartient. De même pour les biens des héritiers desdits gouverneurs. Quant à ce qui est sorti d'entre les mains de ces gouverneurs et qu'ils ont vendu, eux ou leurs héritiers, cette vente est définitive et il n'y a aucun moyen de l'annuler. El-Mouaq a dit : « Ibn-« Rouchd a conclu dans ce sens en parlant des gouverneurs « injustes, à savoir que ce qui se trouve entre leurs mains « doit être versé au Bit el-Mal ». Il a ajouté : « Quant à ce « qui est vendu, il n'y a pas moyen d'y revenir ». El-Boursouly a dit d'après Ibn-Rouchd : « Les biens notoire-« ment mal acquis que l'on trouve en la possession d'un « gouverneur doivent être versés au Bit el-Mal; de même « pour ceux que l'on trouve entre les mains de ses héritiers; « quant à ce qui a été vendu, il n'y a aucun moyen d'y « revenir ». El-Boursouly ajoute : « *C'est ce qui est d'un* « *usage courant*, d'après la consultation d'Ibn-Hamdein ».

Digitized by Google

Ce fut, tout d'abord, de la stupeur.

Mais elle dura peu. M. Regnault chercha vite à reprendre contenance. En réfléchissant bien, tout n'était peut-être pas perdu... pour lui. On essaierait, tout d'abord, d'étouffer la vérité aussi longtemps que possible; puis, ensuite, cette vérité pouvant arriver à se faire jour quand même, à cause des damnés journalistes, il suffirait de dire qu'il s'agissait simplement d'une sédition militaire, uniquement provoquée par la maladresse des officiers.

Tout pouvait ainsi très bien s'arranger... et qui sait? Le Gouvernement serait peut-être même capable d'aller jusqu'à le féliciter.... Avec les Affaires étrangères, on ne savait jamais!

En tout cas, il fallait essayer.

Pour que ce plan réussit, il était indispensable, tout d'abord, de couvrir tous les fonctionnaires Maghzen, de façon à pouvoir continuer à dire qu'El-Mokri était le plus grand ami de la France.

On prendrait ensuite une attitude nettement hostile vis-à-vis de l'autorité militaire, pour bien faire ressortir que cette dernière, seule, était responsable de tous les événements.

On va voir avec quel acharnement et quelle ténacité M. Regnault poursuivit cette politique improbe, mettant tout en œuvre pour la réussite de son plan.

Digitized by Google

Voici, à la date du *20 avril*, ce que l'on pouvait lire dans le *Temps*, d'après les télégrammes de M. Regnault, qui, seuls, pouvaient passer :

Il résulte d'un télégramme de M. Regnault que 4.000 hommes suffiront au rétablissement *définitif* de l'ordre. C'est dire que la situation militaire n'a pour l'instant *rien d'alarmant*.

Sur l'état intérieur de la ville, les renseignements sont plus vagues. *Les membres du Maghzen et les deux pachas se sont employés de leur mieux à calmer l'agitation* (1) [*sic!*].

Dans d'autres journaux parisiens, dont les correspondants étaient inspirés par la Légation de Tanger, on pouvait même lire que le fils d'El-Mokri, à la tête de ses hommes, avec un courage extraordinaire, parcourait la ville pour rétablir le calme!

Et le *Temps*, du 20 avril, ajoutait, toujours d'après les télégrammes de M. Regnault :

Ce qui est des plus rassurant pour nous, c'est que le Sultan, ainsi que *toutes les autorités maghziennes*

(1) Il ne faut pas oublier que les deux pachas dont parle M. Regnault et qui « se sont employés de leur mieux à calmer l'agitation », sont El-Hadj-Brik, le pacha de Fez-Djedid, que nous avons vu inciter les soldats à la révolte en désignant les officiers qu'il fallait tuer, et El-Hadj-Hammad-El-Mokri, qui s'est refusé à fermer les portes de la ville, malgré l'ordre qu'il avait reçu, occasionnant le massacre de tous les Français habitant le bas de la ville.

Digitized by Google

à Fez, nous prêtent, dans cette passe critique, le concours le plus entier et le plus sincère (sic).

Dans les journaux portant la date du 21 avril, alors que, dès le 17 au soir, on était fixé sur la gravité de la situation, on ne parlait encore que de 70 Askris révoltés! Et cependant une quantité de cadavres avaient déjà été vus et de nombreux corps affreusement mutilés avaient été transportés à l'hôpital!

Le président du Conseil était à ce point égaré par les dépêches de M. Regnault qu'il pouvait répondre, dans une interview reproduite par toute la presse, qu'il ne s'était agi que d'une « chaude alerte ».

Nous retrouvons là les procédés habituels de M. Regnault. Incapable de prévoir quelque danger que ce soit, dès qu'il est obligé de reconnaître qu'il existe, il le trouve insignifiant ou, mieux encore, il le nie.

Déjà un an avant, en 1911, il niait que la situation de Fez fût critique, désespérée, et il cherchait à accabler de ses sarcasmes hautains ceux qui signalaient le danger — quand il n'allait pas, comme il le fit pour le malheureux Bringau, coupable de dire dans le *Matin* la vérité — jusqu'à mettre tout en œuvre pour les briser et leur faire lâchement perdre leur situation.

Digitized by Google

Le 24 mars 1911, moins d'un mois avant que le Gouvernement n'envoyât la colonne Moinier au secours de Fez, il se faisait interviewer par la presse et affirmait que la situation de Fez n'était nullement dangereuse.

C'est ainsi que le *Paris-Journal* pouvait écrire à cette date, sous le titre suggestif : « Les alarmistes continuent », les lignes suivantes, inspirées par une autorité qu'il désigne ainsi : « Une des personnalités françaises les plus au courant des choses et des gens de ce pays! ». Le *Paris-Journal* était évidemment excusable de croire M. Regnault au courant des choses marocaines : le quai d'Orsay le croyait bien! Il disait donc :

Avec une opiniâtreté digne d'un meilleur sort, les correspondants de journaux à Fez et de Tanger *continuent leur campagne alarmiste*. Voilà bien la troisième fois qu'on nous montre le palais de Fez en feu, ses murailles criblées de balles.

— C'est peut-être, nous dit une des personnalités françaises les plus au courant des choses et des gens du pays, le fait d'un représentant d'un journal du matin au Maroc, très antihafidiste, qui télégraphie à Paris tous les racontars indigènes qui lui parviennent de la capitale.

Notez en outre que les Beni-M'Tir et les Aib-Yeressi (?) sont des unités sans grosse importance, de cette agglomération de tribus, sans autre décision que le désir commun de ne point payer l'impôt.

Digitized by Google

Inutile de dire que « le représentant du journal du matin qui télégraphiait à Paris des racontars indigènes avec une opiniâtreté digne d'un meilleur sort » n'était autre que l'auteur de ce livre!

On a vu, en effet, lorsqu'il fallut, un mois plus tard, envoyer en toute hâte une colonne de 6.000 hommes au secours de Fez, qu'il ne s'était jamais agi que de « racontars indigènes ».

Que penser aussi de cette « personnalité des plus au courant des choses et des gens de ce pays », qui déclare que les Beni-M'Tir ne sont qu'une petite tribu sans importance !

Si, à cette époque, M. Regnault avait eu l'intelligence de comprendre ce qui se passait à Fez et n'avait pas grossièrement écarté, dans sa superbe, les avertissements qui lui étaient donnés, quelques dispositions élémentaires prises au moment voulu eussent certainement évité la marche, un mois plus tard, d'une colonne française sur Fez.

Le résultat de l'entêtement borné de M. Regnault, à dire que la situation de Fez n'avait jamais été critique, lui faisait ainsi adopter, sans seulement qu'il s'en rendit compte, la thèse allemande. Et M. Vassel, le très distingué consul d'Allemagne à Fez, n'avait qu'à citer M. Regnault et sa presse tangéroise et métropolitaine pour prouver qu'il avait raison.

Digitized by Google

Aussi, lorsque l'expédition ne put plus être évitée, toute la presse allemande fit état de nos propres déclarations pour établir que la prétendue détresse de Fez n'était qu'un prétexte inventé de toutes pièces par la France dans le but de conquérir la capitale marocaine !

Et M. Jaurès, que l'on voit toujours, dans ces circonstances, adopter la thèse allemande, pouvait écrire dans son journal, à la date du 26 avril:

Fez n'est pas serré de près, et, en tous cas, aucun danger ne menace les Européens.... Tout cela n'est qu'un jeu.

Et, il ajoutait, le lendemain :

Il paraît bien que la France a été odieusement mystifiée par ceux qui ont machiné l'expédition marocaine.

Ils disaient que Fez allait succomber; que la ville ne pouvait plus se ravitailler. On apprend maintenant que la ville peut tenir longtemps; et les courriers venus du Maroc établissent que les vivres n'ont même pas haussé, que le blé se vend, comme l'année précédente, trois francs les cinquante kilos, que la viande se vend soixante-dix centimes le kilo. Jamais les communication de Fez à Tanger n'ont été interceptées (*sic*)....

Tout a été truqué, faussé, grossi pour persuader à l'opinion qu'une grande opération au Maroc était indispensable.

---

(1) On trouvera tous les documents relatifs à cette époque dans l'ouvrage, très bien présenté, de M. Eugène Tardieu : *Le mystère d'Agadir.*

Digitized by Google

Si nous nous sommes attardé pendant quelques pages à rappeler les événements de 1911, qui sortent du cadre de ce livre, c'est pour bien montrer que les procédés de M. Regnault ont toujours été les mêmes : ne pas voir lui-même le danger et, quand d'autres le lui signalent, le nier effrontément.

En 1912, il fit donc de même, et, jusqu'à l'arrivée des premiers télégrammes de presse, l'opinion française ne s'était pas rendu compte de la gravité de la situation.

Pour continuer à soutenir le rôle qu'il s'était décidé à jouer, il lui fallait, plus que jamais, couvrir tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient au Maghzen.

Et il ne recule devant rien pour y arriver. On en jugera par le récit suivant :

On sait déjà (1) que, dans la nuit du 18 au 19 avril, un détachement de la compagnie du capitaine Henry, comprenant quinze hommes, sous les ordres d'un sergent, fut pris dans un guet-apens et enlevé. Il y eut neuf tués, dont le sergent, et quatre blessés. Il fut établi aussitôt que le poste avait été trahi par le caïd Hadj-Mohammed-Belhassem, de la casbah des Filala. Ce caïd maghzen, qui jouait le rôle de pacha

(1) Voir page 113.

Digitized by Google

dans son quartier, situé en pleine ville de Fez, près de la porte Bab-Marouk, fut accusé d'avoir fait massacrer un poste français. Une enquête régulière fut ouverte contre lui, quelque temps après, par le service des renseignements.

Le 12 mai, vers 3 heures de l'après-midi, le lieutenant Arnaud, un des officiers les plus distingués de ce service — qui se fit tuer superbement au combat du 20 juillet en chargeant seul tout un groupe de Marocains — se rendit sur les lieux de l'attaque. Remplissant des fonctions analogues à celles d'un juge d'instruction, il reconstitua la scène du massacre, en présence du capitaine Henry, des survivants du détachement, de quelques témoins et de l'accusé, le caïd Belhassem.

Ce dernier, malgré les témoignages écrasants et les preuves accablantes de sa trahison, niait contre toute évidence.

A un certain moment, le lieutenant Arnaud, indigné d'une telle impudence, le rudoya et le traita de menteur.

Qu'avait-il fait?

Dès que l'interrogatoire fut terminé, le caïd — qui, bien entendu, était en liberté — se précipita à l'ambassade de France pour se plaindre à M. Regnault du manque de correction du lieutenant Arnaud à son égard.

Digitized by Google

Et c'est alors que se passa ce fait incroyable, fantastique, inouï, que nous sommes obligé de préciser, en citant des noms, pour que l'on ne puisse supposer que nous exagérons.

Le ministre de France le reçut immédiatement. Et, en présence de ce caïd, accusé d'avoir lâchement fait tuer neuf Français, de cet homme qui, étant sous le coup d'une instruction régulière ouverte contre lui pour crimes de trahison et d'assassinat, n'aurait même pas dû être en liberté, le ministre de France, M. Regnault, prit immédiatement fait et cause pour lui contre un officier français.

Sans se donner seulement la peine de se renseigner, sans même contrôler les dires de cet « excellent fonctionnaire maghzen », il envoya sur-le-champ M. Gaillard, consul de France, auprès du commandant de Lamothe, chef du service des renseignements, « pour porter plainte contre le lieutenant Arnaud, qui s'était permis de manquer d'égards envers un fonctionnaire maghzen ».

M. Gaillard se borna à exprimer la plainte que son chef lui avait donné l'ordre de transmettre.

On juge de l'étonnement et de l'indignation du commandant de Lamothe, qui déclara simplement à l'envoyé de M. Regnault qu'il lui répondrait par la voie hiérarchique.

Digitized by Google

Le commandant de Lamothe adressa alors un long rapport au général Brulard, dans lequel, malgré son respect pour le ministre, il ne pouvait s'empêcher de s'étonner de la facilité avec laquelle l'ambassade de France retenait, sans aucun contrôle, la plainte d'un assassin contre un officier français.

Le général Moinier, saisi à son tour de l'incident, eut un entretien des plus vifs avec M. Regnault, auquel il fit remarquer que, lorsqu'il se trouvait, d'une part, en présence d'un homme accusé d'assassinat et, d'autre part, en présence d'un officier français, ses sympathies allaient naturellement, spontanément, vers l'assassin....

M. Regnault avait cependant reçu, à l'occasion même de cette affaire, une leçon de convenance et de dignité qui, pour tout autre, eût été le pire des affronts.

Il nous est même pénible, à nous Français, de la signaler; mais nous voulons que le rôle de M. Regnault dans ces affaires soit connu comme il mérite de l'être.

Cet El-Hadj-Mohammed-Belhassen était à la fois protégé américain et protégé français.

Au lendemain du rôle odieux qu'il joua, ne se sentant pas la conscience tranquille, il se présenta au consulat d'Angleterre — chargé des intérêts

Digitized by Google

américains — pour solliciter la délivrance d'un certificat d'honorabilité.

Bien que le consul d'Angleterre, l'honorable M. Mac Leod, n'eût personnellement aucun motif de le lui refuser, ignorant encore l'affaire de Bab-Marouk, il alla, par un sentiment de correction des plus louables, en référer au chef du service des renseignements français, afin de lui demander si la France ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'il délivrât le certificat sollicité.

Le commandant de Lamothe, après avoir vivement remercié l'honorable consul d'Angleterre, lui fit part des graves accusations qui pesaient sur son protégé.

M. Mac Leod, sans seulement le laisser achever, lui déclara que, la France pouvant avoir à se plaindre de son protégé, il refuserait tout certificat, pour ne pas contrarier l'œuvre de notre justice.

Ainsi éconduit par le consul d'Angleterre, le caïd Belhassen eut l'audace de s'adresser, en sa seconde qualité de protégé français, à l'Ambassade de France, pour essayer d'obtenir le certificat que venait de lui refuser le consulat d'Angleterre.

On suppose peut-être qu'il fut aussitôt appréhendé et jeté en prison, des chaînes aux pieds et au cou?

Digitized by Google

Tout au contraire, un accueil charmant lui fut cette fois réservé à l'Ambassade de France, et M. Regnault, le recevant lui-même, lui prodigua toutes les marques d'estime et d'affection auxquelles avait droit, pour lui, tout fonctionnaire maghzen ou caïd.

Et, sans seulement se donner la peine de demander le moindre renseignement à qui que ce soit, il délivra immédiatement au caïd accusé d'assassinat un magnifique certificat, dans lequel il affirmait le dévouement sans bornes de Belhassen pour la France et déclarait, comme toujours, que son concours admirable lui avait été des plus précieux pour le rétablissement de l'ordre!...

On comprend maintenant combien dut être violente l'indignation éprouvée par M. Regnault en apprenant qu'un simple petit lieutenant français s'était permis de traiter de menteur un personnage aussi élevé et surtout aussi dévoué à la France.

On n'a été surpris que d'une seule chose, à Fez, c'est que le digne caïd Belhassen n'ait pas été nommé, comme El-Mokri, grand-officier de la Légion d'honneur et que le criminel lieutenant Arnaud n'ait pas été jeté en prison chargé de chaînes!...

Digitized by Google

M. Regnault et l'autorité militaire.

Les explications que nous avons données et les documents que nous avons publiés prouvent indiscutablement que tout le monde, à Fez, savait que des événements graves se produiraient au moment du départ du Sultan. Ils prouvent aussi que M. Regnault avait dédaigné tous les avertissements qui lui avaient été donnés. Cela ne l'a du reste pas empêché d'affirmer continuellement ensuite qu'il n'avait jamais été prévenu.

Ils montrent que la révolte des Askris n'aurait eu *aucune gravité* et se serait simplement traduite par quelques désertions si les hauts fonctionnaires Maghzen — dont le ministre de la Guerre lui-même — n'avaient incité les hommes à se révolter, à tuer leurs instructeurs et à aller s'approvisionner de cartouches, qui leur furent distribuées dans les magasins du palais.

Ils sont un témoignage évident que M. Regnault couvrit tous les fonctionnaires Maghzen, même criminels, pour pouvoir continuer à dire qu'ils avaient tous été admirables de dévouement et de fidélité, afin de mieux faire retomber toutes les fautes sur l'autorité militaire.

Nous allons voir maintenant M. Regnault directement aux prises avec cette autorité militaire et

Digitized by Google

montrer, toujours par des documents, le rôle qu'il a joué.

Cette partie de notre livre, croyons-nous, ne sera pas une des moins impressionnantes.

La situation des plus tendues qui existait entre M. Regnault et l'autorité militaire n'a pas échappé à la clairvoyance de M. Maurice Long, rapporteur de la commission des affaires extérieures à la Chambre, qui disait (1) :

L'autorité militaire préoccupée avant tout d'assurer la sécurité à Fez et dans les environs, ne pouvait guère envisager la question sous son aspect politique et administratif. Ce n'était pas son rôle et il faut dire aussi que nos généraux, accoutumés à suivre des règles strictes, répugnaient à collaborer avec un personnel maghzenien qu'ils estimaient décrié et prévaricateur.

Ces généraux venaient de pacifier la Chaouïa et d'y installer un contrôle direct sur les caïds, en se présentant aux indigènes comme des libérateurs venus au nom de la France, pour les affranchir du joug chérifien. L'action de l'autorité militaire hautement affirmée, s'exerçait donc dans un sens diamétralement contraire à celle de nos agents des Affaires étrangères.

Voici, d'autre part, dans quels termes le général Moinier, dans son rapport d'ensemble sur

(1) *Journal officiel* du 28 juin 1912, page 1837.

Digitized by Google

les événements, s'exprime en ce qui concerne les procédés de la Légation de Tanger :

Il est nécessaire, à mon avis, de soustraire le Sultan à ces influences mauvaises (celles de son entourage) et c'est pour cela que je crois que son départ de Fez aurait été et est encore souhaitable (1).

Après quelques jours de crises probables, nous aurions ressenti tous les effets de cette mesure; nous aurions vu cesser, en particulier, cette fâcheuse immobilité que les instructions journalières de la Légation nous obligeaient à conserver vis-à-vis du Maghzen dont elle escompte la collaboration dévouée, et où elle n'a trouvé jusqu'ici qu'inertie et résistance.

Nous aurions pu, comme nous l'avons fait ailleurs, exercer sur la police de la ville, sur son administration, ses finances, une action et un contrôle qu'il nous a, jusqu'à présent, été impossible d'établir.

La police de Fez et le service des renseignements spécial à sa population ont toujours échappé à l'autorité militaire et même au service des renseignements, chargé seulement des tribus (2).

---

(1) Le général Moinier, contrairement à l'opinion du général Brulard, estimait en effet que le départ du Sultan était désirable pour le soustraire aux influences de son entourage. Nous avons vu, en effet, de quoi celui-ci était capable. Mais le général Moinier n'avait jamais conçu un voyage théâtral à la Regnault.

(2) Voici, en effet, ce qu'écrit à ce sujet le commandant de Lamothe :

« Qu'il nous soit permis d'indiquer que si l'autorité mili-

Digitized by Google

Chaque fois que le commandant de Lamothe voulait s'occuper des agissements de cette population, M. Regnault lui répondait officiellement que cela ne le concernait point et qu'il ait à se mêler de ses affaires !

C'est ce que dit encore très nettement le général Moinier, qui conclut dans son rapport :

C'est dans ces causes profondes (celles exposées dans la précédente citation) qu'il faut rechercher l'origine du mouvement, et l'impossibilité où s'est trouvée l'autorité militaire, et en particulier le Service des renseignements de prendre, à Fez, comme il l'a fait dans les tribus, une influence sur laquelle ne peuvent être acceptées les responsabilités que l'on a tenté de faire retomber sur leur tête.

On se demandera peut-être, avant d'aller plus

---

taire ne s'était pas toujours trouvée désarmée en face des fonctionnaires marocains incapables et inertes, si elle ne s'était pas toujours heurtée à un *non possumus* absolu, si ses plus timides tentatives de contrôle, ses moindres conseils n'avaient pas été dénoncés comme autant d'attentats aux droits souverains du Sultan, d'offenses à la dignité et à la vanité de ses conseillers, *si enfin l'abstention ne lui avait pas été imposée*, les choses se seraient certainement passées autrement.

« Un peu d'énergie, un peu d'activité auraient suffi, au commencement, pour arrêter l'émeute, au moins pour la localiser.

« Mais il aurait fallu d'autres gens que les pitoyables personnages auxquels la faveur du Maghzen avait confié la garde de la ville et la sécurité de ses hôtes. Les événements sont assez tragiques pour ne pas être dramatisés. »

Digitized by Google

loin, la raison pour laquelle aucun soldat français ne se trouvait dans la ville de Fez au moment des événements, et pourquoi nos troupes, réduites à deux bataillons, étaient campées à Dar-Debibagh, à 4 kilomètres environ de la ville.

Cela tenait encore aux instructions générales données aux colonnes de secours venues à Fez en 1911, instructions qui interdisaient aux troupes régulières d'entrer en ville. Elles n'avaient jamais été rapportées. On devait, en effet, avoir tellement confiance dans le dévouement des fonctionnaires Maghzen à la cause française que ç'eût été un grave affront de se faire garder par des soldats français. Et si, même après la signature du traité de protectorat, le général Moinier avait voulu faire participer ses troupes à l'occupation et à la garde de la capitale, le Sultan et la Légation de France n'eussent pas manqué de protester énergiquement :

« Nous sommes les hôtes du Sultan, disait M. Regnault, nous devons nous en rapporter à lui du soin de nous garder. Ce serait faire injure aux gens du Maghzen que de laisser supposer que nous pouvons nous méfier d'eux. »

Sait-on également que jamais un drapeau français n'avait été hissé à Fez, *même sur le Consulat de France?*

Digitized by Google

Cela aurait pu choquer nos si bons amis et collaborateurs du Maghzen. Il ne le fallait à aucun prix.

La première mesure qui s'imposait, au soir même de la terrible journée dont nous connaissons maintenant les détails, était évidemment la proclamation de l'état de siège.

Le général Moinier, qui avait quitté Fez quelques jours avant les événements, pour rentrer en Chaouïa, se trouvait, le 17, à Tiflet, entre Meknès et Rabat. Il rebroussa aussitôt chemin et était de nouveau à Fez le 21, à 10 heures du matin.

Le général Brulard, qui commandait les troupes de la garnison, n'avait pas qualité pour proclamer l'état de siège. Ce droit appartenait à M. Regnault seul, qui, immédiatement sollicité par le général Brulard de prendre cette mesure, s'y refusa énergiquement.

Le Gouvernement, sans doute surpris lui-même qu'à la date du 20 avril l'état de siège n'ait pas encore été proclamé, télégraphiait au général Moinier, en route sur Fez :

Guerre à Moinier

N° 1991. 20 avril 1912.

Dans circonstances exceptionnelles que traversons, vous avez droit et devoir prendre toutes mesures que jugerez nécessaires dans intérêt sécurité, notamment

Digitized by Google

dispositions analogues à celles prévues pour état siège, sous réserve expresse que sitôt rentré en relations avec Ministre France, vous vous mettiez d'accord pour ces mesures avec Regnault.

Ce télégramme laissait donc au général Moinier le droit de proclamer l'état de siège, sous la réserve expresse, il est vrai, que sitôt rentré en contact avec M. Regnault il se mettrait d'accord avec lui pour l'application de cette mesure.

Le même jour, confirmant cette interprétation, les Affaires étrangères télégraphiaient à M. Regnault :

Affaires étrangères à Regnault.

N° 15. 20 avril 1912.

Veuillez vous concerter avec le général Moinier, dès son arrivée à Fez, pour tout ce qu'il y a à prendre sous votre autorité et me faire connaître toutes les dispositions adoptées.

Mais, se ravisant sans doute, et les bureaux du quai d'Orsay s'étant mis en mouvement, les Affaires étrangères adressaient le lendemain le télégramme suivant à M. Regnault :

Affaires étrangères à Regnault.

21 avril 1912.

Il vous appartient à vous seul, après vous être concerté avec le général Moinier, de proposer au Sultan

Digitized by Google

les mesures que vous jugerez nécessaires pour assurer le rétablissement et le maintien de l'ordre. Le ministre de la Guerre a autorisé le général Moinier à proclamer l'état de siège, *si tel est votre sentiment.*

Ainsi qu'on le voit, la situation a changé. C'est à M. Regnault *seul* qu'appartient le droit de prendre des mesures. Quant au général Moinier, il est autorisé à proclamer l'état de siège *si tel* est le sentiment du ministre de France.

Comme on trouve bien là les préoccupations des bureaux. Le sang de la France coule, des pillages ont lieu, il faudrait agir, agir vite.... Ce serait trop simple. Ce qui importe, c'est que M. Regnault soit le chef suprême, c'est que le ministère des Affaires étrangères domine la Guerre !

Mais on peut être tranquille ! Fort de ce télégramme, M. Regnault s'opposera à toutes les mesures proposées par le général Moinier et, notamment, à la proclamation de l'état de siège.

Le 21 avril, le général Moinier arrive à Fez. Il a un long entretien avec M. Regnault et réclame instamment l'état de siège.

La journée du 21 se passe sans que cette mesure soit prise.

Depuis cinq jours, la ville était au pillage, le Mellah en feu et en ruines, on massacrait les

Digitized by Google

officiers français dans les rues, on assiégeait les Européens dans leurs maisons, on se battait sur les terrasses, le Maghzen ne faisait rien pour rétablir l'ordre, allant même jusqu'à pactiser avec les émeutiers, et M. Regnault refusait toujours de proclamer l'état de siège !!!

Le 22, il écrit au général Moinier pour lui demander quelles sont les mesures qu'il préconise!

Et la journée du 22 se passe encore sans que l'état de siège soit proclamé!

Le 23, le général Moinier, qui est allé camper avec les troupes au camp de Dar-Debibagh, adresse au ministre de France la lettre suivante :

Moinier à Regnault.

N° 343 O. P. Dar-Debibagh, 23 avril 1912.

En réponse à votre lettre n° 5 du 22, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je crois indispensable de proclamer l'état de siège à Fez.

Cette proclamation est nécessaire pour rendre légale l'existence des conseils de guerre qui doivent fonctionner dans la place. Les pouvoirs dont elle arme l'autorité militaire, mettront fin à toutes les complications auxquels les Etrangers et Protégés peuvent donner lieu, en les soumettant à une règle imposée à titre exceptionnel pour la sauvegarde de l'ordre et de la sécurité publiques.

Je vous serais obligé de vouloir bien me faire connaître si vous donnez votre adhésion à cette mesure.

Signé : MOINIER.

Digitized by Google

Devant l'insistance énergique du général Moinier à demander la proclamation de l'état de siège, M. Regnault, se refusant toujours à prendre cette mesure, cherche à gagner du temps pour pouvoir finir par dire : « Il est trop tard maintenant, le calme est revenu, l'état de siège est inutile. »

Et il répond au général Moinier :

Regnault à Moinier.

N° 8. Fez, le 23 avril 1912.

J'ai reçu votre lettre n° 345, en date de ce jour, par laquelle vous me faites connaître que vous jugez indispensable de proclamer l'état de siège à Fez.

Je considère que cette mesure soulève des difficultés d'ordre politique et juridique sur lesquelles je dois consulter le Gouvernement. Je le fais aussitôt par télégramme.

Rien ne s'oppose, suivant moi, sans attendre cette décision, et ainsi que je vous en ai informé hier, par ma lettre n° 6, à ce que les conseils de guerre soient institués et commencent à fonctionner à Fez, comme il a été fait dans diverses circonstances, sur plusieurs points du territoire marocain, et, notamment, à Casablanca.

Signé : REGNAULT.

M. Regnault n'avait pas à consulter le Gouvernement, surtout pour une question aussi urgente et aussi indispensable, puisque le Gouvernement

Digitized by Google

lui avait télégraphié de prendre toutes les mesures nécessitées par la situation.

Mais les communications radiographiques étaient très lentes; son télégramme pouvait avoir *la chance* de mettre une journée ou deux avant d'arriver à Paris; les Affaires étrangères prendraient naturellement parti pour lui; avant de répondre, elles auraient à consulter de hautes personnalités sur « les difficultés d'ordre politique et juridique » que M. Regnault signalait. Les choses pourraient ainsi traîner en longueur autant de temps qu'il le faudrait....

M. Regnault, toutefois, veut bien, dans la réponse au général Moinier, ne pas s'opposer, « sans attendre la décision du Gouvernement », à ce que les conseils de guerre soient institués.

Il ne sait même pas la différence qu'il peut y avoir entre un conseil de guerre ordinaire, comme celui de Casablanca qu'il cite, ou même celui de Paris ou d'Oran, et un conseil de guerre fonctionnant sous le régime de la proclamation de l'état de siège !

Avec assez de dureté, le général Moinier lui répond le même jour, en débutant par une petite leçon élémentaire de Droit :

Digitized by Google

Moinier à Regnault.

N° 355 O. P. Dar-Debibagh, 23 avril 1912.

En réponse à votre lettre n° 8, du 23 avril, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'aux termes des articles 8 et 9 de la loi du 9 avril 1848, sur l'état de siège, ce n'est qu'après déclaration de l'état de siège que les tribunaux militaires peuvent être saisis de la connaissance des crimes et délits contre l'ordre et la paix publiques et que l'autorité militaire a, entre autres droits, celui de perquisitionner dans les habitations et d'ordonner la remise des armes et munitions.

C'est pour donner à ces diverses mesures, le caractère légal indispensable que je crois nécessaire de proclamer l'état de siège à Fez.

Je télégraphie d'ailleurs au ministre de la Guerre pour que le retard apporté par votre décision à l'application de cette mesure soit réduit au minimum.

Signé : MOINIER.

Malgré son calme bien connu, le général Moinier ne peut s'empêcher, devant toutes les entraves apportées par M. Regnault à l'application des mesures urgentes que réclame la situation, de laisser percer son impatience, et « il télégraphie directement au ministère de la Guerre » pour lui signaler l'attitude très grave de conséquences qu'a adoptée M. Regnault, de façon que le retard qu'il apporte à l'application de toutes les mesures « soit réduit au minimum ».

Digitized by Google

La situation intenable que lui fait le ministre de France, le général Moinier ne peut encore s'empêcher de la signaler au cours de son rapport dans les termes suivants :

Il ressort que les délais nécessités par de trop fréquentes consultations du Gouvernement, paraissent mal cadrer avec le caractère de sanction immédiate que devrait revêtir la répression, sous toutes ses formes.

Voici le télégramme adressé par le général Moinier au ministre de la Guerre :

Moinier à Guerre.

N° 356 O. P. Fez, 23 avril, 17 heures.

J'ai demandé au Ministre de France d'approuver la déclaration de l'état de siège à Fez et l'imposition d'une contribution de guerre à la population, complice des attentats récents.

Première mesure indispensable d'après la loi du 9 avril 1848 pour rendre légale compétence conseils de guerre dans crimes et délits contre ordre et paix publiques, ainsi que perquisitions et désarmement population.

La seconde a pour but en même temps punition faits passés, en prévenir retour.

Ministre répond qu'il consulte Gouvernement.

J'estime nécessaire, dans situation présente, agir et non délibérer.

Vous demande donc approuver urgence demande

Digitized by Google

ci-dessus et décline toute responsabilité dans conséquences retards.

Signé : MOINIER.

Le général Moinier finit par être excédé de l'attitude inqualifiable de M. Regnault.

Il estime nécessaire d'agir et non de délibérer; il décline toute responsabilité dans le cas où le Gouvernement continuerait à se faire le complice des atermoiements de M. Regnault.

Le Gouvernement s'émeut enfin de cette dépêche, et M. Regnault reçoit de lui *l'ordre* de se conformer à l'avis du général Moinier et de proclamer l'état de siège. Il télégraphie en même temps au général Moinier :

Guerre à Moinier

N° 2051-9/11 24 avril 1912.

En réponse à vos télégrammes 356 et suivants du 23, j'approuve proposition déclaration état de siège. Président du Conseil avec qui en ai conféré auparavant télégraphie instructions à Ministre France. Prière me télégraphier si contribution guerre vous paraît mesure également indispensable.

Enfin, l'état de siège est proclamé, à la date du 25 avril seulement, c'est-à-dire huit jours après la révolte, à un moment où il ne permet plus l'application d'une répression sévère.

Digitized by Google

En vertu de l'autorisation gouvernementale reçue directement, par-dessus la tête de M. Regnault, le général Moinier invite le général Brulard, commandant de la place de Fez, à porter à la connaissance des troupes et des services de la place l'ordre suivant :

ORDRE

Fez, 23 avril.

Conformément à la loi du 9 avril 1848, l'état de siège est proclamé dans la ville de Fez.

Jusqu'à nouvel ordre, les conséquences de cette mesure seront limitées :

1° A l'attribution aux tribunaux militaires de la connaissance des crimes et délits contre l'ordre et la la paix publiques;

2° Au droit de perquisition de jour et de nuit au domicile des suspects;

3° Au droit d'ordonner la remise des armes et munitions et de procéder à leur recherche et à leur enlèvement;

4° Au droit d'interdire les publications et les réunions de nature à exciter ou à entretenir le désordre.

Ces diverses mesures seront exécutées par l'autorité militaire, assistée du Gouvernement, de la Ville et de ses Agents.

Signé : MOINIER.

Le lecteur naïf pourra peut-être se demander la raison pour laquelle M. Regnault s'est si long-

Digitized by Google

temps opposé, avec l'acharnement que l'on vient de voir, à l'application d'une mesure aussi naturelle dans un moment aussi critique.

La réponse est bien simple, elle tient en quelques lignes.

M. Regnault, comme ministre de France, en vertu des attributions complémentaires qui lui avaient été conférées le 1er avril 1912, était le chef suprême des autorités civiles et militaires au Maroc. C'était lui qui commandait tout; c'était lui qui trônait au-dessus de tous les généraux.

Que l'état de siège vint à être proclamé et c'était l'autorité militaire qui *commandait* dans Fez.

Il conservait bien encore tout le reste du Maroc, sur lequel il pouvait faire peser son pouvoir de vice-roi, mais Fez lui échappait!

Ce n'était qu'une parcelle de son autorité suprême qui se trouvait amoindrie; mais son orgueil ne lui permettait pas de le supporter.

Quoiqu'il fut entré dans la carrière diplomatique par les consulats, M. Regnault avait, dans son âme, toutes ces passions dominatrices qui règnent au quai d'Orsay. Tout plutôt que l'amoindrissement de son autorité. Les intérêts des Français à Fez? leur vie menacée? les châtiments légitimes des crimes commis? la sécurité rétablie? Que pesait tout cela devant ce qu'il considérait

Digitized by Google

comme l'abaissement du ministère des Affaires étrangères devant l'armée!

Et voilà *uniquement* la raison pour laquelle M. Regnault s'est toujours opposé à la proclamation de l'état de siège à Fez.

Bien entendu, il ne pouvait avouer de pareils motifs; il chercha à donner quelques autres explications : elles furent lamentables.

Comme tout le monde s'étonnait, à Fez, de son incompréhensible résistance, il faisait expliquer par les gens de sa maison : « Vous ne comprenez donc pas pourquoi M. Regnault s'oppose à la proclamation de l'état de siège?

« C'est pourtant bien simple : c'est parce que la répression ne serait pas assez sévère (*sic*). En effet, avec l'état de siège, les émeutiers ne peuvent être condamnés que par un conseil de guerre régulier, fonctionnant suivant toutes les règles de la procédure; c'est long et compliqué.

« Tandis que sans état de siège, on peut fusiller furtivement autant de Marocains que l'on veut. Vous voyez donc que M. Regnault est bien plus sévère et rude que le général Moinier. »

Nous affirmons que cette explication nous fut donnée, à plusieurs reprises, par des personnes de l'entourage immédiat de M. Regnault cherchant à excuser le ministre de France !

On juge de sa valeur; car, en admettant même

Digitized by Google

qu'un fonctionnaire de la République se prêtât à des exécutions clandestines, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne continuât pas à agir ainsi, même sous le régime de l'état de siège.

Mais nous le répétons, c'est tout ce qu'on avait pu trouver, dans les milieux amis, pour expliquer l'attitude de M. Regnault!

Le coup porté n'en fut pas moins très vivement ressenti par M. Regnault. C'était la première fois que son omnipotence était atteinte et que la diplomatie avait à s'incliner devant le bon sens.

Il lui fallait une revanche.

Nous allons voir, encore documents en mains, comment il essaya de la prendre.

Il recevait, le 22, la lettre suivante du général Moinier :

Moinier à Regnault.

Fez, le 22 avril 1912.

Comme suite à la communication que je vous ai faite du télégramme 1911 9/11 du ministère de la Guerre relatif aux mesures à prendre pour étouffer la rébellion de Fez, j'ai l'honneur de vous faire connaître que l'occupation militaire de la ville va être complétée aujourd'hui et que le désarmement des troupes chérifiennes sera opéré sitôt après.

Ces deux mesures faciliteront la recherche des individus, soldats et civils, compromis dans les massacres et les pillages des jours derniers.

J'ai, de plus, l'intention de constituer à Fez plu-

Digitized by Google

sieurs conseils de guerre qui auront à connaître tous les faits de meurtre, rébellion et pillage qui se sont produits, ainsi que tous les faits connexes dont je ne croirai pas pouvoir laisser la répression aux autorités locales.

Conformément à la faculté qui m'en est donnée par la loi, je suspendrai le droit d'appel en revision et les jugement du conseil de guerre seront exécutés dans les vingt-quatre heures.

Le désarmement de la population de la ville paraît s'imposer. Il y serait procédé sitôt après le désarmement des troupes.

Je crois enfin indispensable de frapper d'une forte contribution de guerre cette ville dont la population, hommes, femmes et enfants, s'est jointe aux soldats révoltés, pour massacrer et torturer 68 de nos officiers, soldats et concitoyens et dont les habitants des classes plus élevées se sont rendus complices des désordres par leur lâche attitude, sinon même par des excitations francophobes qui en ont été la première cause.

Une somme de 1.500.000 francs semble devoir être demandée à la ville, tant pour indemniser toutes les familles des victimes, que pour payer les frais supplémentaires d'occupation militaire nécessaires pour éviter le retour des mêmes faits.

Il ne vous échappera pas que de longtemps le budget marocain ne sera pas en mesure de subvenir à cette double dépense.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien me faire connaître si vous voyez des inconvénients à ce que les mesures ci-dessus soient mises immédiatement à exécution.

Signé : MOINIER.

Digitized by Google

M. Regnault répondait le même jour :

Regnault à Moinier.

N° 6. Fez, 22 avril 1912.

Je n'ai aucune objection à ce que vous fassiez procéder, comme le propose votre lettre de ce jour, au désarmement des Askris et de la population, ainsi qu'à la constitution des conseils de guerre chargés d'assurer la répression des massacres, des pillages commis pendant les troubles de Fez.

J'approuve entièrement ces mesures.

Il importe que ces horribles et lâches attentats dont ont été victimes tant de braves officiers, de soldats et de compatriotes, dont nous déplorons la perte, soient punis (1).

Quant à la contribution de guerre que vous croyez nécessaire d'infliger à la ville, cette mesure qui, pour se conformer aux instructions que j'ai reçues du Gouvernement et dont je vous ai donné communication, doit être proposée au Sultan, me paraît au préalable devoir être soumise à l'approbation du Gouvernement. Sans rechercher ici les causes qui ont provoqué les désordres de Fez, il semble qu'il y aurait de graves inconvénients à ce que cette contribution ne soit pas étendue à tous, à l'exception cependant de ceux qui se sont particulièrement signalés par leur dévouement à l'égard de quelques-uns de nos compatriotes en dan-

(1) Il faut savoir — comme le lecteur l'apprendra dans un instant — tout ce qu'a fait M. Regnault, pour se rendre compte combien cette phrase, pourtant si naturelle, sonne faux prononcée par lui !

Digitized by Google

ger. Or, il y a lieu d'examiner si les traités nous permettent de l'imposer aux protégés étrangers qui constituent à Fez, la classe aisée, la plus hostile et qui, jusqu'ici a échappé à notre action.

Je considère donc comme nécessaire de prendre l'avis du Gouvernement avant toute détermination à cet égard.

Signé : REGNAULT.

M. Regnault, une fois de plus, « consulte le Gouvernement » sur la question de la contribution de guerre proposée par le général Moinier. La discussion s'éternise, et l'amende, finalement, fut imposée dans de telles conditions que, dès son arrivée, le général Lyautey dut en faire la remise (1).

Mais cette lettre contenait, en termes formels, l'adhésion du ministre de France aux propositions du général Moinier concernant le désarmement des Askris et celui de la population de Fez. Le commandant en chef des troupes prit aussitôt les dispositions nécessaires pour l'exécution de cette mesure indispensable de sécurité.

---

(1) Une dépêche du Gouvernement du 26 faisait savoir qu'il convenait de frapper la population d'une somme totale modérée ; mais, dans une dépêche du 30, il spécifie que les protégés seraient exemptés du paiement de toute amende.

O beauté de la Diplomatie ! On pouvait condamner à mort et exécuter dans les vingt-quatre heures un protégé étranger, mais on ne pouvait pas le condamner à 1 franc d'amende !

Digitized by Google

Il adressa, en conséquence, l'ordre suivant au général Brulard, commandant la place de Fez :

Par ordre du général commandant les troupes débarquées au Maroc (Moinier) et par les soins du Gouverneur de Fez (Brulard), il sera procédé immédiatement au désarmement de la population indigène de la ville.

Cette opération sera faite par les Mokkadems de quartier qui seront responsables de son exécution.

Toutes armes de guerre, de luxe, de chasse, toutes munitions détenues par les habitants indigènes de la ville, devront être remises entre leurs mains et apportées par leurs soins à une date qui sera indiquée ultérieurement, devant la « Makina » pour être versées à l'artillerie.

Il sera procédé aussitôt après à des perquisitions en vue de trouver les armes et cartouches qui n'auraient pas été déposées.

Les détenteurs de ces armes seront aussitôt arrêtés pour être traduits devant les conseils de guerre.

Les Mokkadems de quartier, dont la négligence aurait été cause de ces dissimulations, seront passibles d'amendes ou d'emprisonnement.

Pendant toute la durée de l'opération, l'artillerie sera en position, face à Fez. Tout incident auquel le désarmement donnerait lieu aurait pour conséquence l'ouverture du feu sur la ville.

Le commandant d'armes (Brulard) prendra des mesures très sévères pour qu'aucun militaire ne détourne de sa destination aucune arme de luxe ou autre et pour que le lot puisse être remis au complet à l'artillerie quand l'ordre en sera donné.

Digitized by Google

Le général Brulard arrêtera les mesures de détail avec le pacha de la ville pour assurer l'exécution de cet ordre.

Signé : MOINIER.

Le général Brulard arrête aussitôt avec le pacha de la ville les mesures de détail pour assurer l'exécution de cet ordre, pris, ne l'oublions pas, en conformité des instructions de l'Ambassade de France.

Le chef du service des renseignements, le commandant de Lamothe, fut chargé de prévenir le consul de France.

Après entente avec ce dernier, le commandant de Lamothe lui adresse la lettre suivante :

Le chef du Service des renseignements au Consul de France à Fez.

Fez, le 23 avril 1912.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un ordre du général commandant les troupes du Maroc, prescrivant le désarmement immédiat de la population indigène de Fez. Cette mesure, dont la nécessité n'a été que trop démontrée par les tragiques événements auxquels nous venons d'assister, paraît indispensable pour rétablir définitivement la tranquillité dans la ville et assurer la sécurité des Européens qui y résident.

Pour être efficace, elle doit s'étendre à tous les

Digitized by Google

indigènes y compris les protégés et censaux. Le général vous serait reconnaissant de bien vouloir le notifier à MM. les Consuls étrangers en attirant leur attention sur le caractère d'urgence qu'elle présente et sur l'intérêt général qui s'attache à son exécution intégrale.

Je vous prie également de faire appel à leurs sentiments de solidarité européenne et de leur demander de vouloir bien nous prêter le concours de leur haute influence pour engager leurs ressortissants à faciliter notre tâche, par une application franche et loyale de la mesure que les circonstances nous imposent.

Signé : Commandant DE LAMOTHE.

On se demande peut-être pourquoi nous publions ces documents, qui ne semblent pas particulièrement intéressants, étant simplement le développement naturel que comporte l'exécution d'un ordre.

On ne va pas tarder à se rendre compte, tout au contraire, de leur importance.

En effet, le 23 au soir, le général Moinier recevait, non sans surprise, la lettre suivante du général Brulard :

Brulard à Moinier.

23 avril 1912.

A la suite de la réunion des notables, les Consuls d'Espagne et d'Angleterre se sont rendus auprès du Ministre de France pour s'opposer à ce que les mesures ordonnées soient appliquées à leurs ressortissants.

M. Regnault a fait demander au commandant de

Digitized by Google

Lamothe (chef du Service des renseignements de la région de Fez) par le capitaine Pettelat (officier d'ordonnance de M. Regnault), des renseignements au sujet de la décision dont il n'avait, paraît-il, pas eu connaissance. Il me semble cependant, que vous avez bien voulu me communiquer ce matin, une lettre de lui, par laquelle il l'approuvait.

Il a été répondu au capitaine Pettelat que nous agissions d'après vos ordres qui avaient, d'ailleurs, été communiqués au Consul de France.

Sauf ordre contraire de votre part, je fais continuer, demain, l'opération commencée.

Signé : BRULARD.

On comprend la stupéfaction du général Moinier. Comment! M. Regnault prétendait qu'il n'était pas au courant du projet de désarmement de la population de Fez? Il envoyait même le capitaine Pettelat, son officier d'ordonnance, auprès de M. de Lamothe pour « demander des renseignements au sujet de la décision dont il n'avait, paraît-il, pas connaissance? »

Quelle était cette nouvelle... ironie de M. Regnault?

Ce n'était pas une ironie, car le général Moinier recevait, quelques instants plus tard, la lettre suivante :

Regnault à Moinier.

N° 9. Fez, 23 avril 1912.

J'ai reçu ce soir, à 6 heures, la visite des consuls

Digitized by Google

d'Angleterre et d'Espagne qui m'ont fait connaître qu'un ordre de la Division avait été notifié vers 4 heures, au sujet du désarmement de la population.

Ils ajoutaient que leurs protégés étaient venus protester auprès d'eux, dans la plus vive agitation, déclarant qu'aux termes de l'ordre lu au bureau du Pacha, les perquisitions seraient faites aux domiciles des habitants pour s'assurer qu'aucune arme, ni munitions ne s'y trouveraient cachées; qu'en cas d'incident la ville serait bombardée par les batteries déjà en position.

MM. Mac Leod et Cortès ont exposé que s'ils n'avaient aucune objection à présenter, au sujet du principe même du désarmement, ils considéraient comme une imprudence de menacer la ville, aujourd'hui tranquille, d'un bombardement, avant qu'aucune résistance ne se soit manifestée. Ils pensaient qu'un délai suffisant devait tout d'abord être donné aux habitants pour remettre leurs armes, et que des mesures de rigueur, telles qu'un bombardement, ne devaient être envisagées qu'après l'expiration de ce délai, et si une résistance, ayant un caractère collectif, se manifestait. Ils ajoutaient que des menaces préalables, ainsi notifiées à la population, étaient de nature à l'affoler, à entraîner des désordres et à exaspérer ceux-là même qu'on aurait trouvés prêts à obtempérer aux injonctions de l'autorité.

Ils se refusaient d'ailleurs à croire que vous aviez résolu de mettre à exécution une menace aussi grave, s'il se produisait de simples incidents que les perquisitions aux domiciles des Musulmans peuvent aisément faire naître.

Il restait, leur semblait-il, d'autres moyens d'avoir

Digitized by Google

raison des résistances qui peuvent n'être qu'individuelles, avant de recourir au bombardement d'une ville où l'ordre est actuellement rétabli.

Je n'ai pu qu'apprécier toute la valeur de ces observations et je me suis chargé de vous les transmettre.

J'ai enfin prié MM. Mac Leod et Cortès d'intervenir auprès de leurs ressortissants pour les calmer.

J'ajoute que, pour ma part, bien qu'entièrement d'accord avec vous sur la nécesité de désarmer les populations, question qui a fait l'objet de notre entretien du 21 avril et de ma lettre du 22 avril n° 6, je n'ai pas été consulté sur l'élaboration de la décision notifiée aux habitants de la ville, et j'estime qu'un accord précis devait s'établir entre nous à ce sujet, conformément aux instructions du gouvernement que je vous ai comuniquées par ma lettre n° 5, en date d'hier.

En présence de la démarche des consuls d'Angleterre et d'Espagne, qui sera portée à la connaissance de leurs gouvernements, je suis dans l'obligation d'en informer de mon côté le département des Affaires étrangères et de décliner toute responsabilité pour le cas où il serait donné suite à la menace faite à la population de Fez.

J'ajoute que M. Gaillard, doyen du corps consulaire, n'a reçu qu'à 6 h. 1/2 l'ordre que le Service des renseignements le priait de communiquer à ses collègues, et je l'ai invité à surseoir à cette démarche, afin d'éviter de donner une base officielle à des réclamations que ne manqueraient pas de formuler à leur tour les consuls des autres puissances.

Signé : REGNAULT.

Digitized by Google

Cette lettre n'est-elle pas vraiment un monument d'inconscience? Et ne reconnaîtra-t-on pas avec nous que l'habitude de la diplomatie avait déformé l'intelligence de M. Regnault?

Comment! Voilà un ministre de France auquel viennent s'adresser deux consuls étrangers pour protester — simplement, d'ailleurs, pour la forme — contre la mesure qu'un général français avait prise afin de permettre à une petite poignée de soldats de désarmer une ville de 100.000 âmes et assurer la sécurité de tous, et ce même ministre de France, *qui avait approuvé cette mesure*, commence par feindre de l'ignorer et envoie son capitaine d'ordonnance demander des explications au service des renseignements?

Au lieu de répondre ensuite à ces consuls, comme toute personne de bon sens l'eût fait, que les mesures prises par le général Moinier répondaient à une nécessité inéluctable, dictée d'ailleurs par le souci de leur intérêt commun comme de l'intérêt même de leurs ressortissants, M. Regnault prend texte de ces vagues protestations de pure forme (1) pour en faire autant de griefs agressifs à l'égard du général Moinier?

(1) Le général Moinier dit, en effet, dans son rapport: « Le général commandant en chef, pensant bien que MM. les consuls d'Angleterre et d'Espagne n'avaient formulé leurs observations que par devoir professionnel, et ayant d'ail-

Digitized by Google

Il les étale avec complaisance; il les développe avec raffinement; il les invente au besoin et s'en sert, grâce à un exposé perfide et haineux, pour essayer de diminuer celui qui va obtenir, malgré lui, le commandement militaire de la ville.

Il faut relire les termes de cette lettre pour bien saisir toutes les insinuations perfides qu'elle renferme à chaque ligne, à chaque mot....

« Ils considéraient comme une imprudence.... Ils pensaient qu'un délai suffisant devait tout d'abord être donné.... Ils ajoutaient que des menaces préalables ainsi notifiées.... Ils se refusaient d'ailleurs à croire.... Il restait, leur semblait-il, d'autres moyens.... »

Et, comme si le général Moinier pouvait peut-être ne pas suffisamment comprendre que c'était M. Regnault lui-même qui parlait, sous le couvert des consuls étrangers, il pousse l'aberration jusqu'à ajouter :

---

leurs confiance dans le tact des autorités militaires de Fez, chargées de présider au désarmement, ne crut pas devoir modifier les ordres qu'il avait donnés le 23 et le 24 au matin sous le n° 359. La menace du bombardement ne constituait-elle pas, d'ailleurs, le meilleur moyen de l'éviter ? »

C'est évidemment ce que tout le monde aurait compris. Il appartenait au seul M. Regnault d'avoir besoin d'éclaircissements !...

Et, de fait, le général passa outre aux observations déplacées du ministre... et il n'y eut aucun incident.

Digitized by Google

« *Je n'ai pu qu'apprécier toute la valeur de ces observations.* »

Il a peur de n'avoir pas été assez explicite et, lourdement, il écrase les points sur les i. Il n'a pu qu'apprécier toute la valeur de ces observations....

Certes, cette phrase était plus qu'inutile.

Quel autre que M. Regnault aurait pu écrire : « Ils considèrent comme une imprudence de menacer la ville, *aujourd'hui tranquille...; une ville où l'ordre est actuellement rétabli !* »

Qui donc aurait osé, le 23 avril, parce qu'il était resté une journée sans entendre de coups de fusil, dire que la ville était tranquille et l'ordre rétabli, sinon celui qui, d'ailleurs avec un tact parfait, télégraphiait au général Lyautey, au moment de sa nomination comme résident général . « Vous arrivez dans un pays où le calme, maintenant, est rétabli (1).... »

Et puis cette formule : « Ils se refusaient, d'ailleurs, à croire.... » Ne semble-t-il pas entendre encore M. Regnault répondre au colonel Mangin, selon sa formule de prédilection : « Je me refuse à croire ce que vous dites, Son Excellence El-Mokri m'ayant affirmé que.... »

---

(1) Phrase à laquelle le général Lyautey répondait, de façon charmante, le lendemain même de son arrivée à Fez, en s'écriant : « Je campe en plein territoire ennemi ! »

Digitized by Google

On voit aussi avec quelle subtilité... puérile, sinon diplomatique, M. Regnault, étant obligé de reconnaître qu'il a donné son adhésion à la question du désarmement de la population, ajoute « qu'il n'a pas été consulté sur l'élaboration de la décision notifiée aux habitants de la ville ».

Son cas n'est-il pas comparable à celui d'un chef qui, ayant ordonné le bombardement d'une ville, viendrait ensuite protester contre l'exécution de cet ordre, prétendant qu'il n'a pas été consulté sur l'emplacement occupé par les batteries... ou sur la question du couvre-nuque que portaient les artilleurs!

M. Regnault déclare qu'il informe le ministre des Affaires étrangères « qu'il décline toute responsabilité pour le cas où il serait donné suite à la menace faite à la population de Fez ».

Il avait vu le général Moinier employer cette formule au sujet de l'obstination qu'il mettait à s'opposer à la proclamation de l'état de siège, et il voulait, lui aussi, niaisement, en faire autant à l'encontre du général Moinier!

Il ne se rendait pas compte que ce dernier « dégageait sa responsabilité » pour protester contre *l'inaction* du ministre, en demandant précisément l'action, donc la *responsabilité*. Tandis que lui, Regnault, « dégageait sa responsabilité » pour protester contre *l'activité* du général, en deman-

Digitized by Google

dant par conséquent l'inaction, donc *l'irresponsabilité*.

L'attitude du premier était courageuse; celle du second était... le contraire. D'ailleurs, M. Regnault avait-il besoin de tant insister pour montrer qu'il était « irresponsable? »

On voit enfin M. Regnault s'opposer à ce que M. Gaillard, en sa qualité de doyen du corps consulaire, notifie à ses collègues les dispositions arrêtées par le général Moinier!

N'avons-nous pas raison de penser que M. Regnault, affolé d'orgueil, ne discernait plus les véritables intérêts de la France, qu'il était chargé de servir? Et, dans ces lamentables journées, ne peut-on pas dire que ses seules préoccupations étaient tournées contre l'armée et ses représentants, au lieu d'être tendues constamment vers les assassins et leurs complices à démasquer (1)?

---

(1) Il est, dans la protestation des deux consuls d'Angleterre et d'Espagne, un fait assez surprenant.

Que M. Cortès ait protesté, rien de plus naturel. Il était un de ces consuls espagnols qui incitaient ouvertement les Marocains à résister aux Français et ne déparait pas la collection des agents espagnols de Mogador et Mazagan, contre lesquels dut s'exercer toute l'énergie du général Lyautey, au moment des incidents de El-Hiba, afin que nos diplomates du quai d'Orsay daignassent enfin intervenir pour obtenir leur déplacement immédiat. Il était donc parfaitement dans son rôle en faisant une démarche peu amicale, à laquelle le consul d'Allemagne *lui-même* ne s'était pas associé. On sait depuis longtemps, en effet, que nous

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le général Moinier est bien obligé de répondre encore à M. Regnault. Il le fait dans une lettre sèche, dont chaque phrase claque comme un démenti.

Moinier à Regnault.

Dar-Debibagh, 24 avril 1912.

En réponse à votre lettre n° 9 du 23 avril, j'ai l'honneur de vous faire connaître que les ordres que j'ai donnés pour le désarmement de la population de Fez, sont la conséquence de l'adhésion que votre lettre n° 6 du 22 avril, a donnée à cette mesure.

---

n'avons jamais eu, au Maroc, de pires, plus sournois et plus mesquins adversaires que les Espagnols.

Mais comment se fait-il que l'honorable M. Mac Leod, dont la correction vis-à-vis de la France a toujours été parfaite et qui — on l'a vu au moment de l'affaire du caïd Lhassen — s'est même montré plus correctement « Français » que M. Regnault, comment se fait-il, disons-nous, que cet honorable consul se soit joint à son collègue espagnol pour faire une démarche que M. Regnault a pu présenter sous un jour si discourtois ?

Cette intervention hostile est d'autant moins explicable que, au moment de la notification de l'ordre du général Moinier concernant le désarmement de la population aux consuls étrangers résidant à Fez, les consuls d'Allemagne, d'Autriche et d'Espagne formulèrent des réserves expresses contre toute atteinte à leur droit exclusif de juridiction sur leurs ressortissants, et que *seul M. Mac Leod, consul d'Angleterre, visait la notification sans commentaires.*

Aussi est-on en droit de se demander si M. Mac Leod, qui était en excellents termes avec M. Regnault, n'a pas cru « faire plaisir » à ce dernier — et par conséquent à la France, pouvait-il supposer — en formulant la protestation dont M. Regnault sut si bien se servir contre le général Moinier ?...

Ce n'est évidemment là qu'une supposition... mais combien vraisemblable !

Digitized by Google

Quant à la menace d'exécution militaire que contient la note lue au bureau du pacha, elle a été dictée par le désir de prévenir des incidents plutôt que d'avoir à les punir et d'assurer la sécurité du personnel chargé du désarmement, en inspirant une crainte salutaire à ceux qui seraient tentés de s'opposer à leur action. Il n'est nullement dans mon intention d'ouvrir le feu sur la ville, si la vie de nos soldats y est respectée; vous pouvez en donner l'assurance formelle à MM. les Consuls.

L'opération du désarmement est déjà commencée et se terminera ce soir à 7 heures. Elle n'a donné lieu, jusqu'à présent, à aucune émotion, et les quelques observations qui se sont produites au sujet de la briéveté du délai accordé, ne peuvent avoir d'autre cause que le désir chez quelques-uns d'avoir le loisir de dissimuler ou de faire sortir de la ville les armes et les munitions dont ils sont détenteurs.

Signé : MOINIER.

Le général Moinier ne tient donc aucun compte des récriminations de M. Regnault; il maintient courageusement ses ordres et en poursuit la rigoureuse exécution. Et tout se passe sans le moindre incident, grâce aux énergiques dispositions qu'il avait su prendre et que M. Regnault n'avait su que critiquer.

Ce dernier gardait pour lui la seule gloire d'avoir... « décliné toute responsabilité »!

Malgré les télégrammes de M. Regnault, on

Digitized by Google

commençait à se rendre compte, en France, de la situation, et l'on apprenait enfin, à Fez, que le général Lyautey venait d'être nommé Commissaire résident général au Maroc.

Justice était faite !

Que M. Regnault n'essaie pas, d'une autre façon, de déplacer les responsabilités en voulant les faire retomber sur d'autres têtes.

Indépendamment du rôle personnel qu'il a joué, il était « le chef » et, par conséquent, le seul responsable.

Il fallut la catastrophe du 17 avril pour renverser les rêves insensés de cet homme médiocre. D'un esprit étroit et fermé, incapable de se faire une opinion par ses propres observations, obligé, par conséquent, d'écouter les avis intéressés de son entourage, qui l'avait habitué à recevoir un perpétuel encens, il a disparu de la terre marocaine, éclaboussé par le sang des Français victimes de son incapacité.

Combien d'autres cadavres auraient été amoncelés par sa politique sectaire et brutale si le malheur avait voulu qu'il fût nommé résident général (1) ?

(1) On prête à l'un des chefs les plus autorisés du parti colonial au Parlement le mot suivant : « La politique de M. Regnault portait des œillères. »

Digitized by Google

L'effondrement de M. Regnault, en apprenant la nomination du général Lyautey comme résident général au Maroc, fut complet.

Après le 17 avril, il avait su réagir rapidement et mettre tout en œuvre pour essayer de démontrer que les causes de la révolte étaient indépendantes de sa volonté. Il avait accumulé les erreurs et les mensonges avec tant de bonheur que le gouvernement, trompé, lui adressait des *félicitations officielles !*

Après la nomination du général Lyautey, ce fut la torpeur accablée.

Le 17 avril, 80 victimes succombaient, mais ses facultés intellectuelles, orientées vers la duplicité, restaient intactes.

Le 27 avril, il était atteint dans ses ambitions et ses facultés sombraient!

Quand le sang de la France coulait par le fait de son imprévoyance, il demeurait hautain; mais quand son orgueil était frappé, il tombait dans l'hébétement.

Quel réveil ! Quelle fin de rêve ! Tout cependant avait été si bien combiné, si bien machiné...

Il ne songea plus alors qu'à quitter au plus tôt cette ville, cause de l'ingratitude du gouvernement à son égard.

Il fixa son départ au mercredi 8 mai, sans renoncer toutefois à son projet de faire partir le

Digitized by Google

Sultan avec lui. Cette idée était tellement arrêtée dans son esprit qu'elle avait gagné certaines personnalités de son entourage et que l'une d'elles, adjointe en qualité de soi-disant arabisant, et qui ne manquait jamais de faire publiquement étalage de ses sentiments antimilitaristes unifiés (1), répétait partout : « *Nous* voulons emmener le Sultan avec nous, et dussions-nous rester encore un an ici, *nous* l'emmènerons ! »

On comprenait le désir légitimement égoïste de M. Regnault, dont la situation était des plus fausses, de quitter au plus vite Fez, où le séjour n'était pas des plus agréables. Puis il espérait ainsi dégager sa responsabilité des événements ultérieurs, laissant son successeur aux prises à de très graves difficultés.

Mais il convenait cependant de ne pas songer uniquement à soi et d'envisager encore l'avenir de notre protectorat au Maroc.

---

(1) Ce fut cette même personne qui, le 18 avril au matin, à la table de M. Regnault, alors que l'on se battait encore dans les rues, disait, en présence de deux officiers, dont les camarades étaient en train de se faire tuer pour protéger sa précieuse personne : « Oh ! tout le monde sait bien que les militaires sont des gens de mentalité tout à fait inférieure. » C'est ce personnage dont M. Regnault devait faire son secrétaire général, au cas où il eût été, lui-même, nommé résident. Quant à M. Gaillard, M. Regnault estimant que sa place n'était plus au Maroc, il avait demandé un poste de consul en Europe.

Digitized by Google

C'est pourquoi deux notes parues presque simultanément dans le *Matin* et dans le *Temps*, télégraphiées de Fez par les envoyés spéciaux de ces journaux, incitèrent le gouvernement à prescrire à M. Regnault d'attendre l'arrivée du général Lyautey.

C'est ce qu'il fut obligé de faire, la mort dans l'âme.

Le général Lyautey n'arrivait à Fez que le 24 mai, et M. Regnault partait le 6 juin (1).

A la réception qui fut offerte le 24 au soir, à l'ambassade de France, en l'honneur de l'arrivée du résident général et de son état-major, le géné-

---

(1) M. Regnault a toujours dit qu'il s'était heurté à la volonté inflexible du Sultan de quitter Fez.

Ceci est exact et nous savons nous-même que le désir du Sultan était réel.

Mais le ministre de France est-il bien sûr d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour dissuader le Sultan d'un projet qui souriait tant à M. Regnault ? Ne s'est-il pas servi du désir — certain — du Sultan pour couvrir une décision dangereuse, fixement arrêtée dans son esprit depuis longtemps ?

On serait tenté de le croire en voyant le général Lyautey obtenir assez facilement, dès son arrivée à Fez, l'engagement écrit du Sultan de ne pas abdiquer avant trois mois. Or, la volonté d'abdiquer était aussi forte chez Moulay-Hafid que celle de quitter la capitale.

S'il en était autrement, il faudrait en conclure que l'influence de M. Regnault sur le Sultan, influence dont il faisait si ostensiblement étalage, était plutôt précaire !

Il appartenait, en effet, à ceux qui se flattaient d'avoir une si grande autorité sur Moulay-Hafid de le dissuader de se mettre en route à un tel moment. Nous estimons que la

Digitized by Google

ral Lyautey, avec un charme exquis, étouffa M. Regnault sous les fleurs : « Je suis témoin de votre abnégation et de votre désintéressement... C'est à moi qu'il appartient de dire qu'entre tous les pionniers, c'est à vous que revient, sans conteste, le premier mérite... Avec quelle clairvoyance, quelle fermeté vous avez donné des avertissements utiles (*sic*)... avec quelle ténacité vous avez tenu le gouvernail dans les périodes où... avec quel courage civique vous avez tenu tête aux assauts les plus pénibles qui... Vous avez la conscience du devoir accompli... Il vous restait un dernier sacrifice à accomplir, celui de surmonter la fatigue et la souffrance dus au surmenage moral (!) et matériel (?) des semaines tra-

---

chose pouvait être, sinon facile, du moins parfaitement faisable. On avait des arguments d'intérêts de nature à le toucher infailliblement. Et il restait même encore d'autres moyens qu'un homme d'action aurait dû savoir prendre, sans en arriver cependant à aucune extrémité violente qui eut également présenté des dangers.

Que l'on veuille bien remarquer qu'il s'agissait simplement d'un ajournement de deux mois au plus, pendant lesquels on aurait eu le temps d'être parfaitement fixés sur les dispositions des tribus. Ce délai permettait, d'ailleurs, d'attendre la saison des moissons, pendant laquelle les Marocains restent chez eux pour vaquer aux occupations agricoles. En juillet et août, un apaisement certain devait se produire. C'est ce moment que l'on aurait dû choisir pour éloigner le Sultan.

Mais non ! M. Regnault voulait quitter Fez au plus tôt et emmener le Sultan avec lui. Il fallait donc que ce dernier se mit en route de suite !

Digitized by Google

giques que vous venez de traverser, pour m'attendre ici... Ce sacrifice vous l'avez fait (1)... »

L'auditoire, attentif, se demandait avec anxiété comment M. Regnault allait prendre le déluge de compliments que le général Lyautey, très sérieux, lui envoyait en pleine figure.

M. Regnault, dans une attitude modeste, « buvait du petit lait ». Il avait simplement conscience de l'hommage, très atténué, que l'on rendait à ses mérites. Il regrettait peut-être que le seul homme qui l'eût si bien compris, arrivât un peu tard et fût précisément celui qui venait pour prendre la place qu'il convoitait si ardemment...

Aussi, l'ancien ministre, toujours plein de tact, n'oublia-t-il pas, dès qu'il se leva pour le remercier, de lui rappeler que le général Lyautey avait été *son* (et il appuya sur ce mot) haut commissaire sur la frontière oranaise : le pion rappelant à l'élève qui l'a dépassé, qu'il était sous ses ordres quand IL était maître d'études !

Ces joyeuses paroles furent plus joyeusement encore saluées par la musique militaire qui charmait les convives de cet inoubliable banquet. Quand le général Lyautey eut terminé son dis-

(1) On vient de voir que M. Regnault, qui voulait quitter Fez le 8 mai, dût y rester, sur les ordres du Gouvernement, jusqu'à l'arrivée du général Lyautey !

Digitized by Google

cours, elle entama la *Marseillaise* et quand M. Regnault se fut tu, elle joua... le *Chant du Départ !*

On en rit encore, à Fez !...

Le résultat de toutes les entraves apportées par M. Regnault à l'action de l'autorité militaire, fut qu'aucun châtiment — ou presque — ne frappa les habitants de la ville de Fez, coupables de si monstrueuses atrocités.

Quarante-huit exécutions eurent lieu le 23 mai seulement alors que les événements remontaient au 17 avril ! Ce fut la seule répression....

Quand le général Lyautey arriva, plus d'un mois après, il était trop tard pour prendre des sanctions qui eussent revêtu le caractère de représailles à froid, cruelles et méthodiques.

Il faut avoir vécu ces journées tragiques de sang et de massacre; il faut avoir pendant cinq longs jours assisté à ce lugubre et interminable défilé de cadavres décapités, éventrés, brûlés à petit feu, les intestins enlevés, les paupières coupées, des morceaux de bois dans les yeux et sous les ongles; il faut avoir entendu nuit et jour les hurlements sinistres de ces horribles mégères n'ayant des femmes que le nom, poussant, tels des ricanements de hyènes, leurs *youyous* infer-

Digitized by Google

naux; il faut avoir vécu les minutes effroyables de ces rescapés — minutes qui se sont prolongées pendant des journées — pour comprendre combien la mansuétude était peu de mise en pareille circonstance.

Et ceux qui, bien qu'étant à Fez, sont, comme M. Regnault, restés pendant toutes ces journées enfermés chez eux, en toute sécurité, ne se mêlant en rien à la vie extérieure, ne s'en sont évidemment pas rendu compte!

Sait-on aussi que M. Regnault *refusa énergiquement* de voir *un seul* des cadavres apportés à l'hôpital, qui se trouvait pourtant presque en face de l'ambassade?

Il en était un, cependant, particulièrement affreux à voir, que l'on voulait montrer à M. Regnault, pour qu'il se rendît compte de la férocité des Marocains. C'était le cadavre mutilé d'un officier, que nous ne désignerons pas autrement pour ne pas raviver les douleurs de la famille, sous les yeux de laquelle pourraient tomber ces lignes.

Bien que tous les corps fussent inhumés dès leur arrivée à l'hôpital, le médecin-chef, M. Fournial, conserva celui-là pendant quarante-huit heures pour que le ministre de France eût le temps de venir le voir. M. Gaillard, le capitaine Pettelat, le médecin-chef Fournial et de nombreuses autres personnes le prièrent de se rendre à l'hôpital.

Digitized by Google

M. Regnault s'y refusa. Il pensait, sans doute, que ce spectacle pouvait être de nature à lui faire perdre le temps précieux qu'il consacrait, quotidiennement, à son bridge ou à sa partie d'échecs, pendant le petit « five o' cloke » qui n'a jamais cessé de réunir chaque jour les intimes de l'ambassade. *Même pendant la journée du 17 avril, on fit de la musique et l'on dansa !*

Et M. Regnault ne vit pas un seul cadavre, de même que, pendant quatre jours, il n'alla pas voir un seul blessé à l'hôpital.

Ce fut le quatrième jour seulement qu'il se rendit à l'hôpital, pour prendre des nouvelles d'un élève interprète de l'ambassade qui venait de tomber très gravement malade. Etant là, *venu pour voir un fonctionnaire de la légation*, il parcourut, ensuite, pour la première fois, les salles des blessés (1).

Au sujet de ce manque de répression, le général Moinier a écrit :

Il serait à redouter que la population, insuffisamment frappée pour les abominables forfaits commis, ne soit prête, à la première occasion favorable, à se

(1) Nous avons écrit que M. Regnault ne vit pas un seul cadavre. Pour être parfaitement exact, nous devons dire que, ce jour-là, il aperçut *accidentellement* le cadavre de M. Benjio, que l'on venait d'apporter. Ce cadavre était précisément un des très rares qui fût « propre » : il n'avait reçu qu'une balle.

Digitized by Google

soulever à nouveau contre nous. Il ne devait être fait confiance au nouveau régime du protectorat qui, en permettant à l'autorité française de surveiller étroitement les rouages de l'administration de la capitale et d'être mieux éclairée sur les sentiments de ses habitants, lui donnera les moyens de prévenir des faits qu'en raison des circonstances du moment, elle ne peut qu'incomplètement punir.

Nous venons de le dire, M. Regnault ayant laissé passer le moment de la sanction immédiate, il était trop tard pour la reprendre un mois ou deux après.

Les Marocains ne l'eussent pas compris; et elle aurait revêtu à leurs yeux un caractère de massacre et de vengeance, alors qu'ils eussent parfaitement admis des fusillades répressives le lendemain ou quelques jours après. Elles auraient donné — mais alors seulement — une impression salutaire de force.

Quand ils ont vu que l'on exécutait quarante-huit émeutiers, plus d'un mois après, ils dirent : « Il leur a fallu attendre d'avoir dix mille hommes, pour oser tuer cinquante des nôtres seulement ».

Lorsque l'on examine froidement les événements qui se sont produits, on se demande par le

Digitized by Google

fait de quel miracle tous les Européens sans exception n'ont pas été massacrés.

Si les 391 braves du commandant Philipot n'avaient pas réussi, dans leur marche héroïque, à atteindre Fez, pas un seul Européen n'eût évidemment échappé. Mais le massacre même de quelques centaines d'individus n'eût été qu'un détail, en présence des suites de la révolte et de l'extension formidable qu'aurait pris le mouvement. Que l'on se représente en effet Fez pillée, aux mains d'une population de cent mille hommes en armes, — grossis par tous les gens des tribus environnantes, — devenu le centre de l'insurrection qui se serait propagée du Souss à l'Algérie et de l'Atlas à la mer...

Quelle armée la France aurait-elle dû envoyer, pour essayer de reprendre ce Maroc que le protectorat venait de nous donner?

Quelle eût été la situation de la France aux yeux du monde au moment où elle affirmait ce protectorat, tandis que M. Regnault dans sa dernière dépêche aurait encore dit : « Tout va très bien; la situation générale est excellente; il n'y a rien à craindre; le protectorat s'annonce sous un aspect des plus favorables... ».

Rendons grâces, une fois encore, à cette petite poignée de braves commandés par le vaillant Philipot qui, à elle seule, a réussi ce tour de force

Digitized by Google

unique dans les annales militaires de tous les peuples, de reprendre en trois jours une ville de cent mille âmes, tenue par 2.500 Askris en armes, éduqués à l'européenne, pourvus de trois cent mille cartouches, retranchés derrière des barricades, dans chaque rue, dans chaque maison, sur chaque terrasse...

Et, au lieu de mettre sous les yeux de l'Europe le tableau lamentable que nous préparait notre diplomatie, nous avons pu, grâce à nos soldats, donner au monde entier le spectacle d'un fait d'armes devant lequel on reste confondu d'admiration...

Honneur à notre armée!

CONCLUSION

Ainsi que nous l'annoncions dans notre préface, nous croyons, arrivé maintenant au terme de notre ouvrage, avoir démontré d'une façon irréfutable, documents en mains, quel fut l'auteur responsable des massacres de Fez.

La fin lamentable de M. Regnault, causant la mort de tant de bons Français et brisant par contre-coup ses espérances marocaines, étonna-t-elle quelques-uns de nos compatriotes du Protectorat? Nous affirmons, avec la plus entière certitude, qu'elle était attendue.

Digitized by Google

Alors qu'une grande partie de la presse et de nombreux hommes politiques, circonvenus, célébraient l'intelligence et l'habileté de M. Regnault, nous tous qui vivons ici savions qu'il était incapable de cette politique attentive, souple et mobile qui doit caractériser la diplomatie en pays musulman.

Présomptueux, cassant, autoritaire et têtu, il ne prenait de décision qu'en consultant quelques personnes de sa « camarilla », plus connues par leur art de flatter que pour leurs qualités d'observation. Cette décision arrêtée dans son esprit, il l'appliquait avec une brutalité implacable, sans s'inquiéter des conditions variables de temps, de circonstances ou de personnes.

S'engageait-il dans une mauvaise voie, il ne s'en écartait plus. Tous les événements pouvaient lui démontrer qu'il était dans l'erreur, l'évidence de sa faute pouvait éclater, le ciel même aurait pu s'effondrer, qu'il travestissait les événements, niait l'évidence et interprétait les catastrophes en sa faveur.

Il en était arrivé à s'aliéner la presque unanimité des colonies françaises des villes du Maroc et des hauts représentants des diverses administrations.

Qui ignore, au Maroc, sa campagne perfide contre le général Lyautey, au moment où ce der-

Digitized by Google

nier était haut-commissaire du gouvernement français sur la frontière orano-marocaine, et les agissements politiques de son agent, M. Destailleurs? Qui ne se souvient de sa campagne violente et brutale contre le général Touté?

En désaccord avec l'Algérie, en mauvais termes avec l'armée algéro-marocaine, le général Moinier, à Fez, trouva-t-il davantage grâce devant lui? M. Guyot lui-même, directeur de la Dette, n'a-t-il pas eu à lutter contre ses attaques, et tous ces Français enfin, courageux, indépendants et probes, qui pour penser peut-être avaient le tort de ne pas aller tous les jours à la Légation, n'ont-ils pas eu à souffrir de ses poursuites et de ses délations... quand ils n'étaient pas victimes de ses manœuvres sournoises auprès de leurs chefs de service pour briser leur situation ou même leur faire perdre leur modeste gagne-pain?

D'où vient donc cependant, malgré la réprobation unanime des Français du Maroc, que M. Regnault ait pu, pendant six années, régner en souverain maître? C'est qu'il incarnait et représentait — même avec la faiblesse des moyens dont il disposait — l'esprit et les agissements du quai d'Orsay.

On concevra, en effet, qu'il n'aurait *jamais* pu, pendant aussi longtemps et avec autant d'acharnement, tenir le rôle qu'il joua et que nous ve-

Digitized by Google

nons d'exposer, s'il n'avait rencontré autour de lui des collaborateurs imbus des mêmes principes et des mêmes idées, et si, *surtout*, il n'avait trouvé auprès des bureaux des Affaires Etrangères un encouragement constant et un soutien non dissimulé.

Oh ! ces bureaux des Affaires Etrangères !

Ce sont eux qui dominent tout, tenant captifs les ministres de ce Département, même les plus éminents.

Solidarisés dans leur mutuelle admiration, tous ces fonctionnaires se groupent et unissent leur médiocrité pour faire pression sur les milieux politiques, la presse et l'opinion publique, afin de donner l'illusion de leur valeur.

Sous la troisième République, au xx^e^ siècle, ils semblent avoir réalisé comme la coalition de tous les représentants d'un ancien régime, indissolublement unis pour former un Etat dans l'Etat.

Nous avons cherché à ne point faire œuvre de polémique, nous bornant simplement à exposer *des faits*, documents à l'appui; c'est pourquoi nous ne voulons pas rappeler les détails du scandale Hémont. Cependant, n'est-il pas étrange, invraisemblable, fantastique — et ne devons-nous pas aussi éprouver quelque tristesse — de voir un comptable en chef d'un Département ministériel poursuivi devant la justice de son pays pour

Digitized by Google

détournements allant... de 200.000 francs à 1 million (*sic*) ! Ecartons aussi de notre pensée le terrible rapport de la Cour des Comptes sur les agissements des Bureaux des Affaires Etrangères, ainsi que le discours de M. Emmanuel Brousse sur les gabegies de cette administration, où s'étalent les comptes d'apothicaires, les gaspillages d'argent, les congés indéfiniment renouvelables avec solde entière (1), les indemnités de déplacement à des diplomates n'ayant jamais quitté Paris, etc....

Constatons simplement que les véritables et meilleurs diplomates de France, ceux devant lesquels les esprits les plus prévenus s'inclinent, ne sortent précisément pas de la Carrière. Les deux Cambon, les Gabriel Deville, les Constans, les Barrère, les Delcassé ont-ils jamais respiré l'air des Bureaux du quai d'Orsay, et n'est-ce pas eux, cependant, qui représentent — ou ont représenté — le plus brillamment la France dans les premières capitales du Monde?

---

(1) C'est ainsi que M. Regnault par exemple, sans emploi depuis plus d'un an, sauf une vague mission de quelques semaines, n'a jamais cessé de toucher son traitement *intégral*, comme au temps où il était ministre de France au Maroc ! Combien de fonctionnaires s'offriraient de telles vacances. si ces procédés étaient généralisés aux autres administrations !!!

Digitized by Google

Pourquoi donc ces fonctionnaires s'obstinent-ils à vivre une vie à part, en dehors de la Nation, dans le culte, à peine voilé, d'un passé lointain et pour toujours aboli. Qu'ils laissent donc le vent populaire, le souffle généreux de notre beau pays pénétrer largement dans leurs bureaux encore chargés des miasmes des siècles passés, et qu'ils nous fassent, enfin, une politique saine, appropriée aux idées du jour.

Qu'ils ne s'obstinent plus, surtout, dans leur mégalomanie dangereuse, à vouloir revendiquer l'administration de toutes les nouvelles conquêtes.

Ont-ils l'administration de Madagascar, du Tonkin et de l'Indo-Chine? Pourquoi donc prétendent-ils conserver le Maroc, où leur dernier représentant a marqué sa trace d'une façon si sanglante?

Le Maroc, en effet, se trouve à la période de conquête dans certaines zones, à celle d'organisation administrative dans d'autres et à celle de colonisation dans les régions pacifiées. Or, quelle compétence peuvent avoir des diplomates :

1° Au point de vue militaire;

2° Au point de vue organisation administrative;

3° Au point de vue colonisation?

Que l'on rattache donc le Maroc à la Guerre

Digitized by Google

à l'Intérieur ou aux Colonies, mais jamais aux Affaires Etrangères.

Le mieux, certainement, serait de créer immédiatement un « Ministère de l'Afrique du Nord », dont il a déjà été question, sous l'administration duquel seraient enfin logiquement groupées les directions de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, en mettant à sa tête un homme actif et intelligent, ayant une longue et parfaite connaissance des affaires africaines.

Voilà vraiment la première et la plus urgente de toutes les réformes à laquelle doivent s'associer tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du Maroc et souhaitent la prospérité et le développement du merveilleux pays que nos armes viennent d'ouvrir à l'activité de nos admirables colons.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS VII

PREMIÈRE PARTIE

Les Massacres.

Le Fasi 1
La ville criminelle 4
Les heureuses conséquences d'un orage 12
Assiégé de midi à neuf heures du soir 14
Comment la révolte éclata 36
Les victimes 42
Les rescapés 51
Le pillage du Mellah 67

DEUXIÈME PARTIE

Récits militaires.

Journée du 17 avril 75
Première organisation de la répression 93
Opérations effectuées par les troupes régulières à l'extérieur de la ville 100
Nuit du 17 au 18 avril 102
Journée du 18 avril 111
Opérations effectuées par les troupes régulières à l'extérieur de la ville 121
Journée du 19 avril 123
Journée du 20 avril 133
Obsèques solennelles des victimes de l'émeute 142
La révolte d'Arbaoua 146
Opérations militaires aux environs de Fez 151
Les attaques de Fez 152

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

Les causes réelles de l'émeute de Fez.
Les responsabilités.

	Pages
Une étrange enquête	203
Moulay Hafid	208
La participation de M. Regnault à la signature du traité de protectorat	228
Comment fut signé le traité de protectorat	234
Les Askris	250
Comment les Askris se sont révoltés	259
La dynastie des El-Mokri	276
Comment M. Regnault renseignait le gouvernement.	294
M. Regnault et l'autorité militaire	308
Conclusion.	354

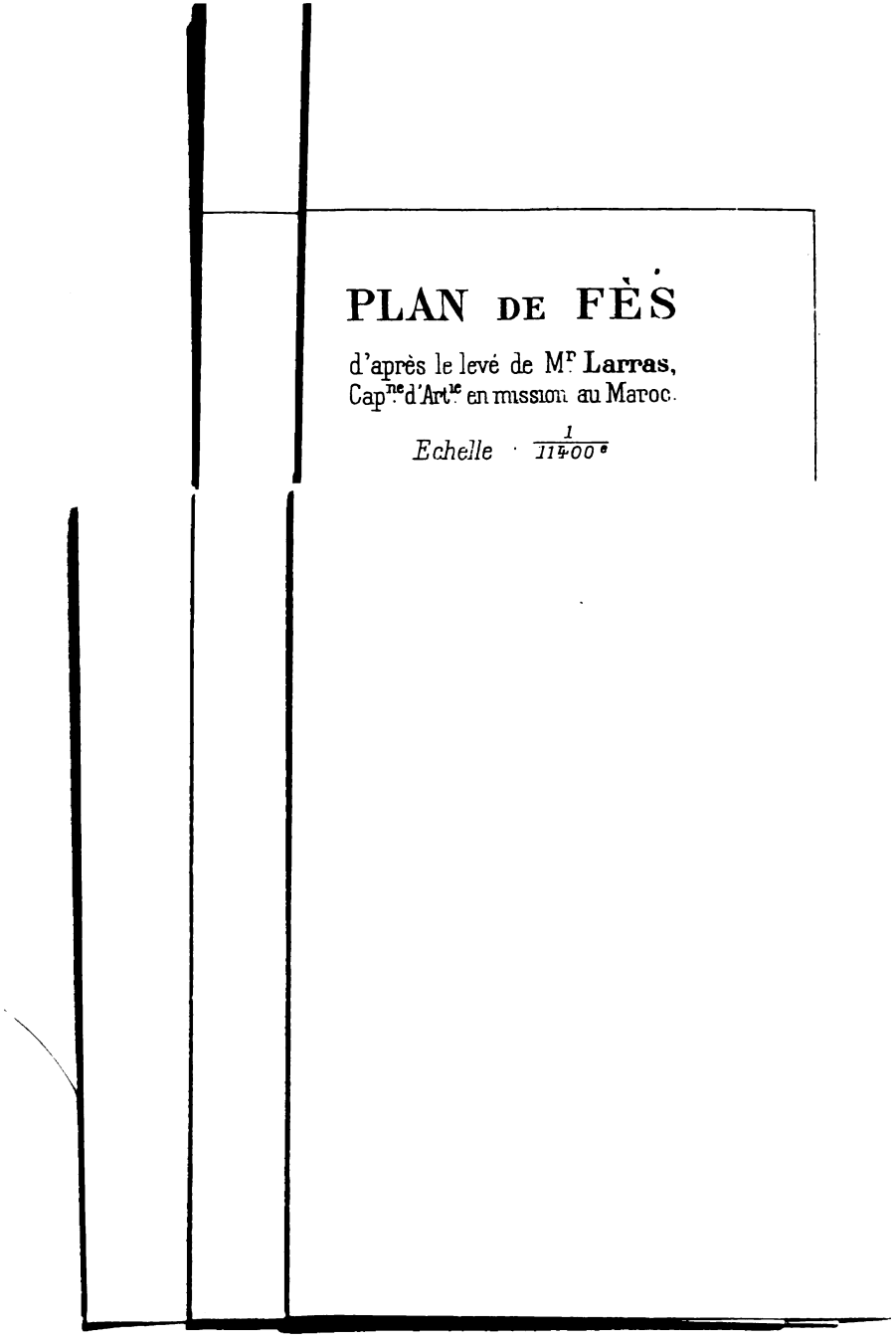
Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris

Digitized by Google

PLAN DE FÈS

d'après le levé de M.r **Larras**,
Cap.ne d'Art.le en mission au Maroc.

Echelle · $\frac{1}{11400^{e}}$



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

La guerre turco-balkanique : *Thrace, Macédoine, Albanie, Epire,* par le lieutenant-colonel breveté BOUCABEILLE. 1913, 2e édition. Vol. in-8 contenant 11 cartes en couleurs hors texte et 10 croquis dans le texte . . 5 fr.

Feuilles de route bulgares. — *Journal de marche d'un correspondant de guerre pendant la campagne de 1912 en Thrace.* 1913, 6e édition. Vol. in-18 avec de nombreuses illustrations photogr. et une carte. 3 fr. 50

Aperçu sur la campagne de Thrace, par le colonel breveté DESBRIÈRE. 1913, brochure in-8 avec 5 croquis . . . . . 1 fr. 25

France et Allemagne. — **La guerre éventuelle,** par le lieutenant-colonel GROUARD. — 1913, Volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Considérations sur la défense de la frontière du Nord, par le général HERMENT. — 1913. Brochure in-8 contenant 6 croquis . . 2 fr. 50

Relation officielle italienne. — **La marine dans la guerre italo-turque (1911-1912).** — *Exposé sommaire des opérations effectuées pendant la guerre* — Traduction par le lieutenant-colonel MORIER. — 1913. Brochure in-8 . . . . . 1 fr. 25

Derrière la façade allemande, par P. D., du journal « La Dépêche ». 1911, in-16 . . . . . 1 fr. 25

Le Maroc. — Aperçu géographique. — Gouvernement. — Armée. — Commerce. — Politique intérieure et extérieure du sultan. — Relations avec la France, par A. NIESSEL, capitaine d'infanterie breveté. 1901, in-8 avec carte. . . . . 2 fr.

Étude sur le Maroc, par le capitaine GIRARD, officier d'ordonnance du général commandant la division d'Oran. 1904. Brochure in-8 . . . 2 fr. 25

Le Maroc et l'accord franco-anglais, par Z ··. 1904, in-8 avec croquis . . . . . 50 c.

Description et histoire du Maroc, comprenant la géographie et la statistique de ce pays, d'après les renseignements les plus récents, et le tableau du règne des souverains qui l'ont gouverné depuis les temps les plus anciens jusqu'à la paix de Tétouan, en 1860, par GODARD. Paris, 1860, 2 vol. in-8 avec carte. . . . . 15 fr.

Questions militaires algériennes, par le lieutenant Philippe MOREL, (LE PASSANT). du 3e tirailleurs algériens. 1910. Brochure in-8 avec 2 cartes hors texte . . . . . 2 fr. 50

Étude sur le service militaire obligatoire des indigènes en Algérie, par A. RASPAIL, lieutenant de tirailleurs algériens, breveté d'état-major. 1910. Brochure in-8. . . . . 60 c.

Le recrutement des indigènes d'Algérie, par le capitaine COIPEL. 1910 Brochure in-8. . . . . 50 c.

La conscription des indigènes d'Algérie et l'organisation militaire de la France, par le capitaine Pierre ANCIER. 1910, in-8. 75 c.

47920 - 15 Digitized by Google

This book is a preservation facsimile produced for the Northwestern University Library.

It is made in compliance with copyright law and produced on acid-free archival 60# book weight paper which meets the requirements of ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation facsimile printing and binding by Acme Bookbinding Charlestown, Massachusetts

2007

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 5556 036 702124

Digitized by Google

Digitized by Google